TOME VII. N° 20 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JANV. 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le farouche Amar

LA place du Petit-Carrousel est une sorte d'impasse irrégulière et allongée ; de hautes maisons l'entourent, pour la plupart occupées par des boutiques de bourreliers et de harnacheurs, ou des guinguettes que fréquentent des palefreniers et des cochers de fiacre accoutumés à stationner là ; le voisinage des ci-devant écuries royales. dont la vieille entrée de pierre noircie porte à son fronton un groupe de chevaux tout mutilés (1), attire en ce coin de Paris cette clientèle spéciale. La rue de l'Échelle donne accès à ce cul-de-sac toujours animé et qui n'a d'autres débouchés que la cour du Manège et l'étroite ruelle du Carrousel conduisant aux cours des Tuileries. Presque en face de la rue de l'Échelle s'ouvre le grand portail du bel hôtel de Brionne, dont la façade principale, au fond de la cour, présente cette particularité qu'elle n'est percée d'aucune fenêtre ; une fontaine est plaquée, dans l'axe du portail, à cette façade aveugle qui, avec ses deux ailes, encadre la cour d'honneur, sévère et triste, exposée au nord, et assombrie encore par l'énorme masse du pavillon de Marsan que sépare de l'hôtel un passage de service. Mais, sur son autre

(1) THIERRY, *Guide de l'amateur et de l'étranger*, 1787.

face tournée au midi, l'hôtel de Brionne est d'aspect riant : un alignement de onze grandes fenêtres garnies de persiennes donne sur un jardin en terrasse qui domine la grande cour des Tuileries ; un toit mansardé surmonte cette façade, coupée en son milieu par un fronton triangulaire (1). C'est dans les salons qu'éclairent ces onze fenêtres que siège, en l'an II, le Comité de Sûreté générale. Un corridor en planches, établi en passerelle, met le local en communication de plain-pied avec les couloirs de la salle où la Convention nationale tient ses séances.

Dénué d'attributions gouvernementales, le Comité de Sûreté concentrait toute l'administration policière de la république : recherche et poursuite des suspects, mandats d'amener ou d'arrêt, exécution des lois révolutionnaires : c'était l'antre de la Terreur. On l'a comparé (2) à ce Conseil vénitien des Dix aux coups desquels étaient exposées la liberté et la vie de tous les citoyens. Sa composition, souvent variable jusqu'au début de l'an II, se stabilisa dès frimaire ; ses membres étaient au nombre de quatorze, tous régicides (3) : Panis et Guffroy, bientôt démissionnaires ; deux Alsaciens : Louis du Bas-Rhin et Ruhl, qui brisa, à Reims, la Sainte Ampoule du sacre des rois et en expédia à la Convention les débris, roulés dans la chemise d'un volontaire ; Lebas qui, presque toujours en mission, prit peu de part aux travaux du Comité ; Moïse Bayle, un Méridional plus bavard que méchant ; un homme de lettres à prétention, La Vicomterie de Saint-Sanson, violent mais soucieux de ne pas se compromettre ; Élie Lacoste et du Barran dont le rôle fut assez effacé ; David, le grand peintre, simple fantoche en politique : quand la provende de la guillotine lui paraissait assurée, il formulait son contentement par cette plaisanterie de rapin : « Broyons, broyons du rouge !... » Poltron, d'ailleurs, et prêt à renier lâchement au moment du danger ses plus chers amis. Quatre membres se

(1) L'hôtel de Brionne a été démoli en 1809. Il est très distinctement représenté sur l'estampe fameuse d'Isabey et Carle Vernet, gravée par Mécou, *la Revue du Décadi*. Des plans de l'hôtel sont conservés aux Archives nationales, série N, et divers documents concernant ses dispositions intérieures et sa démolition se trouvent aux Archives de la Seine (Domaines, 7, 447, 13891, etc.).

(2) Lebas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*, article « Comité ».

(3) Ruhl et Jagot étaient absents de la Convention à l'époque du vote.

partageaient véritablement la toute-puissance du Comité : Jagot, Voulland, Vadier et Amar.

Ci-devant juge de paix à Nantua, Jagot était dur, d'abord rebutant, braillard : « un fagot d'épines », a dit quelqu'un (1) ; Voulland, ancien oratorien, janséniste militant, « chicanait sur tout », ne supportait pas la contradiction et préconisait les mesures de rigueur. Ce qui surprend, c'est que, tout en alimentant de son mieux le tribunal révolutionnaire, il restait, dit-on, fidèle à ses croyances religieuses : il devait mourir chrétiennement, dans une profonde et honorable misère, en 1802 ; Vadier demeure tout aussi mystérieux : scrupuleusement honnête, au point de ne se permettre aucune acquisition de biens nationaux, pour n'avoir pas à se reprocher de tirer profit de la Révolution, quand il quitta la Convention, il était si dénué d'argent que, bien qu'il souffrît d'une sciatique, pour regagner Pamiers, sa ville natale, il dut faire la route à pied ; implacable et railleur, sanguinaire même, il envoyait en badinant les gens à l'échafaud, se montrait inaccessible à toute sollicitation : la porte de son petit logement, rue Saint-Honoré, près de Saint-Roch, était sévèrement défendue par une belle et forte fille, sa servante Jeanneton, qu'il épousa plus tard. Vadier était un homme âgé déjà ; ses « soixante ans de vertu » demeuraient légendaires ; grand, décharné, sceptique, infatigablement bavard, dénigrant, sarcastique, inexorable, « un Voltaire gascon » (2).

Amar, autre énigme, avait les allures d'un « monsieur » : de belle taille, les cheveux blonds, les yeux bleus, les mains soignées comme celles d'une femme, élégamment vêtu de linge fin et d'habillements de couleurs claires, il était doux et courtois, modérait sa voix pour la rendre plus insinuante, s'exprimait avec la délicatesse étudiée et discrète d'un homme du monde. C'était le « tigre du Comité » (3) ; ses contemporains ont épuisé, en parlant de lui, les métaphores applicables aux fauves les plus féroces. On surnommait communément cet homme amène et distingué *le farouche Amar*, et c'est accolé à ce qualificatif que son nom est passé à l'histoire.

(1) Sénar, *Mémoires.*
(2) Albert Tournier, *Vadier*, et Philarète Chasles, *Mémoires.*
(3) Le mot est de Merlin de Thionville.

Quel était-il? A Grenoble où il était né (1), sa famille, unanimement honorée, occupait un rang éminent : son père, ancien directeur de la Monnaie de cette ville, lui laissa une fortune « très considérable ». Avocat au Parlement, pourvu, à trente ans, de la charge de trésorier de France pour la province du Dauphiné, charge qu'il avait achetée 200 000 livres et qui lui conférait la noblesse, le jeune André Amar eût été le parti rêvé pour leurs filles par toutes les mères de Grenoble si quelque sourde méfiance n'eût mis en garde les sympathies : on le disait ombrageux, autoritaire, impétueusement passionné et d'une mysticité fougueuse. Quelques histoires couraient qui n'étaient pas édifiantes : ayant séduit la nièce du curé de l'église Saint-Hugues, il s'était, disait-on, présenté chez cet ecclésiastique pour le forcer, le pistolet à la main, de donner l'absolution à cette fille. Un autre scandale éclata qui ébrécha décidément sa réputation. On l'avait vu très assidu auprès de Mlle Marguerite P... de M..., fille d'un magistrat estimé, mais peu fortuné ; depuis la mort de ses parents, Mlle P... vivait chez son frère ; Amar, reçu dans la maison, fit sa cour, parvint sans peine à plaire, mais tenta d'abuser de ce succès et fut congédié. Un an plus tard, il réapparaissait, témoignant cette fois des intentions matrimoniales ; par malheur, sa mère, annonçait-il, avait formé pour lui d'autres projets et il était indispensable que le mariage fût secret, sous peine de rencontrer une opposition irréductible. Le piège était grossier et Marguerite n'y fut pas prise. Amar se résigna, ne pouvant renoncer à son amour, mais trouvant dans la pratique de la religion un réconfort à sa douleur. Mlle P... de M... était fort pieuse, et, peut-être, un peu naïve ; elle fut d'autant plus touchée de l'abnégation de son soupirant, qu'elle ne pouvait mettre en doute sa ferveur dévote : il ne sortait plus sans porter sous le bras un gros livre de prières ; il ne manquait pas un sermon, courait d'une église à l'autre pour prolonger ses oraisons, suivait les processions, distribuait, à l'en croire, le meilleur de ses revenus aux pauvres et s'astreignait avec ostentation aux jeûnes commandés par l'Église, contribuant ainsi à l'édification de ceux qui ne le connaissaient pas ; les autres en étaient ébahis ; quelques-uns, plus perspicaces, indignés.

(1) Le 11 mai 1755 (état civil de Grenoble). Amar naquit rue des Vieux-Jésuites, maison Desvial-Teyssier. *Mémoires* d'Adrien Piollet, Valence, 1912.

De l'émotion d'être la cause d'un tel miracle, du chagrin de ne pouvoir épouser cet homme exemplaire qu'elle ne se défendait plus d'aimer, la candide Marguerite dépérissait : atteinte d'une grave maladie de langueur, elle dut s'aliter au début de 1788. Amar s'installe à son chevet ; il prétend être son seul infirmier : soins attentifs, prières, chapelets, neuvaines, lectures pieuses, exhortations onctueuses, il ne néglige rien de ce qui peut inspirer à son amie une absolue confiance, si bien que, un jour, mettant à profit sa faiblesse, il abuse d'elle et la pauvre fille, en même temps qu'elle entre en convalescence, découvre qu'elle va être mère. A cette confidence, Amar manifeste la joie la plus vive ; il se félicite du résultat inespéré de sa faute ; sa mère, désormais, ne pourra plus s'opposer au mariage ; il jure qu'il conduira Marguerite à l'autel dès qu'elle sera complètement rétablie. Pourtant, ses visites se font plus rares ; quand la malade est guérie et quand elle le conjure de réaliser sa promesse, il paraît embarrassé, prétexte mille affaires, avoue qu'il ne peut l'épouser à Grenoble, qu'il faudra se marier en Avignon pour éviter les commérages. Elle s'étonne ; il s'emporte, déclarant que, puisqu'on suspecte sa loyauté, il préfère rompre. Il s'en va et ne revient plus.

La malheureuse alla confesser son désespoir et sa honte au curé de sa paroisse qui promit de ne point l'abandonner : il la confia en effet à une femme excellente, Mme Louvet-Rolland, mariée à l'ingénieur en chef des ponts et chaussées ; elle s'attacha à consoler Marguerite et, le moment venu, la plaça discrètement chez une accoucheuse ; Mme Louvet-Rolland fit plus encore : elle alla courageusement relancer Amar, obtint de lui un certificat de paternité et la promesse qu'il subviendrait à l'entretien de l'enfant. Celui-ci, né le 7 novembre 1788, fut baptisé le même jour à l'église Saint-Louis sous les prénoms d'André-Auguste, « fils illégitime de messire André Amar, trésorier de France, et de demoiselle Jeanne-Sophie-Marguerite *Florence.* » C'est sous ce pseudonyme que Mlle P... de M... dissimulait son nom véritable.

Six mois plus tard la Révolution commençait ; si, gentilhomme de fraîche date, Amar en salua avec satisfaction les orageux débuts, c'est que, à l'égal de tous ceux qu'une tare dépréciait, il gardait aux honnêtes gens rancune de sa propre faute. Dans le grand bouleversement qui s'annonçait, son irritable orgueil pressentait une revanche au discrédit

mérité dont il demeurait ulcéré. Il se lança donc dans le mouvement : insinuant et mielleux, beau parleur, il fut bientôt populaire ; en 1791, il siégeait au district ; l'année suivante, il se portait candidat à la Convention ; l'élection ne se fit pas d'enthousiasme ; les opérations du vote ayant commencé le 3 septembre, au matin, dans l'église du ci-devant chapitre de Saint-Maurice, à Vienne, Amar fut élu le cinquième de la liste, le 9 septembre seulement, par 276 voix sur 510 votants. N'importe ! C'était une leçon pour toutes ces dévotes et pour tous ces cagots, encroûtés de préjugés, dont la tacite réprobation l'incommodait. Il ne fit que paraître à Grenoble, remit à la mère de son enfant un assignat de cent livres, prit la poste et partit pour Paris où il se logea rue Saint-Honoré, à *l'hôtel de Vendôme*, non loin du manège des Tuileries où siégea, dans les premiers mois de sa législature, la Convention nationale.

Ses commencements, à l'Assemblée, furent silencieux ; à l'époque du procès du roi, seulement, il se décida à parler et son début fut retentissant : « Depuis la Révolution, dit-il, la vie publique de Louis est un long tissu de crimes... son existence est odieuse, sa mort nécessaire... J'en jure par Brutus !... Je conclus à la mort ! » Ce morceau d'éloquence révélait un « solide » et la Montagne, tout de suite, adopta ce collègue zélé. Il s'enhardit ; deux mois plus tard il préconise l'institution du tribunal révolutionnaire, « seule mesure qui puisse sauver le peuple » ; en avril, envoyé en mission à Grenoble (1), il y reste quatre jours et « pour le bonheur public et l'intérêt commun », il ordonne l'emprisonnement de tout citoyen qui sera dénoncé par six personnes... De là il va dans le département de l'Ain ; les prisons, vides à son arrivée, renferment à son départ cinq cents détenus. Il revient à Paris, est élu secrétaire de l'Assemblée ; entre, en septembre, au Comité de Sûreté générale et, de ce jour-là, il est le grand inquisiteur de la Révolution. Quand il paraît à la tribune, sa voix, sans éclat, sonne comme un glas de mort. Au 3 octobre, c'est lui qui, toujours correct et impassible, sans colère comme sans émotion, après avoir ordonné aux huissiers de fermer les portes de la salle afin qu'aucune victime ne lui échappe, assume la tâche de réclamer la mise hors la loi de soixante-quinze de ses collègues ; et telle est

(1) Avec Merlino, député de l'Ain.

l'autorité de son ton de glace que pas un des proscrits ne proteste ; à l'appel de leurs noms, ils descendent docilement des gradins et se parquent à la barre « comme des moutons destinés à la boucherie ». Les survivants de ce troupeau décimé par l'échafaud vont errer durant des mois par toute la France, n'ayant d'autres asiles que les bois et les cavernes, ou languiront dans des cachots, attendant tous les jours l'entrée du bourreau. Désormais, il ne se passera pas de décade où l'on ne voie à la tribune l'élégante silhouette d'Amar demandant avec douceur quelques têtes : il dénonce Lecointe-Puyraveau, Chabot, Bagire, Delaunay, Julien de Toulouse, Rabaud-Saint-Étienne, Duprat, Mainvielle, Vallée, Fabre d'Églantine, les innombrables de la conspiration de l'étranger, tous les suspects, tous les modérés ; il semble n'avoir point d'idées politiques ; jamais il ne parle guerre, finances, instruction publique ou subsistances : il n'ouvre la bouche que pour tuer.

Croit-on que, descendu du tréteau, il va chômer et reprendre haleine? Non. Il n'arrête pas. Au Comité de Sûreté générale, des piles énormes de dossiers quotidiennement s'accumulent : chacun d'eux est une dénonciation ; tous entraînent l'arrestation, la déportation ou la mort de quelqu'un. La besogne d'Amar consiste à ordonnancer ce travail : les quatre lettres de son nom, négligemment griffonnées par sa main baguée, et c'est la désolation, le deuil, la ruine d'une famille, de gens qu'il ne connaît pas, sur le compte desquels il n'est renseigné que par la délation de quelque bas comité révolutionnaire. C'est encore sans haine qu'il sème ces catastrophes, sans être atteint de l'effervescence ambiante ; certains de ceux qui l'entourent ont l'excuse du patriotisme dévoyé, de la grossièreté, de l'envie, du fanatisme, de la peur, voire de l'ivrognerie. Rien de tel chez Amar : il paraît être sans passion. Cet homme riche, intelligent, instruit, réfléchi, de goûts raffinés, détonne par son maintien imperturbablement calme dans cet ouragan. Il est disparate, inexplicable ; il fait peur.

*
* *

Son travail au Comité ne se bornait pas à la correspondance. La Sûreté générale, en effet, disposait d'une bande de coupe-jarrets qu'il fallait recruter, administrer, diriger,

payer, déharder au moment propice et laisser courre sur les bonnes pistes. On connaît par les *Mémoires* de Sénar certains exploits de cette clique. Sénar avait été attaché aux Comités de la Convention et, après Thermidor, soit qu'il espérât cajoler la réaction, soit qu'il fût pris de dégoût, — de remords, a-t-on dit, — il révéla les horreurs dont, au temps des Vadier et des Amar, il avait été le témoin épouvanté. Est-il besoin de dire que les apologistes du bloc révolutionnaire rejettent avec une indignation unanime au rang des romans le récit de Sénar, si bien qu'un chroniqueur impartial n'oserait, sous peine de se discréditer, en faire état (1)? Or, si l'on contrôle ce livre réprouvé au moyen des documents originaux d'après lesquels il a été écrit et qui existent encore, il est facile de constater que Sénar, qui ne savait pas tout, a plutôt atténué qu'aggravé l'invraisemblable vérité. Sa courte mention « du généralissime-brigand Maillard » et de sa « troupe » mérite, par exemple, d'être développée. Stanislas Maillard était cet énigmatique personnage qui endossa, sans que rien ne l'y obligeât, la responsabilité des massacres de Septembre. Son histoire est à peu près connue, mais elle n'est pas claire : commis chez son frère Thomas, huissier au Châtelet, Stanislas était, en 1789, à 26 ans (2), un long garçon de manières convenables, mais déjà de santé débile. Il se signala à la prise de la Bastille, à l'envahissement du château de Versailles, et, quoiqu'il se soit établi à son compte « agent d'affaires », il passe ses jours et ses nuits dans les cafés et dans les clubs, en compagnie de « cabaleurs ». Au 2 Septembre, il s'érige en juge, installe son « tribunal » à l'Abbaye, puis aux Carmes et préside aux massacres avec une sérénité qui fut remarquée. Il se peut bien que cette parodie de justice sauva la vie de quelques-uns des détenus ; mais cet agent d'affaires qui, sans mandat, sans même qu'on l'en prie, prononce en deux jours un demi-millier de condamnations à mort et assiste à tout autant

(1) « Misérable rapsodie, œuvre salie à nos yeux par d'impudents mensonges », écrit, entre autres, Ernest Hamel. — « Or, qu'était Sénar?... Un des agents les plus odieux de la Terreur, un misérable espion du Comité de Sûreté générale, comme d'Ossonville, autre coquin, de qui l'éditeur tenait le manuscrit de ces prétendus *Mémoires* où tous les écrivains réactionnaires ont cherché des armes contre la Révolution. Sénar, en effet, était mort à moitié fou dans les prisons de Tours..., etc. » E. Hamel, *Histoire de Robespierre*, p. 111, 170, 171.

(2) Il était né à Gournay le 11 décembre 1763.

d'exécutions, n'en demeure pas moins un sujet de stupéfaction. Ce qui étonne plus encore, c'est qu'il ne se trouva pas une autorité pour s'informer du motif auquel il avait obéi ; non seulement il ne fut pas inquiété pour cette peccadille, mais il y conquit ses grades. Moins d'un an plus tard (1), le Comité de Sûreté générale de la Convention nationale confiait la police de Paris à ce bourreau amateur avec pouvoirs illimités et mission de se transporter dans toutes les sections de la ville et dans la banlieue « pour arrêter les personnes suspectes et étrangères qui travaillent sourdement à troubler l'ordre public ». Maillard, qui, depuis Septembre, connaît tous les bandits de Paris, lève aussitôt une troupe de sacripants choisis parmi les plus résolus et au nombre desquels on retrouve plusieurs des massacreurs des Carmes et de l'Abbaye. Ce sont les *Tape-dur;* leur quartier général est au café Chrétien, rue Favart ; ils marchent dans les rues, agressifs et sinistres, affublés de défroques militaires, portant d'énormes moustaches, bousculant les passants et proférant d'affreuses menaces. Au parterre des théâtres, dans les groupes, aux sections, dans les cafés, ils règnent en despotes insolents, dégainant à tout propos leurs grands sabres et tonnant contre les gens paisibles que leur approche effraie : « Si tu me regardes avec mépris, je te hache ! » Leurs exploits sont ce que l'on présume : brutalités, pillages, rafles de tout ce qu'ils découvrent d'or, d'assignats ou d'objets précieux dans les logis dont, en pleine nuit, ils se font ouvrir les portes au nom de la loi. Le récit succinct d'une de leurs expéditions suffira à donner une idée de leur manière. C'est à Tigery, près de Corbeil (2) : ils envahissent, certain soir de brumaire, une ferme, sabre en main, pistolets à la ceinture, sous prétexte de s'assurer que la maison ne contient « ni fleurs de lis, ni autres objets en contravention », ils tirent de son lit le fermier, le garrottent, lui mettent les pieds dans le feu, le somment de désigner l'endroit où il cache son argent. Les femmes, les domestiques sont liés de même ; on leur couvre la tête d'un sac : « La guillotine est à la porte ; c'est moi qui serai ton bourreau ! » hurle l'un des *Tape-dur*. Les armoires

(1) Le 4 août 1793.

(2) On trouve dans les comptes du Comité de Sûreté générale, Archives nationales, F[7] 4406B : « Au citoyen Maillard, 400 livres pour une mission à Corbeil. Du 30 du 1er mois de l'an II. » Ce doit être la *mission* dont on va lire le récit.

sont enfoncées ; le butin est appréciable : 72 livres en numéraire dans l'une, 5 à 6 000 livres en assignats dans une autre, trois montres, vingt-six couverts d'argent, une écuelle, trois cuillers à potage, trois gobelets, deux tabatières, quarante jetons et la croix d'or qu'on arrache du cou de la fermière pantelante. Le tout est entassé dans une voiture amenée par prévision ; puis on descend à la cave où les soldats de Maillard ribotent, « lâchent » une pièce de vinaigre, et se retirent enfin, emportant le vin et les provisions. Le Comité de Sûreté générale payait ces braves 5 livres par jour : *on a l'état d'émargement.*

Il fallut bien pourtant qu'il reniât leur généralissime et qu'il fît semblant de les licencier : dénoncé à la tribune de la Convention, Maillard, convaincu d'avoir saisi chez des particuliers « des effets en or et en argent dont il n'a point rendu compte », fut mis en prison avec tous les ménagements mérités par ce bon défenseur de l'ordre public. Quant à ses acolytes, le Comité leur paya « le juste salaire des journées employées à surveiller les manœuvres de nos ennemis », et on y ajouta quinze jours de solde à titre de gratification, « ces hommes qui ont servi la république étant pour la plupart de bons pères de famille, bons citoyens, et tous vrais sans-culottes peu fortunés... ». Maillard resta quelques jours en prison, puis rentra chez lui, place de Grève. Il ne fut plus employé ; d'ailleurs il était à bout : depuis seize mois il crachait le pus et le sang. Il mourut le 15 avril 1794.

Il était urgent de le remplacer : le Comité fit choix de Héron. Sur celui-ci, Sénar abonde ; il trace du personnage un tableau tel qu'on est en droit de croire à une monstrueuse caricature : il nous le décrit portant un couteau de chasse avec un ceinturon blanc, deux espingoles sous sa houppelande, des pistolets dans ses poches, d'autres pistolets, un poignard et un stylet à la ceinture, et venant, en cet attirail, proposer à certain chef de bureau une bonne somme et une bonne place, s'il veut glisser le nom de la citoyenne Héron, sa légitime épouse, dans un dossier destiné au tribunal, disant : « Ma femme est une conspiratrice ; elle est de Saint-Malo ; le rapport dont vous êtes chargé est une occasion que je ne retrouverai plus. Quand on met le nom de quelqu'un dans quelque grande affaire, ça va... On fait guillotiner ; les têtes tombent et pouf ! pouf ! ça va !... » Ce forcené ressemble

moins à un agent politique qu'à un fou en rupture de camisole et de cabanon. Il était cependant l'homme de confiance du Comité de Sûreté et, vérifications faites, le portrait qu'en trace Sénar n'est pas chargé.

Héron, de ses prénoms Louis-Julien-Simon, était fils d'un employé aux fermes du tabac, à Saint-Lunaire, où il naquit le 15 mai 1746 (1). Engagé à dix-huit ans dans la marine marchande, il navigua de 1765 à 1772, époque à laquelle il passa, comme officier auxiliaire, dans la marine royale. Lieutenant de frégate en 1782, capitaine commandant le *Sartine* en 1784, il reçut à cette date l'ordre d'appareiller pour la Havane. Telles sont les indications de ses états de service. Ses chefs donnaient à son courage et à sa conduite les plus grands éloges. Une injustice dont il se dit victime, à l'occasion de ce voyage aux colonies espagnoles, une accusation de malversation dont il lui fut difficile de se disculper (2), troublèrent manifestement sa raison. Il arrive à Paris, incrimine la police, les financiers, les ministres, la cour, de vouloir sa perte ; il se bat avec son beau-frère, roue de coups son propriétaire, gifle sa servante, assomme son concierge ; telle est sa vie d'intérieur. S'il sort, il voit partout des gens embusqués pour l'assassiner ; sa femme (3), — il s'était marié en 1777, — jolie Cancalaise, « grande et bien faite », le trompe, jure-t-il, avec un officier que le ministre a fait venir de Brest exprès pour cela et qui dérobe à Héron, non seulement son honneur marital, mais toute sa fortune, 800 000 livres ! Ceci, comme on pense, ne le calme pas : dès 1789, il assiège les bureaux de l'Assemblée, réclamant justice ; il bouscule le contrôleur général des Finances, de Lessart, qu'il rend responsable de ses infortunes ; au 10 Août, il est parmi les assaillants des Tuileries, se bat avec rage, reçoit cinq blessures, apprend qu'on ramène d'Orléans vers Paris cinquante-trois aristocrates prisonniers au nombre

(1) État civil de Saint-Lunaire (Ille-et-Vilaine). La plupart des biographes, Louis Blanc même, confondent Héron avec un homonyme, originaire de Versailles et fils d'un fourrier des écuries du comte d'Artois.

(2) Voici les faits : les banquiers Vandenyver, Lecoulteux et Pascaud avaient chargé Héron d'aller recouvrer à la Havane une traite d'un million de piastres que l'intendance de Cuba leur avait emprunté deux ans auparavant. Héron revint au bout de six mois, sans l'argent et sans la traite. Les banquiers lui reprochèrent sa maladresse, d'où rancune. Héron, qui réclamait pour les frais de son voyage 268 000 livres, n'en obtint que 92 000. Autre grief. De là ses fureurs.

(3) Elle se nommait Modeste Desbois et était née en 1757 (état civil de Cancale).

desquels est de Lessart ; il court à Versailles (1), tout saignant encore, ameute la populace, organise le massacre, assiste, s'il n'y prend part (2), à l'égorgement de son ennemi, revient à Paris, mis en goût, et c'est vers cette époque qu'il fait la connaissance de Maillard, auquel il succède, dès la fin de 1793, dans la confiance du Comité de Sûreté générale.

En assumant cette succession, Héron poursuit deux buts : châtier ses ennemis d'abord (3), puis récupérer le million dont il a été frustré (4). La maison rue Saint-Florentin où il occupe un logement de quatre pièces, au troisième étage (5), dans lequel il a naguère hébergé son bon ami Marat (6), est habitée au rez-de-chaussée par le pharmacien Follope au premier, par une rentière, la citoyenne Denise Buard ; au second, par un jeune employé à l'habillement des troupes, Marcel Letellier, dit Bultier, âgé de vingt-deux ans. La « fournée » du 21 floréal an II est curieuse : Follope, Denise Buard et Letellier sont condamnés à mort et vont ensemble à l'échafaud (7). Ils se retrouvent sur la charrette avec une ci-devant marquise de Crussol d'Amboise qui, imprudente, avait pris quelquefois le frais sur sa terrasse d'où la vue plonge sur les fenêtres de Héron. Celui-ci, que ses colocataires et ses voisins importunent, fait « maison nette ». Il lui suffit

(1) « Depuis plusieurs jours, des hommes pervers cherchent par des instigations perfides à égarer le civisme des citoyens [de Versailles] pour les porter à des exécutions sanglantes. » Archives municipales de Versailles, registre des délibérations, 8 septembre 1792. Héron n'est pas cité dans la relation du massacre des prisonniers d'Orléans écrite par M. G. Moussoir.

(2) Aucune pièce officielle, je crois, ne constate la présence de Héron au massacre de Versailles dont on laisse généralement la responsabilité à Fournier l'Américain. Dans les procès-verbaux cités par M. Moussoir, on voit que de Lessart était l'un de ceux que réclamait avec le plus d'acharnement la foule des tueurs et qu'il fut l'un des premiers frappés. Parmi les papiers de Héron on retrouve cette note : « Delessart, justicié par le peuple en arrivant d'Orléans à Versailles. » Archives nationales, F^7 4743.

(3) A la séance de la Convention du 30 ventôse an II, Moïse Bayle, qui faisait partie du Comité de Sûreté générale, disait : « Dix ans avant la Révolution, Héron avait éprouvé la fureur du despotisme : il avait essuyé de sa part mille vexations... »

(4) Huit cent mille francs que lui aurait volés Thibault de Puissac, l'amant de sa femme, et les 176 000 francs qu'avait refusé de lui payer le ministre de la Marine à la suite du voyage à la Havane.

(5) La maison qui fait l'angle de la rue Saint-Honoré porte sur cette rue le numéro 275.

(6) En 1790, quand un décret de prise de corps fut lancé contre *l'Ami du peuple.*

(7) C'est le même jour que mourut Madame Élisabeth.

pour obtenir une tête de fabriquer un dossier et de « suivre l'affaire ». Ses formules sont simples et ne varient guère : on rencontre dans ses papiers quelques-uns de ses rapports : tous commencent par *Je dénonce le citoyen un tel...* Les motifs sont des plus vagues, par exemple : « Ce citoyen emploie dans une lettre cinq fois le mot *monsieur* et la formule *votre très humble et très obéissant serviteur* qui n'est plus mise en usage que par les contre-révolutionnaires. » Ou bien : « Homme suspect, ennemi de notre révolution. » Ou encore : « A tiré pour 580 000 livres de lettres de change sur Pascaud... » Pascaud est l'un de ces banquiers que Héron accuse de l'avoir persécuté. Un jour, il dresse le répertoire d'une soixantaine de noms, — une macédoine, — qu'il intitule *Liste des complices et des adhérents qui avaient préparé la banqueroute générale et servi aux manœuvres de la cour et au massacre du peuple français...* et il y glisse les Lecoulteux et les Vandeniver, ces financiers auxquels il attribue l'origine de ses malheurs. Lecoulteux parvient à s'échapper mais les trois Vandeniver sont guillotinés.

Héron ne travaillait pas pour le seul plaisir de la vengeance ; il pensait aussi à refaire sa fortune ; mais comme il ne pouvait suffire à tout, il avait enrégimenté une importante phalange de subalternes auxquels il confiait « le gros ouvrage ». Cette bande était aux gages du Comité et « travaillait » en son nom : ce n'étaient plus les *Tape-dur*, quoique certains de ces satellites eussent figuré dans les bandes de Maillard ; c'étaient les *Héronistes*. Sénar a crayonné à grands traits quelques-uns de ces forbans, et leurs dossiers, conservés aux Archives, établissent que ses divulgations, réputées suspectes, sont d'une incontestable véridicité. C'est, d'abord, Mallet, dit *Baptiste*, « l'officieux », le domestique du *chef;* Pillé (1), le secrétaire intime, l'expéditionnaire pour mieux dire : un pauvre homme craintif, ahuri, auquel la peur — ou l'horreur de ce qu'il voit — a tourné la tête (2). Pillé croit que chaque homme a, pour l'assister dans la vie, un démon familier ; la prudence conseille de ne pas se frotter à un diable plus puissant que celui dont on dispose soi-même.

(1) Charles-Nicolas Pillé, 27 ans en 1793. Sénar écrit *Pillet.*

(2) Compromis dans l'affaire Babeuf, il dira : « J'ai été beaucoup tourmenté par les chagrins et les malheurs ; je ne sais pas ce qui m'est arrivé : des aventures et des choses surprenantes. » *Procès de Vendôme*, III, 202.

Sous cet état-major marche le bataillon des *héronistes :* il y a là des noms d'inconnus que retrouvent bien souvent, au bas des procès-verbaux d'arrestations, les curieux de documents autographes de la période révolutionnaire : Azur, Villefumade (de son prénom : *Garance*), Ployer, Rigogne, Houdaille, Maillefer, Perradonne... Celui-ci est la rosière de la bande : il dénonce une Anglaise, miss Churchill, qui a tenté de « le séduire » et il déclare que s'il avait cédé à cette sirène, « il se serait cru indigne du titre de citoyen, de paraître devant les représentants, et même de mériter d'exister !... » Il y a Coulonghon (1) et Feneaux, Bonjour, presque un vieillard, souvent en voyage pour « le service du Comité » ; ils roulent sur les routes dans de bonnes berlines de condamnés ou d'émigrés, mènent un train de princes, terrorisent, arrêtent, dénoncent, brûlent les titres féodaux découverts dans les châteaux et rapportent de leurs excursions, outre de nombreux « débris du fanatisme », — chapes, chasubles, patènes, habits galonnés, etc., — d'énormes sacs remplis de louis et d'écus, soustraits aux infâmes contre-révolutionnaires : — « Mon expédition a produit 12 ou 13 millions à la République », écrit l'un d'eux, Morel, pour s'excuser d'avoir gardé une part du butin saisi chez « la guillotinée Marbeuf » (2). Car ces missionnaires du Comité ne se refusent rien : le métier les oblige à la perpétuelle bombance, ainsi que l'exposent le citoyen Girardot et son épouse, chargés de suivre un certain Lavigne (3). « Les liaisons qu'il faut que nous paraissions avoir avec ces malheureux... nous entraînent tous les jours à de grandes dépenses... heureux quand on réussit à les mettre sous le glaive de la loi. » Les rubriques *voitures*, *bonne chère* reviennent à tout instant dans la liste de leurs débours.

Nicolas Meurant (4), autre agent du Comité de Sûreté générale, est un ancien domestique ; il a servi six ans chez « Polastron », six ans chez « la Montmorency », deux ans chez « la femme entretenue Saint-Preux » et il est depuis quelques mois valet de chambre des époux La Valette. En septembre 1793, il gagne ses galons en révélant l'endroit où

(1) Sénar écrit *Coulongeon*, sans doute d'après la prononciation.

(2) Morel fut arrêté après le 9 Thermidor, prévenu « d'avoir soustrait quantité d'effets chez les particuliers qu'il était chargé de mettre en arrestation ».

(3) Prévenu d'émission de faux assignats.

(4) Né à Fourdrain (Aisne).

sont mis en dépôt (1) les diamants de « la Montmorency », sa ci-devant patronne. Mis en goût par cet exploit patriotique, il dénonce son maître actuel, le citoyen La Valette, coupable de conserver chez lui un tableau représentant « un héraut d'armes ». La Valette est guillotiné. Sans doute Héron paie largement ses « commis », car Meurant ne dissimule pas « qu'il regrette de ne pas s'être mis à dénoncer plus tôt, vu qu'il s'en trouve bien ». La citoyenne La Valette est en prison; son valet de chambre reste seul, dans la maison familiale, avec deux jeunes filles de quatorze et de seize ans ; il se comporte envers elle avec une telle indécence que le Comité de la section (2) s'émeut et met en surveillance le trop galant valet de chambre, convaincu, d'ailleurs, de délations fantaisistes. Héron accourt, réclame son homme, adresse aux pudibonds sectionnaires de vifs reproches : « Comment voulez-vous avoir des dénonciateurs si vous les faites arrêter? Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui dénonce et qu'il y ait des dénonciations fausses pour en connaître de vraies... »

Certains héronistes emploient un procédé ingénieux autant que lucratif : quand ils arrêtent un ci-devant, ils lui conseillent de prendre avec lui tout ce qu'il possède d'or et d'assignats, ressource indispensable à un prisonnier; le malheureux suspect trépasse de mort subite au cours de son transfèrement ; les policiers, très affectés, déclarent le décès ; mais quand on fouille les poches du cadavre à l'effet de dresser un procès-verbal, on n'y trouve pas un sol ni un papier-monnaie. C'est là un genre d'escamotage que doit mettre en pratique l'agent Chandellier, car il a la main malheureuse : chargé de perquisitionner chez une femme Landevoisin, rue du Gros-Chenet, il en profite pour s'introduire chez le propriétaire de cette citoyenne, l'ex-abbé Carré ; il y découvre, à sa grande indignation, un registre où sont les noms de « tout les sellera guillotiné et ainsi que le tiran et sa fame ». L'abbé est arrêté ; il meurt dans les bras de Chandellier, lequel déclare en son rapport que ce mauvais plaisant d'abbé « est more d'une révolution ; qu'il avait *une descente qui lui est remontée* et qu'il avait beaucoup mangé, plus qu'à l'ordinaire... » Héron étouffait ces sortes d'affaires dont l'ébruitement aurait pu nuire, dans l'esprit

(1) A la Ferté-sous-Jouarre.
(2) Celle de Le Pelletier ; les La Valette demeuraient rue Saint-Marc.

de gens vétilleux, au bon renom de ces braves camarades.

Longueville-Clémentière (1), l'un des plus notables, « fait » la banlieue, et voici la relation d'une de ses expéditions : il arrive à Crosnes, en Seine-et-Oise, le 15 germinal, à dix heures du matin, escorté de deux estafiers et de deux gendarmes, ordonne de sonner la cloche pour convoquer au temple de la Raison l'assemblée de la commune. Quand les paysans sont réunis, le héroniste prend place sur l'estrade, jette un regard dédaigneux à la foule qui attend bouche bée son homélie, dit au maire : « Tu as assemblé bien du monde pour une f... commune comme la tienne. C'est une *la Vendée.* Viens t'asseoir à côté de moi. » Il sort de ses poches deux pistolets qu'il pose sur la table, feuillette avec rage les registres communaux qu'il s'est fait apporter, coupe d'interjections crapuleuses les observations que lui soumet le citoyen maire, formule quelques grossièretés à l'adresse de l'assistance consternée et muette, puis, comme il est deux heures, déclare qu'il va manger un morceau. Il reparaît à trois heures et demie, trébuchant, ivre comme Silène, reprend sa place, s'endort, le nez sur la table entre ses deux pistolets, se réveille enfin, lâche un mot sale, retourne au cabaret où il boit durant deux heures. Revenu enfin à l'église, il parle de procéder à quelques arrestations ; le maire, flairant une mystification contre-révolutionnaire, prie l'agent du Comité d'exhiber ses pouvoirs ; mais il est vertement rabroué ; on expédie enfin l'ivrogne qui se décide à quitter la place vers onze heures du soir. Le lendemain, à six heures et demie, la cloche appelle de nouveau les habitants de Crosnes à l'assemblée ; ils s'y rendent docilement, attendent jusqu'à huit heures et demie. Longueville-Clémentière, remis de sa fatigue, monte à la tribune. Un officier municipal se permet de lui observer que ces réunions si fréquentes distraient les paysans des travaux des champs ; l'autre répond qu'il s'en f..., le traite de bête, se hisse sur un banc, donne lecture de ses pouvoirs et proclame que tout ce qui l'écoute « n'est qu'autrichiens et conspirateurs, tous scélérats ». Il résume son impression en une dernière invective et s'en va. La municipalité de Crosnes délégua deux de ses membres au Comité de Sûreté générale pour protester contre le sans-gêne qu'affichaient ses missionnaires. Il n'en

(1) Dans les *Mémoires* de Sénar on a imprimé Longueville-*Némentière.*

résulta rien : Longueville-Clémentière, couvert par Héron, ne fut tracassé qu'après la chute de Robespierre ; on l'arrêta chez lui, rue Traversière-Saint-Honoré (1), et l'on y trouva des coffres remplis d'argenterie, de bijoux, de pendules, de montres cerclées de diamants et des armes de toute espèce, en nombre si imposant, qu'il fallut plusieurs brancards pour apporter le tout au Comité de Sûreté générale. Emprisonné au Plessis, Longueville-Clémentière faillit être assommé par ses codétenus indignés qu'on leur imposât la promiscuité de ce misérable (2). Son nom a les honneurs du *Moniteur :* il y figure au compte-rendu de la séance du 12 ventôse an II. Après avoir entendu la lecture d'une lettre de cet honnête citoyen, relatant l'infamie des ennemis de nos libertés qui avaient tenté de le corrompre en lui offrant, pour l'inviter à forfaire à son honneur, une somme de 280 000 livres, l'assemblée décréta qu'il lui serait accordé pour ce beau trait une récompense et que mention serait faite de son honorable conduite au procès-verbal de la séance. C'est là tout ce que l'histoire officielle nous apprend sur Longueville-Clémentière.

On excusera cette digression : mais pour comprendre l'opprobre qui s'attache au nom d'Amar, il était indispensable de passer d'abord en revue l'obscur personnel employé par le Comité de Sûreté générale.

G. Lenôtre.

(A suivre.)

(1) Il logeait à l'hôtel, *Maison des Indes*, au quatrième étage, chambre n° 12.

(2) Sa réputation ne valait pas mieux que sa moralité, si l'on en croit la mention de trois procès-verbaux de thermidor et fructidor an V, relatant sommairement qu'une femme Savy, arrêtée chez le citoyen Longueville-Clémentière, a occasionné un rassemblement par une discussion avec son mari qui lui reprochait « d'avoir fait guillotiner plus de 1 500 personnes ». J'ignore quels étaient les liens qui unissaient Longueville à cette femme Savy ; mais eût-elle été sa maîtresse et sa complice, évidemment on la flattait en portant à son actif 1 500 têtes. (Arch. de la Préf. de police, répertoire Labat).

Quelles limites poser au Germanisme intellectuel? (1)

II

L'INFLUENCE allemande dans le monde de l'imagination est faite pour une bonne part du succès de son folklore. Ces histoires de gnomes et de kobolds, de plantes animées et d'animaux parlants, laissées dans la mémoire des enfants par des gouvernantes sentimentales ou par des livres naïvement illustrés, proposées à l'aimable complicité d'esprit des adultes par la féerie ou l'opéra, mêlées enfin à la vie quotidienne du foyer allemand, on a pu croire qu'elles composaient l'âme profonde de la Germanie. Et jugeant celle-ci sur ces naïvetés, on lui a fait une place d'aïeule dans le cercle de famille des nations occidentales. Le charme est réel. L'imagination populaire, la sensibilité enfantine ont pu trouver dans les légendes des frères Grimm une fraîcheur, un accord avec le monde primitif que d'autres formes de fables ou de contes n'offraient pas au même degré. Il s'en dégage une nostalgie qui accompagne certains de nous leur vie entière. Mais un tel contact de fantaisie avec l'animalité, le primitif, l'irrationnel ne laisse pas d'avoir son péril.

Dans cette familiarité trop poussée avec des êtres dénués de raison, avec des esprits élémentaires disposant à leur

(1) Voir a *Revue universelle* du 1er janvier 1922.

gré des forces, avec une figuration illusoire d'êtres irréels, la notion première qu'on peut se faire des rapports des hommes entre eux ne risque-t-elle pas de se trouver faussée? La fleur merveilleuse, la baguette magique, la formule d'incantation, le gnome ou la fée qui nous donnent le trésor souhaité, est-ce que cela ne détermine pas dans l'esprit d'un enfant des convoitises que la plus sèche fable de La Fontaine ne comporte pas? N'y a-t-il pas là des formes de magie qui dissimulent à l'excès les complications de la vie humaine organisée, de l'élément social réel? Notre dix-septième siècle exagérait sans doute la séparation du règne humain et du règne naturel, le départ entre le domaine de l'esprit et celui de la simple matière vivante. Il dédaignait d'une manière excessive les végétaux, les animaux, l'enfance, la folie, la décrépitude, toutes les parties de l'humanité qui ne sont pas douées de raison. Les contes de Perrault ou de Mme d'Aulnoy gardaient quelque chose de sec et de grêle. Cependant les exigences de l'humanité s'y reflétaient bien autrement que dans les imaginations trop commodes des romantiques allemands ou de leurs continuateurs. Et n'est-ce pas un mauvais dressage que de promettre sans effort, fût-ce dans un récit d'imagination, ce que souhaite un peu vivement toute convoitise : la femme de son rêve, le trésor de son voisin, le repas de sa faim? Ne peut-on pas se demander si, transposée dans le domaine de l'action et de la politique, la désinvolture avec laquelle l'Allemand traite ce qui s'offre à son désir n'est pas, en quelque façon, déterminée par une habitude indiscutée de rêve illimité et trop facilement satisfait? La résistance surprend des esprits ainsi orientés, et leur réaction est d'autant plus violente que leurs appétits ont été plus aisément déchaînés.

Nous ne prétendons pas que la main abattue sur la Serbie, l'exploitation intraitable de la Belgique et de la France, étaient les gestes de folkloristes déchaînés ; constatons seulement que le même groupe humain se complaisait dans ces imaginations, réputées innocentes, et aboutissait à l'extrême rapacité dans l'agression.

Un mot encore et qui nous ramène à nos études sur le Rhin. Si c'est une fugue hors de mon sujet propre, on me la pardonnera. Je veux remarquer que dans ces populations qui créent un tel folklore et qui sont formées, dès leur

enfance, par ces gracieuses imaginations, il y a plus de fatalisme que de croyance en l'action. Comparez-les à la France qui, avec son imagination populaire plus courte, est, elle, une donneuse de confiance !

Jeanne d'Arc ne doutait jamais. Dans une crise effroyable, dans une période de cafard, elle multiplie les actes admirables de défi au destin.

Le folklore germanique, qui est une incantation et un bercement, a presque toujours une qualité d'abandon, de défection devant la force supérieure. Le pêcheur fait naufrage à cause de la Nixe et de ses chants.

La Prusse est venue remédier à ces dispositions allemandes. Médiocre remède ! Il ne s'agit pas de remplacer le fatalisme des forces de la nature par le fatalisme des forces d'organisation, mais par une conception plus nette de la valeur de l'individu (1). L'obéissance à la puissance, chez

(1) J'accepte parfaitement qu'une réponse que me fit Briand a de la portée. Il me dit : « Ces temps derniers, j'ai eu le plaisir de voir dans mon cabinet un grand publiciste étranger. Il avait voulu se rendre compte des choses. Il était allé dans la Sarre, en Rhénanie. Vous savez que c'est le milieu industriel par excellence, que le monde des travailleurs y est extrêmement nombreux, et qu'il y est passionné. Il n'y est pas allé seulement comme journaliste, il avait voulu vivre dans ce milieu de la vie des ouvriers. J'ai éprouvé, comme chef du gouvernement français, une certaine joie à l'entendre me dire : « Je n'ai recueilli « que des compliments. Tous les travailleurs auxquels j'ai parlé ont fait l'éloge « de la grande liberté qui leur est donnée, de la sécurité de leur travail, et tous ont « exprimé cette idée qu'après tout c'était une garantie du développement de « leur démocratie. » Monsieur Barrès, c'est une politique rhénane, celle-là.

« Dites-vous bien que, malgré les affinités profondes qui existent entre la population rhénane et la France, culture, sentiment, esprit de libéralisme et d'indépendance, tout cela est comprimé et étouffé par le prussianisme dont vous parliez tout à l'heure, et que je ne nie pas.

« Mais relisez la correspondance de Hoche avec la Convention, vous verrez qu'il s'est trouvé aux prises avec les mêmes difficultés. C'est une politique très délicate. La grande erreur serait de croire que ces hommes seront des Français, que leurs affinités de culture les porteront à déserter leur patrie. Non, ils auront un autre état d'esprit. Et si on pouvait arriver à un accord qui fasse que ces régions ne soient plus administrées par des Prussiens, mais par des Rhénans, ce serait pour l'avenir un progrès énorme.

« Ici, permettez-moi d'entrer dans le détail des choses et de vous montrer la difficulté de ce problème. Des occupations militaires comme celle que nous faisons, avec dans les villes de nombreux soldats, des sous-officiers, des officiers, ne vont pas sans créer une gêne pour l'habitant. Les difficultés qui en résultent ne nous valent pas des sympathies, rendent difficile la propagande. Et pourtant, là-bas, c'est un aveu unanime, nos officiers et nos soldats se conduisent d'une manière admirable. Dans ces milieux, d'une excessive densité de popula-

les Allemands, c'est simplement du fatalisme. Il n'y a rien de fier, ils sont des machines. Quand il y a un bon fond de folklore, il est aisé de substituer à la Nixe un chef de gare, un chef de bureau, eux-mêmes déférents envers leurs supérieurs. Dans la lutte d'influence qui agite les Rhénans, que voudront-ils préférer, de l'influence prussienne, rigide, hiérarchique, froide, glacée, transformant en choses mécaniques de riches substances, ou de l'influence française qui anime et élève? (1).

III

Quand la littérature allemande s'est détournée, de propos délibéré, des mythologies méditerranéennes pour retrouver les dieux du Walhalla, n'abdiquait-elle pas une partie de l'éducation antérieurement faite par l'Europe après la Renaissance?

Les grands publics contemporains connaissent surtout par la *Tétralogie* wagnérienne ce peuple de dieux et de héros germaniques, mais ce n'est pas par les seuls livrets de Wagner qu'a revécu ce monde que l'on pouvait croire aboli. Avant et après Bayreuth, la poésie et le théâtre ont prétendu nous intéresser aux exploits des divinités du Nord. Et ce ne sont pas seulement les Henri Heine, les Edgar Quinet qui, dans des pages fameuses, ont senti la dange-

tion ouvrière, ils ont trouvé le moyen de ne paralyser en rien l'activité économique, de permettre aux ouvriers de vivre la vie la plus libre que peut-être ils aient vécue depuis quarante ans. »

Je suis d'accord avec M. Briand. Une des vertus efficaces de la France, c'est qu'elle apporte en Rhénanie *une conception plus nette de la valeur de l'individu.*

(1) La Rhénanie peut inviter la France à des sources où nous retrouvons les antiques alliances des hommes et des choses. Et la France peut procéder à une autre incitation qui permettra à des êtres, divers et nuancés, de se trouver en commun dans la Cité, sans y être amenés uniquement par le désir de la sécurité ou du pain assuré. Au milieu d'eux, Hugo, Quinet, Nerval trouvent leur bénéfice en se ranimant à des forces primitives et nous pouvons encore y gagner un complément à l'excessif équilibre de l'âme française (voir page XXVIII du *Génie du Rhin*), mais notre civilisation leur propose qu'ils soient des êtres relevant d'eux-mêmes, ayant leur motif d'agir et de penser, et non pas seulement un fond d'émotivité avec le caporalisme pour suffire à tout le reste. La Prusse leur donne pour mot d'ordre que l'abandon est le premier devoir de tout citoyen, parce qu'il y a des personnages désignés pour mener les affaires. La France ne se pique pas d'organisation aussi totale, mais en revanche elle laisse à l'individu le droit d'être citoyen en même temps qu'administré.

reuse force éducative de ces images ressuscitées. Je relève l'observation curieuse d'un simple gentilhomme de l'ambassade d'Autriche à Paris, le comte Rodolphe Apponyi, qui, en 1835, constate que « l'*Edda*, ce recueil de chants scandinaves, dépasse les *Nibelung*, car ceux-ci ont déjà une teinte de civilisation... Gudruna et le chant d'Hamder, voilà de quoi fournir une bonne quantité de tragédies fertiles en meurtres et en assassinats... Dans les sujets de la plus ancienne littérature allemande, l'histoire et la fable se trouvent partout mêlées, mais toujours sous l'influence de la plus cruelle fatalité ».

Wagner, dira-t-on, nous a fait assister au « crépuscule des dieux »; il signifie par ce dénouement même que leur règne suranné doit disparaître. Allons donc! Wagner condamne le Walhalla, comme Nietzsche condamne l'Allemagne militariste et prussienne: ils condamnent, mais n'est-ce pas le règne de la plus impitoyable force qui s'étale pathétiquement dans leurs œuvres? Pour nous en tenir à Wagner, l'ancienne loi précipitée dans la destruction du Walhalla garde une bonne part de son prestige, en dépit de la condamnation mythologique qui prétend l'abolir. Un système brutal de furie sanglante et de rude barbarie semble suggéré, sinon préconisé, dans ces heurts et ces rapts des Siegfried, des Wotan, des Thor et des Freya. Dieux de violence et de passion déréglée, qui se meuvent de préférence dans des paysages inhumains, où Loge, le dieu du Feu, est adoré comme puissance destructive et non comme un Prométhée septentrional, artisan d'œuvres civilisées, où l'idéal de la Walkyrie semble proposé à l'éternel féminin, où une suite de passions confuses enflamment des êtres, hommes et femmes, frères et sœurs, pères et filles, mal respectueux vraiment des parentés qui les écarteraient dans une humanité plus évoluée.

Au milieu des drames wagnériens et des larges sites dénudés où la tradition nordique révère les signes du grandiose et du sublime, nous voilà loin des berceaux agrestes dont l'humanité n'a pas cessé de rêver, jardin d'Éden, vallée de Tempé ou bosquets d'Arcadie. Je ne prétends pas rattacher à ces images désolées, tout en perspective lunaire, que couronne à peine un bois de sapins, les paysages dévastés par l'incendie et les « glacis », que les carnets des soldats allemands ou les articles des correspondants de

guerre, confidents d'Hindenburg, décrivent avec un plaisir d'horreur sacrée, quand la dévastation voulue y a fait son œuvre ; mais songeons que ce sont les mêmes esprits qui avaient reflété les décors wagnériens qui se plaisent aux landes tragiques créées par le commandement allemand sur nos jardins de France, sur nos sites d'eaux vives et de quinconces, sur nos grands parcs et nos châteaux séculaires ! Reportez-vous à leurs tableaux de la dévastation des régions de Ham l'an dernier, à leurs descriptions du « glacis » ; il y avait une sorte de délire de frénésie ; je doute que chez nous les gens qui devaient faire un rapport sur la destruction du Palatinat aient employé des termes analogues, et pourtant ils étaient plus rapprochés des temps de la grossièreté barbare.

Je veux bien que dans une guerre totale et qui cherche l'usure de l'adversaire, on doive être amené à se réjouir de tout le tort qu'on lui fait, mais chez eux cela touche à du subconscient. Quand on interroge des prisonniers qui ont assisté à des scènes de pillage, de destruction, il y a chez eux du trouble et une vénération. Le paysage dénudé, c'est une survivance de la tombe d'Odin près d'Upsal, cellule initiale de la mythologie du Nord, c'est un ancien lac, une tourbière des Vosges, trois tumuli sans rien, un sol bas, quelques sapins. Cela donne une impression qui n'est pas pareille à la grotte de Lourdes, à l'un de nos sanctuaires peuplés ; la vallée de Tempé certainement n'est pas un sanctuaire pour un Allemand ; il lui faut une lande. Il se réjouit dans les scènes de destruction. Pourquoi est-il animé d'une sorte d'admiration épouvantée pour tout cataclysme? Où l'incendie, comme en Allemagne, s'appelle-t-il le coq rouge? Je ne crois pas que cela existe dans le folklore français récent. Pourquoi les génies de destruction en Germanie ont-ils l'air d'être révérés à l'égal des constructeurs et des bienfaiteurs? Qu'on révère le dieu du Feu, à la manière grecque, parce que Vulcain est un artisan et Prométhée un initiateur, mais Loge est un « consommateur » ! Vulcain, ce n'est pas le feu qui brûle, c'est le feu qui forge.

Beaucoup d'Allemands se déclarent disposés à accepter le retour à l'humanité primitive. Quand on les a traités de barbares, ils ont dit : « Nous le serons. » Ils rééditent et relisent *la Germanie* de Tacite en disant : « Parfait, c'est ainsi que nous sommes. » Il y a dans leur pangermanisme quelque

chose d'une revanche d'Arminius, le mirage de Rome. C'est l'empire romain rêvé du fond des forêts de la Germanie.

N'y a-t-il pas des précautions à instituer contre toute cette pensée allemande? L'univers peut-il, sans s'intoxiquer de subtils poisons, prendre sa nourriture dans cette substance allemande? Je demande que l'on voie clair. Il ne s'agit pas de nier les grands hommes, les grandes œuvres de la Germanie, non plus que ses livres et son folklore, mais il s'agit de les comprendre à fond, pour nous tenir en garde contre leur attrait, de même que nous sommes avertis des dangers qu'il peut y avoir dans l'opium, l'alcool, la morphine et même dans la pantoufle de Cendrillon !

IV

Autre source indiscutable du prestige allemand : le lied, soit populaire, soit artificiel, recevant de sa musicalité la meilleure part de son pouvoir, plongeant dans l'instinctif du rythme, dans l'obsession du refrain et dans les éléments plus sonores que rationnels...

N'y a-t-il pas, en dépit de son attirance, quelque danger dans cette séduction du lied? N'envahit-il pas notre sensibilité sans bénéfice pour le meilleur de notre être? Quel engourdissement délicieux de la pensée ! Quels états d'âme de volupté indécise ! Le lied, quand il se rythme si étroitement sur l'inconscient, ne nous fait-il pas retourner par une pente délicieuse vers les dispositions imprécises et troubles, où nous sommes prêts à subir l'effet de toutes les émotions et de tous les désirs?

Sans doute la chanson française se déprend trop aisément de cet élément purement sonore. Les paroles y veulent être pittoresques, dramatiques, sentimentales par elles-mêmes ; la musique en est serve plutôt que maîtresse, mais ne sommes-nous pas en droit de soupçonner, elle aussi, la volupté où nous invite l'étroit accord des mots et des inflexions musicales? Ce qui nous permet de rester maîtres de nous-mêmes n'est-il pas menacé par une poésie qui ne demande pas à passer par les éléments plus conscients de notre moi? La force d'un rythme, l'hypnotisme d'un refrain, l'alternance des mots martelés et des syllabes atténuées, la valeur sug-

gestive des allitérations, le moulage étroit d'une poussée lyrique sur un balbutiement émotif, tout cela sans doute est délicieux, mais en face de ces alliciances de derviche tourneur il y avait, dans un poème de l'antiquité grecque, une part laissée à la réflexion et à la conscience que le lied envoûteur ne possède pas au même degré.

Le folklore français est sans mystère, parce que le sens du mystère, qui a besoin d'être discipliné pour que le mysticisme ne fasse pas sortir ce qu'il a de trouble, notre peuple le satisfait dans l'église. La chanson française, c'est Chardin à côté d'Overbeck, de Cornelius, où jamais la vie n'est vue simplement. La chanson française n'a pas de mystère. Chez nous, nous avons placé le mystère là où il doit être, dans la vie religieuse. Le paysan chantait des romances sans mystère, qui reproduisaient sa vie simple et terre à terre, et allait à l'église entendre le *De profundis* et le *Stabat.* Il avait dans les cathédrales ses mystères et ses profondeurs. Chez l'Allemand, l'église est partout et, comme elle n'est pas un lieu clos, elle perturbe la vie quotidienne. Le mysticisme n'est pas une faculté inoffensive. Le lied, c'est un appel à l'inconscient. Tout ce qui en appelle à l'inconscient et qui peut paraître nous exalter jusqu'au sublime tend à réveiller l'animalisme. (Me fais-je comprendre? il n'existe pas de langue pour définir le côté ethnique d'une littérature ; on ne peut que s'en approcher par des à-côté et des à peu près.) J'aime le lied ; je ne nie pas que nous, trop souvent, nous n'avons dépassé le point d'équilibre : c'est bien affreux d'entendre un gosse chanter des refrains de café-concert,

En r'venant de Suresnes, j'avais mon pompon;

j'aime le lied, mais qu'il soit confiné, ce compagnon inquiétant, dans la région du rêve et de l'abandon ; qu'il n'empiète pas plus que la musique, sa voisine, sur notre vie la plus forte, sur celle où nous avouons nous reconnaître.

Je me rappelle une page où Henri Vaugeois a signalé d'une manière saisissante ce culte de toutes les obscurités de l'instinct et en général de toutes les puissances sourdes et souterraines dont les Allemands attendent perpétuellement les révélations et dont ils divinisent l'ensemble en le nommant, en l'invoquant dans une onomatopée, dans leur fameuse syllabe wagnérienne : *Ur!* (our). Cette *Ur* que désigne leur grognement, c'est un je ne sais quoi de matériel et tout

de même de vivant, de remuant, de grouillant, qu'ils adorèrent de tout temps (et bien avant Bergson, dit Vaugeois) comme le suprême secret des choses. Quelque chose de divin se déchaîne en nous, diraient-ils ; cela monte en mentalité frénétique. Que vit-on en août 1914? Une panique des Allemands, à se croire pressés sur tous les fronts. *Panique*, du dieu Pan qui trouble les esprits. Et les harangues qu'on leur tenait n'étaient pas pour les remettre sous l'empire de la raison. Ils étaient d'ailleurs en état de préparation. Toutes les dispositions collectives se manifestent d'abord par la musique. Avant cette guerre, j'ai entendu *Salomé* qui se hasardait effrontément jusqu'à Paris. Cette qualité de bruit ou plutôt cette intensité de bruit, de vibration, me parut dangereuse. C'est presque un stupre, quelque commerce criminel, une musique ayant de tels élans. Il faut qu'il existe au fond de cette race un esprit dyonisiaque. On distingue chez Gœthe une courte période dyonisiaque, un peu après Strasbourg, dont il s'est libéré (*Prométhée*, le *Satyre*, et dans une certaine mesure la première conception du *Faust*, la scène avec l'Esprit de la Terre). Eh bien ! éclairés par la guerre, nous demandons : « Est-il indifférent de donner aux peuples une formation dont nous voyons les effets en Germanie? En tout cas, n'est-il pas nécessaire que ces phénomènes de l'inconscient germanique nous soient rendus intelligibles? »

J'entends bien que les Allemands s'écrient : « On affecte de prendre peur des choses qui sont les plus chères à l'âme allemande et les plus inoffensives. » Il est certain que l'Allemand qui songe à l'atmosphère d'un arbre de Noël et au primitivisme charmant qui s'attache aux lieds n'y peut rien voir que d'agréable. Et certainement encore on dira que nous manquons d'impartialité. Il faudrait quelque éducateur chinois, japonais, vérifiant quelle est la sorte d'inconvénient que ces jolis contes peuvent laisser dans les âmes. Il faudrait quelqu'un tombant de la lune et disant aux Allemands : « C'est très gentil, mais ça ne développe guère le sens des réalités sociales. » Ce que je conteste, ce n'est pas l'agrément, c'est la valeur éducative de ces contes et de ces lieds. Des petites machinations sans sanction ordinaire, des chansons où on met des effets de rythmes indépendants du sens, c'est délicieux pour les uns, c'est inquiétant pour les autres : désaccord difficile à départager. Quel mal ça fait-il? dites-

vous. Il semble, à voir la manière dont leurs chansons de guerre rentrent dans ces rythmes, que ça peut, à un moment donné, sortir en méchanceté et pure animalité. Comparez leurs contes aux contes de Perrault. Nos fées sont cartésiennes, a-t-on dit. Cette espèce de sociabilité, de souplesse acquise et d'acceptation des apparences de l'humanité qu'il y a dans nos contes, ne se trouve pas au même degré dans les contes familiers aux enfants germains. Une nourriture d'animal sauvage convient-elle à l'animal entré dans la douce familiarité de la cité? Et pour le lied : est-ce que ces vers que chantent de grands garçons, parce qu'ils les ont chantés étant petits, et dont une part du prestige est presque magique et faite d'allitération, vaut pour le pétrissage des esprits ce que vaudraient des poèmes raisonnés?

Des professeurs américains à qui j'ai posé la question ont dit : « C'est un problème, ce n'est pas douteux. » S'il y avait une commission d'éducation constituée pour le monde entier, elle s'inquiéterait de certains aspects de la mythologie, de la musicalité et de la mise en branle de l'inconscient dans l'éducation des *nursery*.

V

Romans, nouvelles, pièces de théâtre de l'Allemagne moderne : nous savons bien qu'une certaine variété empêche de les examiner sans nuance et distinction. Il serait injuste de vouloir constituer un bloc homogène avec ces produits caractéristiques de la moderne Germanie. Pourtant nous sommes bien obligés d'entendre certains historiens pangermanistes alléguer que le caractère foncier de la littérature allemande est resté le même, des premiers balbutiements de l'âge barbare aux dernières créations des contemporains. Le professeur Röthe, au cours de cette guerre, dans une conférence, à Berlin, enseigna que « depuis le sixième siècle jusqu'à Gérard Hauptmann, il y a exactement les mêmes caractères, la même véhémence, la même rudesse ». Et ce disant, il tapait sur sa chaire à grands coups de poing. Médiocre louange et réclame douteuse, qui signale les mêmes caractères fondamentaux dans un fragment d'épopée gothique et dans les romans ou les drames contemporains. Et n'est-ce pas une raison intime de défaveur qu'une telle

affirmation, s'opposant au caractère évolutif ou même progressif reconnu par les autres littératures occidentales dans leur séculaire effort?

Quoi qu'il en soit, reconnaissons que le caractère dominant des personnages et des sujets proposés par les littérateurs allemands les plus représentatifs, au cours du dix-neuvième siècle, consiste en je ne sais quoi de fermé et de rude, moins sensible qu'on ne voudrait aux notions sociales, au sens de l'honneur (1), au souci du devoir altruiste. Ce n'est pas qu'ils n'en aient le sens et que les scrupules de cet ordre n'interviennent dans les mouvements de leur psychologie, mais dans la manière dont les personnages sont construits, il y a quelque chose d'égocentrique, de trop cohérent, qui enlève de la souplesse aux fluctuations de l'âme, qui raidit et engonce les volontés. Leurs mouvements de sensibilité, dirait-on, ont besoin pour se produire d'un ébranlement complet de la machine psychologique intérieure. Ils s'émeuvent surtout de leur scrupule, de leur idée fixe, de leur conception morale, et semblent presque soustraits au va-et-vient normal des réactions humaines. Kleist, Hebbel, Otto Ludwig, Freytag, Reuter nous ont été donnés comme les représentants d'un authentique germanisme littéraire, purs des compromissions où tombaient d'autres écrivains allemands accusés d'être trop welches, trop anglais, trop suisses. Or, je m'en rapporte aux maîtres qui ont la connaissance directe et familière de la littérature allemande : n'y a-t-il pas chez les héros offerts en général par ces auteurs une espèce de rigueur psychologique propre à des gens possédés par eux-mêmes, « ivres de leur vin », comme aurait dit Sainte-Beuve, et soustraits aux fluctuations des mortels qui sont davantage dans la vie de l'humanité?

C'est sans doute en raison de ces prédilections que les Allemands ont si souvent tenté le roman du moi (*Wilhelm*

(1) Conférez la dérision où les notions d'honneur étaient tenues. Il y a une pièce de Suderman, *l'Honneur*, où l'on dit que ce n'est qu'une susceptibilité de caste. Nous entendions cela, mais nous ne nous représentions pas que les socialistes allemands y feraient cet écho tragique que l'histoire a enregistré. Pourtant nous aurions pu remarquer que la littérature allemande n'a jamais fait à l'honneur sa place véritable. Ses personnages n'ont aucun souci du « qu'en dira-t-on? ». Or, les mobiles de l'honneur sont rarement d'une complète pureté ; c'est bien souvent le mobile du « qu'en dira-t-on? ». Ses personnages sont volontiers animés d'une excessive ardeur qui donne plutôt satisfaction à leur être subconscient qu'à leur figure sociale.

Meister en offre le modèle le plus fameux), où un individu est mis délibérément au centre du monde et où les épisodes viennent s'embrancher sur l'œuvre d'art dans la mesure où ils intéressent le héros, comme des paysages qui défileraient à la portière d'un wagon et qui ne sembleraient justifiés que par le passage du voyageur. Il y a là un type d'œuvre imaginaire que leur goût imposerait volontiers à qui leur est soumis (*Jean Christophe*) et qui déplace l'équilibre de l'univers au profit d'un moi envahissant.

On a essayé ce roman en France, c'est devenu *le Jeune Anacharsis*. Il serait curieux de comparer la manière dont un Français et un Allemand composent ce roman cinématographique, ce voyage autour d'un seul être et d'une seule pensée. Le jeune Anacharsis, le jeune Wilhelm Meister ! On verrait comment l'Allemand tend à tout dénaturer dans son moi, et combien au contraire, chez le Français, cette déformation intérieure ne s'accomplit pas. Ceci dit sans vouloir comparer un homme de génie à un simple talent. On pourrait encore rapprocher les complexités de notre *Comédie humaine*, son compartimentage varié, véritable évocation d'une société complète, avec la construction unilinéaire, diverse sans doute, mais moins synthétique malgré tout, de ces vastes « romans à la première personne », comme l'imagination allemande ne se lasse pas de les refaire perpétuellement.

D'une part, des psychologues impérieux, n'ayant pas leur psychologie en surface, cachant leur moi sous une sorte de carapace, manquant, dirait-on, d'antennes et d'élytres pour communiquer aisément avec d'autres êtres ; d'autre part, des héros dont la courbe de vie est déterminée surtout par une certaine volonté de destinée, n'acceptant le contact avec d'autres existences que pour s'en enrichir ou les heurter et les infléchir violemment : n'avons-nous pas, dans la réalité la plus tragique, des réincarnations plus ou moins directes de ces sortes de types humains? Le manque de *sympathie*, au sens profond du mot, y est à peu près complet.

On se rend compte qu'au milieu de populations étrangères, — indigènes des colonies, habitants de régions envahies, sujets de provinces conquises, — des personnages ainsi faits soient aussi mal préparés que possible pour l'œuvre de communication et de perpétuel arbitrage où

nous oblige toute condition qui mêle les hommes. N'est-il pas dangereux (et à tout le moins singulièrement inopérant) que de tels modèles puissent être proposés à la société humaine, alors que la facilité des transports, la multiplicité des relations font des contacts entre hommes différents, non plus l'exception, mais la règle de classes sociales tout entières?

La psychologie moyenne d'un personnage littéraire français, s'il est construit selon les meilleures traditions de notre littérature, fait appel à l'élément rationnel dont un minimum est supposé latent dans tout être humain. Mais pour la littérature allemande d'aujourd'hui, c'est, me dit-on, toute une affaire de trouver ce qu'il y a de commun entre des êtres différents et l'on me cite cet épisode du *Don Correa* de G. Keller où le héros imaginaire n'entre véritablement en sympathie avec son épouse noire que le jour où celle-ci, catéchisée par lui, demande si la mer, elle aussi, est vivante et a une âme. Jusque-là, entre ces deux êtres incompatibles, rien que des malentendus ; il faut, pour rompre la glace, le frémissement des révélations exceptionnelles. Sans attacher une importance extrême à un exemple où il entre quelque chose de puéril, mais que le succès de l'auteur rend significatif, nous remarquerons qu'un romancier français estimerait que les choses ne sont pas si compliquées et qu'il y a, bien avant ces régions profondes, un plan où peuvent se joindre et se comprendre des sensibilités hétérogènes.

VI

Nous ne voulons examiner ici que l'allure, l'esprit général de la littérature à laquelle les représentants authentiques du germanisme ont donné la principale investiture. L'atmosphère où elle se meut contient évidemment des miasmes nocifs contre lesquels le moins qu'on puisse faire est de se garder à temps. Nous signalons cette atmosphère. Mais en outre, les sujets traités par cette littérature, les solutions qu'elle offre aux problèmes éternels de l'humanité et la nature de ses préoccupations, voilà qui nous préoccupe justement en tant qu'elle est un objet d'exportation.

Nous ne pouvons pas oublier ce que les propagateurs du germanisme intellectuel ont souvent signalé comme une

supériorité distinctive. « La littérature allemande, disent-ils, a su mieux que certaine rivale se pénétrer de philosophie. » Et ils précisent : « Le kantisme se retrouve dans Schiller; la notion des grands ensembles « organisés » est familière à Herder; Gœthe est tout pénétré d'un spinozisme repensé à sa façon; l'idée du devenir s'est imposée parallèlement aux métaphysiciens et aux poètes hégéliens; Schopenhauer et Nietzsche ont leur reflet immédiat dans des œuvres d'imagination. »

A supposer qu'il y ait là une supériorité réelle et que l'interprétation de la vie par le poète ne risque pas en réalité d'être faussée par une construction métaphysique préalable, c'est au philosophe en cette matière d'examiner à la source le bien fondé des doctrines. Des philosophes comme M. Santayana s'en sont préoccupés au nom de l'Amérique. Chez nous de même divers auteurs (M. Sartiaux) ont discuté le degré de bienfaisance et de probabilité des grands systèmes auxquels l'Allemagne a dû la plus grande part de sa réputation intellectuelle. Les résultats d'une telle enquête toucheront du même coup la convenance ou l'irrecevabilité des œuvres littéraires alimentées à ces doctrines : que vaudraient les constructions esthétiques de Schiller ou ses catégories morales si le kantisme se vidait décidément aux yeux de la pensée moderne de la plus grande partie de sa substance? Si la notion d'organisme paraissait peu justifiée à un monde qui conçoit différemment la vie de la matière et de l'esprit, où serait la vertu des notions systématiques que l'Allemagne critique ou poétique a fondées sur ce terrain jadis solide?

Mais encore une fois, ce sont là des problèmes qui relèvent en première analyse de la vérification philosophique : à celle-ci de diminuer l'efficacité d'une littérature « de penseurs », si cette pensée est dénoncée comme insuffisante ou dangereuse.

C'est terrible ; une humanité qui a sa culture sur ses rayons de bibliothèque et pas dans son cœur, une humanité qui peut jouer du Beethoven sans éprouver de fraternité pour les millions d'êtres que prétendait embrasser Beethoven. Nous voyons quelque chose de cela dans bien des pays. L'Allemagne, plus qu'aucun autre pays, aggrave ce drame : elle fait des poisons de ce qui fut ou devrait être un principe de progrès. Tenez, Kant ! Ils s'empoisonnent avec une inter-

prétation qu'ils en donnent. Quand ils avaient l'ordre de couler un sous-marin, d'exécuter une consigne, ils le prenaient dans toute sa rigueur, comme s'il s'était agi d'une loi s'imposant à la conscience. Des gens qui tuaient des naufragés que leur torpille venait de submerger invoquaient l'impératif catégorique.

VII

Dans tout cela — vertu du primitif, du spontané, de l'irrationnel, notion du vague et de l'illimité, musicalité sourde et psychologie rigide, égocentrisme tenace et insocial, métaphysique alimentant les racines souterraines de l'épanouissement artistique — il y a des valeurs à laisser passer quand on ne les trouve pas dans le sol originel.

Des esprits comme Renan s'inquiétaient de voir l'esprit de société, la communication trop facile entre les habitants de la cité, la tendance critique trop développée menacer d'appauvrissement le génie occidental, si des énergies moins anémiées ne venaient pas rendre un peu de sève à la végétation intellectuelle. On ne peut pas vivre sur un fond d'évidences trop faciles, d'irrévérences trop promptes, de critiques trop prêtes ; une intériorité moins souple, un demi-mystère moins réduit par l'usure sociale devaient à son gré assurer la rénovation du génie occidental s'il voulait être complet.

Ce serait en effet appauvrir l'Occident que de dénier toute valeur à des éléments de vie intellectuelle sous prétexte qu'ils comportent une part de danger. Ce danger, il faut se prémunir contre lui en s'efforçant d' « isoler » les éléments utiles des éléments nocifs (1).

(1) Un à un, il faudrait prendre, avec le respect dû à la haute animation, les artistes et les penseurs allemands. Ces hommes miroirs, en qui la Germanie se mire et s'admire, ces vivants abrégés de tous les rêves et de toutes les intuitions d'outre-Rhin : de prodigieux dépôts de force. Par ses grands hommes spirituels, nous connaissons la force morale d'un peuple, le secret et la source de toutes ses puissances. Il faudrait demander à nos spécialistes autorisés si les valeurs qu'apportent ces hérauts de la pensée allemande ne peuvent pas se trouver chez nous. Tenez, ce Nietzsche, je viens de lire sa vie par Daniel Halévy. Il voulait danser, danser ! J'aime beaucoup les petits enfants qui partent soudain en dansant, les bras en corbeille au-dessus de leur tête, et le

Ne nous y trompons pas, à cette heure le meilleur du germanisme est passé en France : inutile de l'aller chercher outre-Rhin. Nous pouvons le trouver tout décanté chez nous-mêmes. Le plus sûr de l'apport des écrivains allemands à l'esprit universel s'est intégré à l'œuvre d'écrivains français quand les Allemagnes n'étaient pas encore intoxiquées par le virus prussien. Edgar Quinet a pris de Herder les larges vues humanitaires et la poésie cosmique ; Renan a fait passer tout un coin de pastorales primitives et bibliques dans l'imagination contemporaine ; Taine nous a initiés à la méthode des constructions hégéliennes. Chez Longfellow, nous pouvons honorer les délicieuses rêveries des Allemands du sud ; chez Carlyle, les véhémentes formules du « devenir ». Toute une cohorte de poètes et d'écrivains secondaires nous ont apporté un reflet fidèle des traditions germaniques sans qu'avec eux des esprits trop dociles courent le risque d'être traînés sur les pentes inquiétantes que nous

chien de la maison qui se réveille pour courir en jappant à leur suite. Mais un universitaire quadragénaire ! Je songe à ce personnage politique qui faisait en province une savante et bien pédante conférence sur le programme d'outillage industriel nécessaire à la France et qui, pour finir, dit en levant ses bras en corbeille, lui aussi, au-dessus de sa tête : « Et maintenant, mesdames et messieurs, je vais vous apprendre ce que c'est que le chic parisien ! » Et il dansa, le malheureux, il dansa la gaie science, il dansa par delà le bien et le mal, il dansa son crépuscule ; le lendemain, on le bouclait.

C'est un malheur qu'on nous ait raconté la vie de Frédéric Nietzsche, un malheur pour lui, un bonheur pour nous. Sa vie enlève toute autorité à son œuvre. Il faudrait que nous n'eussions de lui que ses chaussures au bas du volcan d'Empédocle et que l'on pût croire que son Dionysos l'a saisi à plein bras pour le jeter dans la fournaise. Nul mystère, hélas ! Si nous l'avons perdu, c'est d'un mal humain, trop humain. Le support physiologique de son œuvre est taré. Ce petit accident ne diminue pas le prestige de ses rythmes, ni son pathétique intérieur, mais il ruine sa prétention de dicter les tables de la nouvelle loi. Mettre au volant cet excité, confier la revision de toute la machine et la direction du char de l'humanité à un malheureux qui fait de la paralysie générale? J'aime mieux rester dans mon ornière. Un superbe poète lyrique, ce Nietzsche, et un excitateur de l'esprit ! Mais pour ma part, j'avais trouvé ses thèses dans Stendhal, dans Renan et dans mon cœur d'enfant excédé par les grossièretés de l'internat et du quartier Latin. Seulement, ce que nous savons, il nous le dit avec une allure ! Il a du diable au corps ! C'est bien, mais il en a trop. Le diable a fini par en faire sa proie. Il portait le diable sur ses épaules, comme saint Christophe le Christ, ou comme jadis dans nos campagnes lorraines s'en allait le montreur de loup, portant la bête à califourchon sur son dos. A la fin toute son humanité avait disparu, et l'on ne vit plus qu'un gigantesque Lucifer fou d'orgueil. Un Lucifer, comme dans la Bible, ou un Odin, comme dans l'Edda? Entre la Bible et l'Edda, on hésite toujours, chez les Allemands.

cachent la fleur bleue et les nénuphars des légendes, et jusqu'au seuil de l'antre des gnomes.

Et surtout j'estime que nous avons une fâcheuse tendance à trop nous limiter sur notre sol même à une seule série de richesses spirituelles. La part de la tradition indigène, plus riche qu'on ne se plaît souvent à la représenter, devrait être offerte et interprétée dans toute sa variété. Sachons être nous-mêmes plus complètement. Nous pourrions trouver le rafraîchissement de l'esprit en profondeur, en allant vers nos sources. Nous avons en France des trésors négligés, mysticisme, folklore, sentiment primitif, qu'on a trop méconnus, parce qu'il semblait que l'Allemagne les apportait en bloc sur le marché intellectuel. Rappelons-nous le monde merveilleux que le grand Mistral a tiré des mas de sa Provence ; comprenons que le folklore celtique n'est pas une chose morte et que la forêt de Brocéliande et la forêt des Ardennes demeurent frémissantes de branches remuées et de sources vives ; les pays mosellans et rhénans ont fourni de belles tiges toujours prêtes à rejeter. A côté de Tristan et Iseult qui sont maintenant parties intégrantes de nos souvenirs et de nos affections, combien d'histoires tout enfiévrées de passion et d'aventures nous viennent du cycle breton ! Nous avons eu nos mystiques et nos ésotériques qui, en marge de notre littérature reconnue, représentent une variété de vie spirituelle et complètent singulièrement la série admirée de nos lucides esprits. Des rénovations littéraires comme la Renaissance ont été toute pénétrées de musique, et unissant la lyre à la strophe, Ronsard et Baïf chantaient réellement. Bien mieux que les auteurs auxquels les manuels scolaires offrent une hospitalité qui dure au delà de nos années d'école, des auteurs comme Saint-Martin et Ballanche, Gérard de Nerval et Louis Ménard, ne méritent-ils pas de servir d'aliment à une pensée qui s'affranchirait des simples préoccupations du jour et de ce qu'on a appelé le boulevard? Nous avons horreur d'une polissonnerie que, d'une manière insultante, on écoule à travers le monde comme française et essentiellement parisienne ; nous avons horreur d'une conception de l'amour qui va de la fadeur au libertinage. Mais pour apprendre que l'amour doit enthousiasmer le cœur qui l'éprouve, nul besoin d'aller chez les Allemands, nous avons Pascal et Corneille, dont nul d'eux n'approche de loin. Sur-

tout à l'heure présente où la littérature dite d'après guerre déçoit tant de ses meilleurs amis par je ne sais quelle recherche de la surenchère et de la mièvrerie, de l'écriture artiste ou du détail pénible, quel réconfort ce serait de sentir un souffle venu de ces cimes rénover à fond nos inspirations ! A défaut de cette rénovation, craignons que les esprits n'aillent demander une substance exotique, mêlée d'éléments douteux, à des gens dont nous pourrions fort bien nous passer en définissant mieux notre propre patrimoine. Sachons donc être nous-mêmes plus complètement, refusons-nous à n'être les hommes que d'une seule tradition, et une bonne partie de la séduction exercée par l'Allemagne s'évanouira sous nos yeux. Dans l'accueil fait par la Suède, ce décembre 1921, au dernier prix Nobel de littérature, qui ne voit que la Suède célèbre en M. Anatole France un littérateur aimable, frivole et sceptique, dont le monde, laisse-t-elle sous-entendre, ne peut recevoir qu'une indulgence facile et une gentillesse purement esthétique, et qu'elle voile ainsi les vraies valeurs que la France peut offrir aux esprits? Hier encore, un article de revue anglaise, examinant l'apport intellectuel qu'il convenait de demander aux deux peuples continentaux les plus voisins, s'en tenait à une France de surface pour préconiser une Germanie de profondeur : sans doute n'avait-il sur l'une et l'autre que des informations insuffisantes et déformées. A nous de faire valoir notre fonds.

Pour d'autres pays, le problème est pareil et sans doute un appel à des sources multiples permettrait-il de conserver une variété de beautés dont quelques-unes, liées à de fâcheuses spécialités allemandes, risquent d'être jetées par-dessus bord dans une réprobation totale.

La France de l'Est a joué à l'égard de la France intellectuelle un rôle qu'il me plairait de voir se préciser pour tout le monde occidental. Ne faut-il pas l'apercevoir indiqué déjà dans les méprises mêmes qu'on pouvait relever au cours d'une étude anglaise sur notre bon Verlaine, de M. H. Nicholson? Cet Anglais, aveuglé par une idée étriquée des possibilités françaises en poésie, commençait par déclarer que les qualités musicales, le sens de la rêverie, l'ingénuité de la phrase, l'absence d'esprit oratoire, n'étant pas des particularités françaises, on se trouvait en présence d'un phénomène, d'un bloc erratique, d'un miracle presque impos-

sible à expliquer. Or Verlaine ne fait que manifester avec plus d'abandon mille tendances que n'ont ignorées ni les Desbordes-Valmore en Flandre, ni les Rimbaud dans les Ardennes, ni les Charles Guérin en Lorraine. Et pourtant qui, plus que ce fils d'un officier messin, resta hostile à tout ce que l'Allemagne prussienne comportait de danger pour le monde moderne ! Avertis, par un voisinage plus direct, des infériorités pratiques de la Germanie, possédant un patriotisme de tous les instants, des esprits appartenant à ces régions ont tenu cependant à laisser passer et à transmettre ce qui paraissait important de l'effort intellectuel germanique. Edgar Quinet et Ballanche, Nodier et J.-J. Weiss, Senancour, Taine, Erckmann-Chatrian (1), Adolphe Franck, Matter et tant d'autres, qui constituent une chaîne presque continue d'avant-postes de l'esprit français, demandaient leurs titres aux étrangers venus de l'Est et laissaient passer ceux-là seuls qui pouvaient nous apporter quelque nouveauté utile. Cette mission naturelle de nos marches orientales ne devrait-elle pas être reconnue et autorisée par le monde nouveau qui s'organise en ayant la France comme bastion le plus proche de la Germanie?

Il se constitue une sorte de bloc atlantique, et l'Angleterre et l'Amérique ne sauraient sans danger pour elles-mêmes se passer de la clairvoyance, de la réceptivité françaises. Mon ami Fernand Baldensperger me signale une sorte de crise de conscience chez nos alliés de langue britannique, se demandant si les valeurs qui avaient fait leur admiration pendant la guerre ont leur continuation authentique dans l'effort intellectuel qui l'a suivie. Aisément soumis aux effets de la propagande, ils fermeraient trop aisément la parenthèse sur les services intellectuels que la France leur a rendus et accepteraient sans assez de discrimination le pêle-mêle où l'Allemagne leur offre la violence avec la force, le vertige avec l'élan, l'inhumanité avec un incontestable dynamisme. A la France, encore une fois, de voir clair et pour elle et pour eux. Une sorte d'union atlantique est l'œuvre évidente et la constellation politique de

(1) L'humour cordial, l'idée qu'il ne faut pas s'exciter sur les grandes affaires de ce monde et qu'il y a un rayon de soleil dans les plus humbles chaumières, le sens des intimités charmantes et vieillottes, voilà des éléments auxquels beaucoup d'auteurs allemands doivent leur originalité. Mais c'est ce que nous donnent Erckmann et Chatrian !

demain. La France de l'Est, qui agit à l'égal d'un filtre sur les valeurs allemandes, peut prétendre à voir son rôle simplifié, pour l'ensemble même du monde latino-britannique dont elle est géographiquement la sentinelle avancée.

Savez-vous l'origine, le sens profond de ce fameux dicton : « Lorrain, traître à Dieu et à son prochain? » C'est que la Lorraine a toujours fait le jeu de bascule. Elle cherchait à s'affermir à droite, à gauche. J'ai vu les dignes Lorrains, clairsemés le long de l'histoire, aller en France ou sur le Rhin pour enrichir leur esprit et maintenir leur équilibre d'âme. Les Lorrains ont de l'intériorité et en même temps une parfaite lucidité. Nul comme eux ne sut dire quand il fallait puiser en Allemagne ou se détourner d'elle. Par de grandes biographies lorraines, d'un dramatique intérieur inouï, nous sommes à même de rendre intelligible ce rôle de nos marches de l'Est favorisant, selon l'heure, les échanges dans l'un ou l'autre sens (1).

(1) Dans le moment où je corrige ces épreuves, je reçois de Nancy un livre dont je ne soupçonnais pas la préparation et que je ne puis ouvrir et découvrir sans que le cœur me batte de plaisir : *l'Hérédité dans la maison ducale de Lorraine-Vaudemont*, par le docteur A. Donnadieu ! A chaque page, j'y vois le grand drame de la Lorraine s'étayant sur l'Allemagne ou la France. M. Donnadieu se place à un point de vue physiologique : « Qui l'emportera dans l'évolution de la famille ducale du sang originaire des Valois ou de l'imprégnation des Habsbourg? » Les caractéristiques physiques du type familial Lorraine-Vaudemont différaient absolument, suivant la prédominance de l'une ou l'autre de ces hérédités. Et aussi les dispositions psychologiques et les tendances politiques.

Grand remerciement au chef du laboratoire de psychologie pathologique de l'École des hautes études de nous donner ce savant album, et nous, quand lui donnerons-nous, de notre point de vue d'artiste et d'écrivain, les notes qui aideront, après les siennes, à comprendre cette région lorraine, pas très emboîtée, où il y a du battement, de l'oscillation, qui fournit des esprits allant à la Germanie et puis au latinisme? A la fin du dix-huitième siècle, par exemple, dans la minute où politiquement la Lorraine a dû faire son choix, que c'est émouvant de voir de grands lorrains, les Senancour, les Chamisso, les Charles de Villers, en réaction contre une certaine utilisation du voltairianisme, contre l'étroitesse du jacobinisme, s'initier et nous initier à la Germanie !

Ce proverbe injurieux : « Lorrain, traître à Dieu et à son prochain », qu'il est beau, qu'il est plein de sens ! Traître à Dieu, non pas ! Les Lorrains avaient le sentiment de leur persistance, de leur durée, ils avaient foi dans leur immortalité ; au milieu des événements qui passent et qui les assaillaient, ils voulaient respecter leur vie intérieure propre, ils voulaient laisser à leur éternité le droit et la commodité de se dépasser. Aussi bien n'avaient-ils pas à choisir d'une manière stricte à des époques où les positions n'étaient pas aussi marquées qu'aujourd'hui. Les États de France et d'Autriche n'étaient pas cernés d'un trait absolument net. Un certain militarisme de petite noblesse était plutôt encouragé

A cette heure, il faut reviser les valeurs que la Germanie propose à l'intelligence universelle, son folklore, ses lieds, son drame wagnérien, son surhomme nietzschéen et les sens supplémentaires dont peu à peu elle a surchargé ses classiques eux-mêmes et son Gœthe que nous aimons. Un gros travail, cette revision, mais qui mettra dans les esprits de tous les pays — et de l'Allemagne même — un ordre nouveau ! Une entreprise digne de tenter les plus claires intelligences ! Voilà le gros de l'arbre, tout le reste est branchage.

Quel rôle pour l'Université de Strasbourg, pour Metz, pour toute la vallée mosellane libérée du prussianisme et qui saurait marier les rayons et les ombres, pour une Belgique terriblement avertie par cette guerre, pour un Luxembourg renaissant, pour une Suisse mieux consciente de sa mission et du péril, sans parler de l'ancienne Lorraine ducale et de ses proches provinces d'ancienne France ! Et pour nous, intellectuels français d'après la victoire, quelle tâche !

Connaissons les problèmes de l'heure. Ce sont des problèmes de civilisation et d'idées. Jamais, au cours de l'histoire, le débat n'eut un caractère aussi élevé. Il y a cent ans, nous avons jeté sur le Rhin des semences durables, mais nous ensemencions surtout le domaine de la vie économique et sociale. Aujourd'hui, l'activité qui s'offre et s'impose à nous, de quel ordre supérieur n'est-elle pas ! Il s'agit, après le grand conflit des peuples, de reviser et d'épurer notre conception des nationalités, notre notion des cultures nationales. La discussion dépasse les préoccupations matérielles et atteint des hauteurs inconnues.

par le Saint-Empire que par le royaume. Cette petite noblesse ne trouvait pas d'accueil à Versailles. Des gentilshommes prenaient des deux côtés, étaient subventionnés çà et là. Les régiments se recrutaient des deux parts. On était libre de ses mouvements, en Lorraine, jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle. Dès le commencement de ce dix-huitième siècle, les tendances lorraines allèrent vers la France, notre fidélité se trouva engagée. Mais tout de même l'histoire de cette transition est à écrire avec de grands égards.

La vraie formule, c'est qu'il y a eu affinité pour la France quand la France parut capable de rétablir la civilisation en Lorraine. A la lueur de cette vérité, appréciez tous les problèmes du Rhin et de la Moselle, ceux de jadis et ceux d'aujourd'hui même. Que la France donne l'impression de pouvoir assurer la sécurité et la prospérité de ces territoires et d'en faire épanouir les puissances autochtones.

Voyez-la, tout le long du Rhin, dans les mœurs, dans une multitude de faits, dans un immense et ardent conflit, entre les groupes et dans chaque individu même. La France est au Rhin, et de même que nous avons toutes sortes d'organisations économique, militaire, politique à régler, il y a une attitude de l'esprit à définir.

Tous les Allemands, les Allemands de Berlin, — tel hier encore le ministre de l'Intérieur du Reich, M. Köster, au Reichstag, — comme ceux de Francfort-sur-le-Mein, sont d'accord pour dire : « La Rhénanie doit représenter un pont entre l'Allemagne et la France. » La *Gazette de Francfort* du 9 novembre 1921 écrivait encore : « Particulièrement en Rhénanie, l'idée que le pays rhénan doit représenter un pont vers l'Est trouverait un terrain favorable. » Mais tous les Allemands, ceux de Berlin comme ceux de Francfort, s'accordent aussi pour dire : « Nous ne voulons pas d'une pénétration intellectuelle de la France, parce que cela est une menace pour la notion nationale allemande. »

Il y a là une obscurité, sinon une contradiction. Que notre action éclairée et vigoureuse dissipe les brouillards ! Il faut que l'on comprenne bien ce que c'est que notre nationalisme français et toute la valeur et la portée de la formule que nous avons voulu établir au moment le plus rude de la guerre, quand nous disions : « Nous élargirons notre nationalisme (1). » Il faut d'autre part que nous complétions cet élargissement et cet approfondissement de notre nationalisme, en projetant de la lumière dans la notion nationale allemande. Nous le ferons avec d'autant plus de force probante que nous y déploierons moins de passion et plus de nuance. Il nous faut montrer aux Allemands eux-mêmes tout ce qu'il y a en eux d'incomplet, d'inachevé, de déséquilibré, de primitif, de faux ; il faut nous dresser en face de leur dénaturation par la Prusse ou de leur primitivisme avec nos vraies valeurs essentielles, dépouillées de leurs impuretés et renforcées de nos profondes réserves...

Ce sont de si belles études que l'on craint de mourir avant d'avoir pu en dessiner les formes.

Maurice Barrès,
de l'Académie française.

(1) 19 avril 1915, p. 168 et suiv. du t. IV de la *Chronique de la Grande Guerre.*

A l'ombre de Sainte Odile

Ode à l'Été. — Strasbourg.

Je veux unir ton nom aux cordes de ma lyre,
Et chanter tes ardeurs,
Été, douceur païenne, innombrable sourire
Qui jaunis les houblons et les gonfles d'odeurs.

Je veux louer ta grâce et ta force, ô déesse,
Qui règnes sur le fleuve et domines les monts;
Je veux célébrer ta richesse,
Et les torses bronzés par tes soleils féconds.

Les pins, en ton honneur, font ruisseler leur gomme,
Le long de leurs fûts verticaux,
Et, trophée éclatant, tout débordant d'arome,
T'offrent les fruits gluants qui chargent leurs rameaux.

Divine chasseresse,
Qui perces de traits d'or les longs nuages noirs,
Les lacs alsaciens, malgré la sécheresse,
Offrent une eau profonde à la paix de tes soirs.

Dans ton royaume blond, ô blonde suzeraine,
Le pain de l'avenir incline les épis;
Et, colorant la plaine,
D'innombrables pommiers arborent des rubis.

Écoute! Pour te plaire,
L'alouette bondit vers le plus haut azur :
Poète qui ne peut chanter que loin de terre,
Dans la sérénité d'un air à jamais pur.

Les rayons, les couleurs, les baumes et les sèves,
Par toi circulent en tous lieux,
Et tu répands aussi, propices à nos rêves,
D'accablantes torpeurs que bénissent nos yeux.

Tu fais danser la vigne ainsi qu'une bacchante,
A travers les coteaux pierreux;
Et parmi les cailloux que la ronce fréquente,
Tu chauffes le logis du lézard sinueux.

L'abeille s'étourdit à vanter tes prodiges,
Et son mélodieux labeur,
Aux calices, troublés de suaves vertiges,
Dérobe innocemment ton nectar le meilleur.

L'abondance, ô saison heureuse, t'accompagne!
Le Rhin, par toi, roule un flot bleu,
Et c'est par ton pouvoir que, là-bas, la montagne
Se dépouille de neige et se revêt de feu.

*
* *

Or, je veux oublier la grâce
De tes champs, ô fille de Pan,
Et ne plus rechercher la trace
Du parfum que ton souffle épand.

Je veux oublier les prairies
Où tu mêles l'ombre au soleil,
Les gazons chers aux rêveries
Qui se meurent dans du sommeil.

Je veux détourner ma pensée
Des monts où le pasteur se plaît,
Où flotte, en tous lieux dispersée,
L'odeur du fenouil et du lait.

Que m'importent le bruit des flûtes,
Voix pastorale du lointain;
La croissance des blés; les luttes
Des chevreaux qui fleurent le thym?

La brise par les branches joue
Et sème des accords légers;
La pêche veloute sa joue,
Mais je déserte tes vergers!

Et j'abandonne aussi le fleuve
Où trépigne, soirs et matins,
Sous une clarté toujours neuve,
La ronde des faunes latins.

Car, saison aux mille visages,
Pour enthousiasmer mon cœur,
Mes yeux n'ont pas besoin de tes halliers sauvages,
Ni des grands horizons dont tu bleuis l'ampleur.

*
* *

Été, le cœur me bat ainsi qu'aux corybantes
Agitant sur leur front les crotales d'airain,
Et cadençant leurs bonds de clameurs véhémentes,
Quand je vois à Strasbourg ton triomphe serein.

La ville allégrement épouse ta lumière,
Rajeunie aux fraîcheurs d'un mobile cristal;
Et c'est sur les pavés de ses longs quais de pierre
Que rayonne le mieux ton apparat royal.

Là, l'onde paresseuse augmente tes prestiges,
Multipliant l'espace en un ciel souterrain,
Là, pareils à des lis qui tremblent sur leurs tiges,
Tes reflets font frémir un miroir incertain.

O liquides chansons... jaillissantes écumes...
Pâles enchantements glissant sur des flots verts;
Tours grises que colore une neige de plumes,
Saules dont Gœthe a dit le songe dans ses vers.

Merveilleuse saison, c'est ici que les Muses
Peuvent le mieux capter tes mobiles attraits,
Tes rayons les plus francs ou tes clartés confuses,
Et poursuivre dans l'eau tes jeux les plus secrets.

C'est ici qu'à pas lents, invisibles chanteuses,
Elles peuvent le mieux, sourdes au bruit humain,
Illuminer leur cœur d'illusions flatteuses,
Et de mirages clairs égayer leur chemin.

Sur les multiples bords de l'antique rivière,
La vieille France met un sourire éternel,
Et l'on s'émeut à voir, en sa beauté première,
Le flot pur répéter son visage irréel :

Voici les hauts pignons, les toits aux nobles pentes
Les lucarnes dressant leurs triangles étroits,
Et, par-dessous, voici leurs images tremblantes,
Qu'efface lentement une barque, parfois.

L'hirondelle poursuit une vaine hirondelle,
En effleurant le tain sans tache d'un canal,
Et l'on peut contempler, effleurés par son aile,
Les dédales obscurs d'un bocage spectral.

Mais ta puissance, Été, chaude magicienne,
Qui dilates l'ampleur du vaste firmament,
Au bord de ces bassins plissés par ton haleine
Éclate, certains jours, miraculeusement.

Quand tu fais onduler, avec toute sa gloire
Dans l'onde, si docile à ton pinceau divin,
Obsédante au regard, et pourtant illusoire,
La cathédrale immense et sa flèche sans fin.

Majora canamus.

Alsace, je connais tes vergers et tes bois :
Ma méditation, aux pentes de tes chaumes,
A suivi tes troupeaux, dociles à la voix
Des pasteurs que le soir transfigure en fantômes.
J'ai hanté les ravins où roulent tes torrents,
Et j'ai dû ralentir souvent mes pas errants
Pour mieux griser ma lèvre à tes rudes aromes.

Je me suis enivré des crépuscules longs
Qui précèdent la nuit, lorsque l'été commence;
Je les ai vus brunir le pied de tes Ballons,
Et, tandis que tes champs s'emplissaient de silence,
Suspendre un crêpe obscur à des guirlandes d'or :
Leurs ombres, leurs clartés m'ont parlé de la mort,
Et je me suis drapé de leur magnificence.

Tes matins ont aussi réjoui mes regards,
Pareils aux brusques vols des colombes fidèles,
Dont le poitrail d'argent fend de vagues brouillards,
Et qui vont par milliers, dans un tumulte d'ailes,
Rajeunir les sapins de leur plumage clair,
De leur chant amoureux troubler doucement l'air,
Et finir en baisers d'innocentes querelles.

Tes cités plus encore ont ébloui mes sens :
Leurs augustes lauriers ont fané tes lavandes;
Elles m'ont enseigné de sévères accents;
Sous leurs pierres, j'ai vu sommeiller les légendes,
Et j'ai vite oublié, prisonnier de leurs murs,
Tes sillons qu'enrichit la pointe des socles durs,
Et le rouet léger des abeilles gourmandes.

Par elles, l'idéal antique m'a nourri :
Je fus l'amant dévot des amples cathédrales,
Où la verrière est comme un pré toujours fleuri,
Où de pâles encens déroulent leurs spirales,
Où sanglote et gémit la musique parfois,
Tel un dieu déchiré qui saigne sur la croix,
Et d'un haut cri d'espoir voudrait couvrir ses râles.

Loin d'un siècle qu'éclaire un jour débile et vain,
L'art a purifié mon cœur dans les musées;
A longs traits, je l'ai bu, le séraphique vin :
Schongauer de bleu-paon a teinté mes pensées,
Et Grunewald, génie où bouillonne l'enfer,
M'a montré les démons par qui règne la chair,
Et le cadavre auguste aux deux paumes percées.

Mais, ô noble pays, baigné de vives eaux,
Où la femme féconde est rivale des vignes,
Qui surchargent de fruits leurs flexibles rameaux,
Vallons harmonieux, ô collines insignes,

Terre où Rome a semé le grain des justes lois;
Berceau de l'avenir, protégé par la croix,
Sol latin qui toujours fus promis aux plus dignes :

Ta grandeur n'apparaît tout entière à mes yeux
Que dans le calme altier où reposent mes frères;
Mon plus profond amour est le fils des hauts lieux
Qu'habite la blancheur des stèles funéraires.
C'est là, dans le chaos créé par les combats,
Que je vois ce qu'ailleurs ma ferveur ne voit pas,
Et que j'unis le mieux ma harpe à tes prières.

C'est là qu'ils ont vaincu, c'est là qu'ils ont souffert,
Torturés par l'acier, mais l'âme triomphante,
Les pieds, les poings mordus par des ronces de fer,
Brûlant leur masque impur de leur haleine ardente :
Troglodytes affreux qui mangeaient un pain noir,
C'est là que le destin exauça leur espoir,
Et leur ouvrit le ciel dans la tombe béante.

Ils dorment maintenant dans tes bras maternels :
Tu fleuris leur repos de tristes scabieuses;
Tes plus âpres sommets sont changés en autels
Où la douleur entend des voix majestueuses;
Alsace, ces soldats, tu les gardes pour nous,
Et c'est pourquoi je pleure et je tombe à genoux,
Et cache mon chagrin dans tes herbes pieuses.

Aussi, lorsque j'aurai quitté tes bois, tes champs,
Tes matins clairs pareils à des vols de colombes,
Tes crépuscules longs qui parent les couchants,
Tes cités, tes hameaux, tes lacs bleus et tes combes,
De tant de souvenirs, je n'en élirai qu'un :
Tes plateaux dévastés et souillés par le Hun,
Et leurs sapins martyrs, inclinés vers les tombes.

ALFRED DROIN.

Discours aux Sourds

Nous ne savons plus ni ce que nous voulons, ni ce que nous faisons ; voilà la vérité. Jamais époque ne fut plus inconsciente. Nous ne connaissons plus le passé, nous ne nous préoccupons plus de l'avenir, et nous ne savons même plus regarder le présent. Nous vivons hors du temps, hors de la raison, hors de la réalité, comme fascinés par des mirages chimériques.

Ce que nous voulons?

C'est un mystère que nous ne savons nous expliquer à nous-mêmes, car nous voulons sans cesse le contraire de ce qui est notre volonté véritable et profonde. Nous voulons l'absinthe en voulant le miel ; nous voulons les ténèbres en voulant la lumière, l'esclavage en voulant la liberté, la pauvreté en voulant la richesse, l'anarchie en voulant l'ordre, la guerre en voulant la paix.

Faisons-nous autre chose, tyrans cruels que nous sommes, que de contraindre tout ce qui est au monde à entrer en guerre avec soi-même? A se suicider sous nos yeux pour notre bon plaisir?

Ce ne sont pas là des paroles sibyllines. Si leur sens paraît obscur, trois exemples suffiront à les expliquer, tout au moins à ceux qu'une surdité foudroyante ne viendra pas frapper à la première parole de vérité.

I

Nous avons créé l'impuissance par la multiplication de la force.

Le bon temps d'autrefois était rongé par trois plaies : l'ignorance, l'oisiveté et l'isolement. Rares étaient les hommes instruits, même aux époques les plus célèbres par leur culture. Le travail n'était ni un droit ni un devoir de tout le monde. Ceux qui travaillaient, presque toujours isolés, esclaves des règles de leur art, finissaient souvent par devenir des maîtres. Mais malheur à ceux qui n'étaient pas capables d'atteindre la perfection et l'excellence ! Presque tous tombaient dans l'oisiveté et la mendicité, voire même dans le crime.

Si les hommes d'alors respectaient et vénéraient l'autorité, ils n'obéissaient guère dans la même mesure. Ils obéissaient au roi et à l'État, mais seulement quand l'un et l'autre parlaient et agissaient selon la tradition, et aussi longtemps qu'ils n'étaient pas trop exigeants. Les peuples exécraient les nouveautés, ne voulaient pas trop d'impôts et avaient horreur du service militaire. Ils étaient pauvres, faibles, timides, lents et dispersés. Les États n'étaient pas forts. Se contentant d'être respectés, ils prélevaient peu d'or et peu de sang ; ils pouvaient peu et osaient moins encore.

Quelle différence au dix-neuvième siècle !

Le monde est envahi par les géants-peuples et États. Les États deviennent de monstrueuses et toutes-puissantes divinités. Ils forcent les peuples à étudier, à travailler, à se battre ; ils les pressurent et les rançonnent sans merci. Ils ne les laissent plus dormir, ils ne cessent de les harceler par quelque exigence nouvelle, au nom de la liberté, du progrès, de la patrie, du roi, de l'empereur, de la république, du socialisme, du peuple, du prolétariat, noms multiples d'un seul et même devoir : obéir, travailler, payer.

Mais plus les États deviennent exigeants et plus les peuples se laissent faire. Ils se fondent en grandes masses homogènes : races, nations, classes, partis, professions ; ils apprennent à travailler sans relâche, militairement ; ils se laissent endoctriner par l'instituteur, pressurer par le fisc, maltraiter par le contremaître, rudoyer par le sergent ; ils

vont à l'école, à l'usine, à la caserne ; ils obéissent à toutes les lois que les gouvernements font en leur nom ; ils portent dans le siècle de la liberté l'uniforme de trois disciplines : le travail, l'État et l'armée.

L'ordre issu de cette extraordinaire révolution a fait, jusqu'à ces dernières années, l'admiration de l'histoire. Cet ordre était si parfait, qu'il semblait, aux générations nouvelles, partie intégrante de l'ordre immuable de la nature. Avec la régularité des grands phénomènes cosmiques — des lunes, des marées, des saisons — des centaines et centaines de millions d'individus allaient chaque matin au travail et en revenaient chaque soir. Pourvu qu'il ne cherchât pas à sortir de son milieu, chacun, artisan ou millionnaire, trouvait dans son milieu tout ce qu'il pouvait désirer. La soumission aux lois de l'État était devenue prompte, sûre, exacte, comme un mouvement réflexe. Un geste : et l'argent affluait dans les caisses publiques, plus copieux que dans les coffres du roi de Perse ; et les hommes les plus pacifiques se précipitaient vers les champs de bataille ; et les pères sacrifiaient leurs fils, les fils reniaient leurs pères.

Après sept ans de guerres et de troubles, que reste-t-il de cet ordre merveilleux? Quelques vestiges, perdus dans un chaos apocalyptique. Les peuples exaspérés ont jeté dans la rue les couronnes et les sceptres les plus vénérés. Les parlements sont discrédités. Les fils n'obéissent plus aux pères, les femmes ne veulent plus dépendre des hommes ; les citoyens se dressent contre l'État, les soldats contre les officiers, les employés et les ouvriers contre les patrons. A qui appartient le droit de commander? Qui a le droit d'obéir? Mystère ! Ceux qui commandaient, il y a sept ans, tremblent aujourd'hui. Ceux qui obéissaient hier se moquent à présent de leur devoir, comme d'une superstition surannée. On travaille encore, mais avec quelle incohérence et avec combien de sursauts ! Les femmes se masculinisent et les hommes se féminisent. Les sages sont enfermés et les fous gouvernent. Toute chose est sens dessus dessous.

Comment donc est-il possible qu'un ordre qui paraissait si solide, et qui semblait défier l'éternité, ait, en si peu de temps, fait place au chaos? Se le sont-ils jamais demandé les sisyphes imperturbables qui, périodiquement, se réunissent en quelque ville d'Europe ou d'Amérique pour remettre sur le chantier l'éternel ouvrage de la paix? Se

sont-ils jamais demandé s'il ne s'est pas produit sous leurs yeux un des phénomènes les plus extraordinaires de l'histoire : le suicide de la force? Les vaincus sont morts, et les vainqueurs agonisent, parce qu'ils ont forcé leur propre force, les vaincus plus encore que les vainqueurs, au delà de toutes les limites humaines.

Sans doute les peuples étaient devenus bien dociles pendant le dix-neuvième siècle. Mais les gouvernements ont agi, depuis sept ans, comme si cette docilité était infinie, disposant à leur gré de la vie et des biens de tous, dissipant les fortunes laborieusement amassées en cinquante ans, précipitant, du jour au lendemain, pêle-mêle, tous les âges, jeunesse imberbe et maturité grisonnante, dans les horreurs et les terreurs de la guerre la plus meurtrière qui ait jamais ensanglanté la terre, faussant la mesure du travail, et jetant dans le monde, au milieu des masses, une richesse fictive de papier et de signes hiéroglyphiques, qui devaient surexciter tous leurs appétits et les plus chimériques illusions de leur ignorance.

Thèbes, Ninive et Babylone elles-mêmes n'ont jamais exercé sur le troupeau humain une toute-puissance semi-divine, comme l'ont fait les États modernes, fils de la Liberté, agissant au nom du Peuple et de la Démocratie. Aussi les peuples ne veulent plus obéir, même au gouvernement du peuple. Des États qui, il y a sept ans, faisaient trembler le monde, les uns gisent foudroyés, ruinés, sans autorité, sans argent et sans armées, et les autres sont réduits à donner le spectacle quotidien de leur impuissance en face de vaincus, qui ne conservent même plus le simulacre de la force.

La force s'est suicidée ; nous ne méditerons jamais assez cette vérité simple, lumineuse et profonde, clé de tant de mystère et de contresens. Il y a une limite au delà de laquelle la force s'anéantit elle-même. Cette limite, la civilisation occidentale l'a franchie ; et elle s'est écroulée, haletante, foudroyée par une impuissance inguérissable. Il existe encore des millions de soldats et des millions de baïonnettes dans le monde, mais le monde ne peut plus s'en servir que pour se détruire. Les armes ne blessent plus que ceux qui les fabriquent. La guerre et la révolution, ces deux filles jumelles de la force, sont maintenant également impuissantes. Elles sont encore capables d'appauvrir, de dévaster,

d'ensanglanter le monde, d'y déchaîner la barbarie ; mais elles ne peuvent plus résoudre aucun des grands problèmes de l'époque, ni vaincre les résistances passives qui les dressent de tous les côtés contre la force. A celle-ci désormais appartient l'avenir, au milieu des ruines de la force que son propre excès a brisée.

Mais les temps seront-ils capables d'entendre ces paroles de vérité?

II

Nous avons faussé la mesure de toutes les valeurs concrètes.

Une maladie nouvelle sévit sur le monde. Les médecins ne savent pas encore quel nom lui donner. Peut-être pourrait-on l'appeler l'hydropisie de l'argent. La civilisation occidentale est enflée par une monstrueuse hydropisie d'or, d'argent et de billets de banque.

Ceci aura peut-être l'air invraisemblable et c'est pourtant la vérité : il y a de nos jours trop d'argent dans le monde, par suite trop de besoins, trop de mécontentement, trop de vice, de perversion, de haine et enfin trop de misère. Oui, il y a trop de misère, parce qu'il y a trop d'argent réel, or et argent, dans les États-Unis d'Amérique, et dans les États neutres qui se sont enrichis sur les belligérants ; trop d'argent fictif — papier-monnaie — dans les États ex-belligérants.

Des tranchées, en 1914, un pactole rougeâtre se mit à couler, qui confondit en son cours de l'or et du sang : le sang d'une génération immolée au dieu de la guerre, l'or de trois générations, dépensé pour acheter le fer, le bronze, le feu et tous les instruments du combat. Peu de chose au début, ce fleuve d'or et de sang a grossi d'année en année, jusqu'à ce qu'il ait débordé sur la face de la terre.

Jamais il n'y eut au monde autant d'argent vrai ou faux. En sept ans il a doublé, triplé, quintuplé ou décuplé selon le pays. Il s'est répandu partout, jusque dans les chaumières et les masures. Tout le monde en possède maintenant de cet argent qui pendant des siècles n'avait voulu s'abriter que dans les palais et les châteaux. Le monde devrait donc être heureux, selon les lois de sa sagesse. L'argent, n'est-ce

pas la richesse ; la richesse n'est-elle pas le bonheur? Non, le monde est malade, le monde est malheureux, le monde souffre. Pour quelle raison?

Tandis que tous les autres biens ne sont au service de l'homme que dans les limites de sa propre nature, rigidement déterminée, l'argent est, ou paraît être un esclave docile, souple, prêt à tous les travestissements que son maître peut désirer.

Celui qui possède une maison, une terre, du fer, de la laine, du blé, ne peut s'en servir que pour ce à quoi la nature destine ces matières ou ces objets. S'il veut s'en servir pour autre chose, il est obligé de les vendre, c'est-à-dire de les convertir en argent. Il n'en est le maître, en somme, qu'à condition d'être l'esclave de leur destination première. Avec l'argent, c'est tout le contraire. L'argent fait tout, il est tout, selon notre bon plaisir. Il se cache et il s'exhibe ; il corrompt et il sauve ; il encourage le génie et l'exploite ; il récompense la vertu et solde le vice ; il honore Dieu et le diable. Il est ami et ennemi, maître et valet, créateur et destructeur, ange et démon, toujours prêt à servir l'homme sous l'une ou l'autre de ces formes contraires, au choix.

Les hommes, qui se croient malins, lui ont reconnu depuis longtemps ce don prodigieux, et ils ont identifié l'argent et la richesse, bien que la richesse monnayée ne soit pas la richesse mais une richesse, et qu'elle ne soit même pas une richesse mais un simple signe de richesse, souvent trompeur s'il s'agit de billets de banque. C'est pourquoi les hommes sont toujours et partout si avides d'argent — réel ou fictif — et ne se sentent contents que lorsqu'ils en possèdent, bien qu'à un homme perdu dans le Sahara, un pain et une outre d'eau seraient plus précieux qu'un sac d'or.

Mais les hommes se trompent. Ce serviteur docile et souriant est un ennemi caché et implacable. L'histoire nous le crie à chaque page. Quand une époque est surprise par une soudaine affluence d'argent, c'est la hausse immédiate des bijoux, des vins, des étoffes somptueuses ; c'est le pullulement des édifices de luxe, des tavernes, des théâtres, des bals, des lupanars ; c'est l'amour, c'est le plaisir, c'est la volupté qui s'offrent et se vendent comme dans un marché public, sans honte, cyniquement.

C'est justement parce que ce dangereux serviteur offre ses services en qualité d'ange ou de démon, que l'homme

résiste mal à la curiosité de voir comment sert un démon. Qu'a été la guerre mondiale? La nuit de Gethsémani de la civilisation occidentale ou une bacchanale gigantesque? Au genre humain, qui répandait son sang dans les tranchées, l'argent conseillait de se dédommager par l'orgie dans les villes.

Heureuse encore l'Amérique ! Si elle regorge d'argent, c'est d'argent et d'or en espèces. L'argent authentique est au moins à l'abri de la multiplication accélérée. Pour l'arracher aux entrailles de la terre, il faut du temps et de la peine. Il a un poids, une consistance, et par suite une valeur stable. Les hommes tiennent à le garder. L'Europe, elle, est hydropique de faux argent. En Amérique, l'argent étant réel, n'a que doublé. En Europe, il s'est, en sept ans, multiplié cinq, dix, vingt, mille fois. Le papier et l'encre coûtent si peu ! Les presses marchent si vite !

Mais en se multipliant à l'infini, par quelques tours de presse, l'argent perd peu à peu toute consistance, poids et valeur. Perdant poids et valeur réelle, il se volatilise et fuit même d'entre les mains les plus avides de le posséder. A quoi bon retenir un argent fluide et volatile, dont la vapeur s'évapore comme le parfum d'un flacon débouché?

Tous lui donnent la chasse, mais à peine ils le tiennent qu'ils s'en défont, pour recommencer à le poursuivre et à s'en défaire encore. La course continue sans arrêt, de jour en jour plus vertigineuse ; l'argent ne reste plus en place un seul instant, il passe de main en main avec une vitesse accélérée, enseignant l'oisiveté, la prodigalité, le luxe, la débauche et la gourmandise à des millions d'hommes qui, il y a sept ans, vivaient encore simplement.

L'argent réel, authentique, d'un poids fixe, de frappe obligatoire, de frappe indélébile, que l'homme doit fabriquer à la sueur de son front, peut être pour l'homme un ange ou un démon. L'argent fictif, symbole mensonger de richesses inexistantes, imprimé sur une matière fragile, que l'homme multiplie sans effort, cet argent ne peut être qu'un démon.

Parmi les engins infernaux que la civilisation occidentale, ivre de mort, a inventés pour se suicider à la face des siècles, à côté de la bombe, de la torpille, des mélanges explosifs, des gaz asphyxiants, il faut ranger l'humble pierre à imprimer et sa presse. Elle n'a ni défoncé de toits, ni coulé de navires ; elle a fait pis. Elle a faussé une chose sacrée, une

mesure : la mesure du travail humain. Car telle est, en dépit des services honteux ou frivoles qu'il rend à l'homme, la fonction auguste de l'argent, celle par quoi il participe en quelque sorte de la nature divine. Le corrompre, c'est nous corrompre nous-mêmes.

Elle a faussé la mesure du travail, et en la faussant, bien qu'elle n'ait tué ni hommes, ni femmes, ni enfants pendant leur sommeil, comme la bombe et la torpille, elle aussi a tué. Elle a tué dans le cœur des hommes l'amour du travail, la prévoyance, l'économie, la vertu de se contenter de peu. Elle déçoit, tourmente et trompe tout le genre humain avec un nouveau supplice de Tantale, avec le mirage d'une richesse qui s'éloigne à mesure que la main de l'homme se tend pour la saisir. Elle trompe les hommes et les rend féroces, parce que, exaspérés par ce jeu perfide, ils deviennent furieux, prêts à se venger de leur déception sur n'importe quoi et sur n'importe qui.

Jamais il n'y a eu tant d'argent dans le monde, et jamais il n'y en a eu si peu. Tous, États, villes, banques, industries, commerces, familles, ont des besoins croissants et se sentent d'autant plus pauvres qu'ils ont plus de cet argent fictif qui perd de sa valeur en se multipliant. Tous cherchent à se procurer le plus d'argent qu'ils peuvent, et tous, en saisissant et en étreignant leur proie, se trouvent les mains vides. Y eut-il jamais supplice plus raffiné?

Cet argent fictif est la lèpre de notre époque. Jusqu'à quand nous rongera-t-elle, si nous ne nous hâtons pas de l'étouffer? Si nous ne jetons pas au bûcher toute cette fausse monnaie de papier. Si nous ne recommençons pas à battre la monnaie de bon aloi, qui est la mesure authentique et sacrée du saint labeur humain. A l'expiation pour le sang versé, il faut ajouter la purification de l'argent. Ce n'est pas l'économie, cette science sans cœur, qui l'exige : c'est la vérité, la droiture et la loyauté.

Mais saura-t-on entendre cette parole de vérité?

III

Nous avons interverti la hiérarchie du monde. Par notre faute les serviteurs commandent à présent aux maîtres, et les maîtres servent les serviteurs.

De la Sicile à l'Alaska, des monts Oural au détroit de Magellan, le peuple crie qu'il est esclave des riches. A leur tour les riches se disent victimes de l'insupportable tyrannie du peuple. « Je suis l'esclave du capital », s'écrie le travail. « Le travail est le tyran le plus insolent qui ait jamais surgi dans l'histoire », réplique le capital. Tous deux se sentent enchaînés, et chacun maudit en l'autre son geôlier. Qui a tort? Qui a raison? Tous les deux.

Tous deux sont enchaînés. Ni l'un ni l'autre n'ont tort de se lamenter. Mais ni l'un ni l'autre n'ont le droit de se maudire réciproquement comme geôliers, car tous deux sont esclaves d'un troisième tyran : des instruments que travail et capital ont ensemble créés dans l'espérance qu'ils seraient des serviteurs dociles et dévoués.

L'histoire de cette illusion est singulière et mystérieuse. Personne ne la connaît. Depuis le commencement des siècles, l'homme avait fabriqué de ses mains les objets qui lui étaient nécessaires en se faisant aider chez lui par quelques modestes et dociles serviteurs : le bœuf, l'âne, l'eau, le vent, le feu.

Le feu était le plus humble et le plus docile d'entre eux. Retiré dans un coin de la maison, ce vieil esclave réchauffait son maître l'hiver et chaque jour lui cuisait ses repas ; parfois il sortait avec lui, l'accompagnait à la guerre, et l'aidait à brûler les maisons et les villes des ennemis.

En compagnie de ces serviteurs, l'homme avait vécu siècle après siècle, gagnant son pain à la sueur de son front, expiant par le travail le péché de l'Éden. Il avait vécu pauvrement mais non inutilement. Car au cours de ces siècles, il a édifié le Parthénon et Notre-Dame ; il a écrit les *Dialogues* de Platon, l'Évangile, la *Divine Comédie* et les *Pensées* de Pascal ; il a sculpté la *Victoire de Samothrace* et peint *le Printemps* de Botticelli ; il a fondé l'empire romain, christianisé l'Europe, découvert l'Amérique.

Mais un beau jour, l'homme fit une découverte merveilleuse. Cet humble esclave qui se retirait sous le manteau de la cheminée, dans la cuisine, qui cuisait ses repas et réchauffait l'hiver, c'était un démon déguisé. Il savait animer et faire mouvoir d'imposants géants de fer, aveugles, sourds et sans cervelle, mais capables autant que des hommes sensibles et intelligents de filer, de tisser, de marcher, de couper, de coudre, de semer, de faucher, de labourer ; et combien

plus rapidement que les hommes ! Avec cela, infatigables.

Ces géants possédaient le don miraculeux de raccourcir le temps, faisant en une heure le travail d'un jour, en un jour celui d'une semaine, en une semaine celui d'un mois. De plus, étant de fer, aveugles, sourds et sans cerveau, ils n'étaient jamais capricieux. Dès que le feu commandait, ils se mettaient en mouvement et les voilà qui marchaient, marchaient, nuit et jour, jusqu'à ce que le feu, épuisé, criât : assez ! et s'endormît sur son lit de cendres.

L'homme fut enivré par sa découverte. Car si le feu était l'animateur de ces géants de fer, il était, lui, le maître du feu. S'il pouvait, en croupe de ces géants, parcourir sans bouger et sans s'essouffler la terre et les mers, en attendant de pouvoir voler dans l'air avec les oiseaux et nager sous l'eau avec les poissons, y aurait-il un des trésors du monde, fût-ce le mieux caché, qui pourrait échapper à son désir? L'espace n'était-il pas vaincu, ce grand ennemi qui depuis des siècles opposait son immensité inerte à l'imagination ambitieuse des hommes? Et si l'espace était vaincu, si les géants pouvaient accomplir en une heure le travail d'un jour, l'homme n'allait-il pas pouvoir enfin se libérer de la condamnation originelle : *In sudore vultus tui vesceris pane?* Jouir d'une abondance croissante au prix d'un travail réduit?

En même temps qu'apparaissaient les machines à vapeur et à électricité, une double aspiration se manifestait dans la civilisation occidentale : se rendre les maîtres de la terre et de la nature, se libérer de l'esclavage du travail sans retomber dans les griffes de la misère.

Mais ce double rêve ne s'est réalisé qu'à demi. L'homme est aujourd'hui le maître de la terre et de la nature. Il a vaincu l'espace, contraint notre planète à lui livrer tous ses trésors ; il a brisé les chaînes de la pesanteur et pris son vol. Mais il n'est pas parvenu à rompre les chaînes du travail ; au contraire, plus il s'est rendu puissant, plus il a dû travailler sans relâche.

Avec les machines à vapeur et avec l'électricité, l'insomnie du monde a commencé.

Quel est le tourment commun à tous, riches et pauvres, dans la civilisation occidentale? C'est la fatigue à laquelle nous sommes tous condamnés ! Nous avons toutes nos aises, tout le confort, toutes les distractions possibles ; nous sommes assez tranquilles en comparaison de nos pères, et libérés

d'une quantité de liens et d'entraves qui semblaient jadis inséparables d'une existence bien ordonnée. Mais il nous faut travailler, travailler, travailler ; nous n'avons même plus le droit de lâcher notre travail le temps de reprendre haleine. Non seulement chacun de nous doit produire, mais il doit aussi consommer le plus qu'il peut, c'est-à-dire accomplir encore un travail jusqu'au bout de ses forces.

Quand nous parcourons le monde passant d'un hôtel à l'autre, quand nous lisons, quand nous allons au théâtre, au bal, à quelque somptueux banquet, quand nous jouons des bras et des jambes, quand nous changeons de costume, en hommage aux lois de l'élégance, nous accomplissons un travail qui, tout en ayant pout but l'agrément et le plaisir, nécessite un effort et du temps, de même que pour produire des richesses.

Pendant la partie de la journée où nous ne sommes pas condamnés à produire, nous sommes condamnés à consommer ce que d'autres ont produit, en nous amusant, de gré ou de force. Nous ne sommes presque jamais libres de vivre à notre guise, de nous amuser quand bon nous semble et de nous reposer quand cela nous plaît.

Quand nous rentrons chez nous, après avoir rempli notre tâche quotidienne, quand nous sortons de la galère du travail à laquelle nous a condamnés le destin, nous ne recouvrons pas pour cela la liberté.

Car alors commence un autre devoir, non moins impérieux : donner du travail aux autres, en consommant ce qu'ils produisent ; nous amuser, jouer, faire du luxe, du sport, du mécénatisme obligatoire, voire même nous adonner aux vices et aux dissipations qu'imposent les mœurs, la mode, l'imitation, la vanité, le rang ou simplement la suggestion. Combien de gens ont fini par se désespérer de privations qui les rendraient au contraire heureux, s'ils pouvaient vouloir ce qu'ils désirent ! Combien d'autres pour qui les distractions et les plaisirs sont des tourments qu'on leur inflige !

L'homme moderne n'est même pas libre de prendre le repos nécessaire pour se bien porter. Il faut qu'il travaille et s'amuse, dût-il lui en coûter la vie. « Meurs, mais produis et consomme », tel est le cri de l'époque. Travail et plaisir dérobent peu à peu jusqu'aux heures de sommeil, à l'homme qui n'a pas encore inventé la machine à allonger le temps.

Comment ce singulier revirement s'est-il produit? Pour-

quoi l'homme est-il plus que jamais esclave du travail, aujourd'hui que des millions et des millions d'esclaves infatigables, au corps de métal et à l'âme de feu, travaillent pour lui? Comment n'a-t-il même plus le temps de dormir, quand il peut faire en une heure ce que ses pères faisaient en un mois?

Comment le temps lui manque-t-il alors qu'il devrait en avoir de reste?

C'est là justement le tour féroce que ces géants de fer nous ont joué. Tout aveugles, sourds et sans cerveau qu'ils soient, ils ont eu plus d'esprit que leur imprudent créateur. Ils ont fait un esclave de l'homme qui les avait créés pour être servi par eux comme un dieu. Comment? En allumant en lui des désirs et des espérances illimités.

L'homme a deux moyens de jouir de l'abondance : soit en se contentant de moins que ce qu'il a, soit en se procurant plus que ce qu'il désire ; soit en réduisant ses besoins ; soit en augmentant ses richesses. Toutes les civilisations antérieures à la Révolution française employèrent le premier moyen ; la civilisation occidentale emploie, depuis un siècle, le second.

Grisée par la puissance des nouveaux engins, la civilisation occidentale a été prise d'une insatiable envie de richesses nouvelles. Produire encore, produire toujours davantage, tels lui semblent être le plus grand bonheur et la plus grande gloire.

Mais à quoi bon toute cette production, si la consommation n'y répond pas? Et c'est alors l'universel esclavage, l'obligation de produire et celle de consommer, de produire pour pouvoir consommer, de consommer pour pouvoir produire.

Le peuple d'aujourd'hui accuse les riches d'être insatiables. C'est exact. Mais si les riches n'étaient pas en proie au désir d'augmenter indéfiniment leur fortune, épargneraient-ils tous les ans une part de leur revenu pour fabriquer et mettre en mouvement de nouvelles machines?

Et si, au lieu de mettre cet argent de côté pour créer de nouveaux géants de fer sans cerveau, ils le dépensaient en plaisirs et en bâtiments de luxe, l'industrie, l'agriculture et le commerce prospéreraient-ils aussi largement? D'où vient donc l'aisance des masses modernes, sinon de cette universelle prospérité?

Les riches accusent le peuple de n'être jamais content, de vouloir plus à mesure qu'il a davantage, d'aspirer maintenant à toutes les aises et à tout le luxe des riches. Mais si les masses se contentaient encore de vivre comme jadis, pauvres et simples, quelle est la clientèle qui ferait prospérer l'industrie et le commerce? Combien de capitaux des riches se trouveraient soudain frappés de stérilité et cesseraient de fructifier?

C'est en vain que riches et pauvres s'accusent réciproquement d'être des tyrans. Il n'y a actuellement dans la civilisation occidentale qu'un seul tyran, mais il est impitoyable. C'est ce peuple innombrable de géants de fer et d'acier mus par le feu qui nous forcent tous à travailler et à faire bombance sans répit, bon gré mal gré, parce que si les riches, les classes moyennes et les masses voulaient vivre plus simplement, la grande machine du monde s'arrêterait.

Ce ne sont pas les machines qui actuellement travaillent pour satisfaire nos besoins ; c'est nous qui, même quand nous préférerions vivre simplement, devons nous imposer à nous mêmes des besoins nouveaux afin que les machines que nous avons inventées continuent à créer une abondance qui nous persécute. Tous nous souffrons de cette tyrannie, personne ne peut s'en délivrer. C'est pourquoi chacun s'en prend à son voisin.

C'est là justement la grande affaire de notre époque. Ne pas détruire, comme s'ils étaient les ennemis du genre humain, ces géants de fer animés par le feu, mais d'autre part ne pas les multiplier aveuglément, faisant du monde leur proie et leur esclave. Les ramener au service de l'homme qui les a créés, dociles à sa volonté. Rompre la chaîne de leur tyrannie.

Esclaves de nos esclaves ou leurs maîtres? Tel est le dilemme. Telle est l'épreuve. Pour en sortir vainqueurs, il faut ne pas oublier que la civilisation occidentale a été enchaînée par ses esclaves de fer et de feu, parce qu'elle a aspiré à une richesse et à une puissance sans limites.

Mais les hommes entendront-ils cette parole de vérité?

Guglielmo Ferrero.

La Chaussée des Géants [1]

CHAPITRE V

Kendale (*suite*).

Le jour de la fin septembre 1894 où j'avais quitté Antiope, le soleil était en train de mourir. C'était au bord du lac, près de l'embarcadère des vapeurs qui mènent les touristes à Hautecombe. Plus tard, lisant *Raphaël*, j'ai essayé avec obstination d'y retrouver cet endroit, mais sans y parvenir de façon bien irréfutable : les lyriques ont dans l'âme tant d'imprécision !

De grands arbres, aux feuilles à peine roussies, étaient si près de l'onde que la retombée de leurs branches y baignait, composant au-dessus du petit couloir d'eau une belle voûte bleuâtre, où les derniers rayons du soleil perçaient de mouvantes lucarnes d'or.

C'était à ce soleil de Savoie que je songeais maintenant, en suivant derrière M. Ralph le corridor qui me menait, après vingt années, vers l'image de mon enfance. Une sorte d'allégresse mystérieuse me soulevait. J'allais revoir Antiope, la revoir à la même heure que je l'avais quittée. Chaque fois que je passais devant une des hautes fenêtres du corridor, je regardais le soleil, ce soleil jadis témoin de nos adieux, et qui allait être, au même point de sa course, le témoin de notre réunion.

Il surgissait tour à tour et disparaissait derrière des nuées tumul-

 Voir la *Revue universelle* des 15 décembre 1921 et 1er janvier 1922.

tueuses, au bas desquelles la nuit plaquait déjà ses ombres violettes. Le murmure de l'Océan pénétrait dans le château. La minute était austère et pleine de recueillement.

Parvenu devant une porte à double battant qui disparaissait sous une tenture de velours sombre, M. Ralph frappa.

Une femme de chambre vint nous ouvrir. Ils échangèrent tous deux un signe, après quoi la femme de chambre s'effaça pour me laisser entrer.

Ayant traversé un salon très simple, je me trouvai dans la chambre de la comtesse de Kendale.

Je vis aussitôt Antiope, et ne vis qu'elle. Agenouillée à terre, elle était occupée à déposer des étiquettes blanches sur des paquets cousus dans de la toile brune.

J'étais resté sur le seuil de la porte. Elle se releva, vint à moi, me tendit la main.

— Je suis heureuse de vous revoir, monsieur, fit-elle simplement.

Et, m'ayant fait asseoir, elle me dit :

— Excusez-moi. J'étais en train de préparer ces paquets, des colis contenant quelques douceurs, et que nous envoyons aux jeunes gens du comté qui sont là-bas, dans les tranchées de France.

J'eus un geste pour signifier que je serais désolé de l'interrompre dans une telle besogne.

— Non, non, dit-elle. J'avais terminé. Il n'y a plus qu'à coudre les étiquettes. Et c'est Jenny qui s'en charge.

Elle appela sa femme de chambre.

— Jenny, emportez les paquets. Ne les faites pas partir avant que j'aie relevé la liste de leurs destinataires.

Elle aidait la servante à se charger des petits colis. Pendant qu'elle s'occupait ainsi, indifférente à ma présence, j'eus le loisir de la regarder.

Une des pages les plus achevées du *Jardin de Bérénice* est consacrée au trouble qu'on éprouve à retrouver devenue femme celle que l'on a connue enfant, à rechercher son sourire, ses gestes, à reconnaître dans la grâce feutrée de la trentième année les façons brusques et un peu sauvages de la douze ou treizième. C'était au spectacle de cette transformation que j'étais à présent convié. Si attendu fût-il pour moi, il était empreint d'un sens si profond du transitoire et de l'éphémère que je sentis mes yeux s'emplir de larmes et mes mains trembler.

Alors, je vis celles d'Antiope, et j'eus l'ineffable bonheur de constater que, sur les petits paquets de toile brune, elles tremblaient elles aussi. Je compris que je n'avais jamais eu qu'une crainte, celle de retrouver Antiope indifférente. Une Antiope douloureuse et meurtrie

par la vie répondait mieux aux calculs obscurs de mon égoïsme passionné.

La nuit commençait à entrer dans la chambre, ainsi que la clameur de plus en plus forte de l'Océan. La servante sortit, chargée des paquets, et je restai seul avec Antiope.

Elle s'assit dans le fauteuil qui faisait face à la fenêtre ; je la voyais de profil. Les dernières lueurs du jour jouaient dans ses cheveux — ils étaient toujours les mêmes, de ce noir et de cet or dont la fusion composait un châtain foncé. Elle les portait en bandeaux, qui venaient, sur la nuque, former un chignon bas et lourd.

D'aussi longues, d'aussi savantes préméditations que les miennes pour aboutir à un tel silence !

Ce fut Antiope, la première, qui le rompit.

Sa voix me parut plus douce. Le petit démon d'Aix-les-Bains s'était-il donc évanoui?

— Je suis heureuse, dit-elle, de vous revoir.

— Vous ne m'avez pas oublié? demandai-je.

Je vis ses mains se raidir sur les accoudoirs du fauteuil.

— Si nous étions, répondit-elle lentement, à Dunmore au lieu d'être à Kendale, je vous montrerais quelque chose, quelque chose à quoi je tiens beaucoup, quelque chose qui est resté là-bas, dans un des tiroirs de mon secrétaire. Les déménagements, vous savez !... On oublie souvent les objets qui vous sont le plus précieux.

— Un objet qui vous est précieux?

— Oui, une liste sur laquelle il y a écrit : *F. Gérard*, 1 *franc.*

— Ah ! fis-je, vous vous souvenez de cela.

— Ce franc, dit-elle, est entré dans la composition du petit pécule d'émigration destiné à une pauvre famille de fermiers catholiques de l'Ulster, que leur propriétaire avait expulsés. Ils sont partis pour l'Amérique. Nous leur avions remis cent livres. Depuis, ils en ont envoyé plus de mille pour la cause de l'Irlande libre.

Elle baissa la tête.

— A treize ans, dit-elle, vous nous avez déjà aidés. Bientôt, vous allez faire pour nous plus encore, beaucoup plus.

— Vous vous souvenez du parc, et du lac, et de la villa des Fleurs, dis-je, et de cette promenade que nous fîmes, un jour, aux gorges du Sierroz?

Elle eut un geste vague.

— La dame en noir qui vous accompagnait, dit-elle, vit-elle toujours?

— Ma grand'mère? Non. Elle est morte.

— Ah ! fit-elle.

Julien Sorel se jure de saisir, dans un délai déterminé, la triste main pendante de Mme de Rênal. Je m'étais juré, moi, d'appeler dès notre première entrevue par son prénom la comtesse de Kendale. De toute ma volonté, je m'y efforçais — je ne pouvais y parvenir.

— Je me rappelle cette pauvre pièce de vingt sous, dis-je enfin. Et vous, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez donné, le soir où nous nous quittâmes?

Elle ne répondit pas. Évidemment, ce souvenir n'était plus dans sa mémoire.

— Vous souvenez-vous? insistai-je, impitoyable.

Elle eut un murmure qui était presque un gémissement :

— Il y a si longtemps... Et tant de choses, tant de choses depuis se sont passées.

— Une gravure, dis-je, vous m'avez donné une gravure de votre première communion. Et, au dos de cette gravure, il y avait une phrase qui a bien longtemps hanté mon sommeil d'enfant.

— Ah! dit-elle, oui, la prophétie du Donegal.

— Alors, je ne savais pas, fis-je, avec un élan à peine feint, je ne pouvais savoir. Depuis, j'ai su, j'ai compris. Quel merveilleux destin, voyez-vous, que le vôtre! Comme j'ai été, comme je suis fier de vous avoir connue, d'avoir eu, comme compagnon de mon enfance, la petite Antiope.

Le mot était prononcé. Mais j'avais triché avec moi-même, et inutilement. Si j'avais pu en effet avoir une minute l'espoir que la comtesse de Kendale s'emparerait de ma pauvre phrase pour me dire : « Antiope! c'est vrai. Nous nous appelions par nos prénoms. Revenons sans tarder à un aussi doux usage », je fus bien vite détrompé.

— C'est moi, répondit-elle sur le ton le plus mesuré, c'est moi qui suis fière d'avoir eu pour ami, quand j'étais petite, quelqu'un qui est devenu ce que vous êtes, quelqu'un à qui l'Irlande doit déjà tant, et de qui elle est en droit d'attendre davantage encore.

Ce fut tout. Que pouvais-je faire, contre ces paroles d'une gratitude qui coupait court aux effusions même les plus discrètes? Comme le petit garçon du lac du Bourget s'était effacé devant le professeur au Collège de France! Était-ce le châtiment de ma folle usurpation qui commençait? Et ne valait-il pas mieux, dès le lendemain, disparaître, rentrer dans mon médiocre passé, revenir à Paris, même au prix de mes pauvres hardes laissées à Kendale?

La chambre était devenue tout à fait noire. Soudain, par un de ces miracles qui marquent parfois la fin du jour — sursaut suprême du soleil agonisant, effondrement subit d'un échafaudage de nuages qui laisse filtrer une ultime clarté — elle s'emplit d'une lumière blême

et pourpre. Antiope, surprise, se sentant vue, se raidit sur son fauteuil pour essayer de recouvrer une contenance désinvolte. Mais déjà j'avais aperçu la crispation de sa bouche. Que cette femme avait dû souffrir ! Je songeai à son père : quelques heures plus tôt, la même contraction m'était apparue sur la face ravagée du comte d'Antrim. Une immense pitié mêlée de respect m'envahit, à l'égard de ces deux êtres, qui sentaient peser, se résumer en eux les souffrances, les aspirations de vingt générations opprimées. Je compris les angoisses qui devaient l'un et l'autre les étreindre, à mesure qu'à pas majestueux se rapprochait l'échéance fixée par la prophétie du Donegal : *Si une fille d'Antrim atteint son septième lustre le lundi de Pâques, ce jour-là verra la débâcle de l'envahisseur, le salut d'Erin*, ton salut, Irlande bien-aimée.

Cette prophétie du Donegal !... La légende s'accordait depuis de longs siècles avec les travaux des érudits pour l'attribuer à l'astrologue Merlin. Or, n'était-ce pas ce Merlin qui avait prédit, vers le même temps où les premiers Saxons venaient polluer l'Irlande, qu'un aigle prendrait son vol de la Bretagne et passerait les Pyrénées accompagné d'un vol infini d'étourneaux... Et, en 1368, Bertrand Duguesclin était venu, et s'en était allé faire massacrer en Espagne, au compte de Henri de Transtamare, les hordes des Grandes Compagnies... 1368-1916 ! Qu'est-ce qu'une différence de cinq siècles dans le domaine du surnaturel ! Le swedenborgien professeur Henriksen m'apparut sur l'heure moins ridicule.

Ni Antiope, ni moi ne parlions plus, dans l'obscurité maintenant complète. Mais nous nous sentions gênés par ce silence que nous n'avions ni l'un ni l'autre la force de bannir. Les minutes passaient, lentes, plus lentes que je ne les ai jamais connues... La pendule qui battait dans l'ombre me paraissait ralentir de plus en plus son balancement. Il fallait un fait du dehors pour nous arracher, Antiope et moi, à cette torpeur, plus révélatrice de nos sentiments réciproques que le plus dénudé des aveux. Ce fait se produisit.

On frappa à la porte.

C'était la femme de chambre. Antiope donna un ordre. L'électricité, brutale et bleue, jaillit.

Sur un plateau, Jenny apportait une lettre, dont s'empara la comtesse de Kendale.

— Il y a une réponse, murmura la femme de chambre.

Antiope avait déchiré l'enveloppe, et lisait.

Je ne la quittai pas des yeux. Elle avait commencé sa lecture d'un air distrait. Elle la continua avec un léger mouvement de surprise. Il y avait maintenant dans son regard de l'ironie.

— C'est Ralph qui a apporté cette lettre? demanda-t-elle.

La servante fit un signe affirmatif et dit :

— Il est là, dans le petit salon. Faut-il le faire entrer?

— Attendez que je vous le dise, fit Antiope.

Elle s'était tournée vers moi.

— Vous ne perdez réellement pas votre temps, monsieur Gérard. Vous ne m'aviez pas dit que, à peine arrivé ici, vous aviez déjà trouvé le moyen de vous conduire de la façon la plus chevaleresque avec la plus jolie femme du comté.

— Ah! fis-je avec assez d'embarras, cette lettre est de lady Arbukle?

— D'elle-même, répondit Antiope, avec une sécheresse qui me frappa.

Elle reprit.

— Je devais aller demain prendre le thé au château de Clare, chez lady Arbukle. Elle me rappelle son invitation, et demande en même temps si vous consentiriez à m'accompagner. « M. Gérard, écrit-elle, m'a rendu fort aimablement le service d'arrêter ce matin ma jument, qui m'avait faussé compagnie de la façon la plus impolie du monde. »

— J'ai fait ce que n'importe qui aurait fait, dis-je. Je ne savais pas que cette dame était lady Arbukle. Elle ne s'est même pas fait connaître.

— Vous aurez dû apprendre son nom depuis, dit Antiope, car, si j'ai bonne mémoire, c'est vous qui avez été le premier à le prononcer.

Je me mordis les lèvres. La comtesse de Kendale sourit.

— Dois-je répondre que vous acceptez son invitation? demanda-t-elle.

— Je ne ferai rien, répondis-je, à mon tour d'un ton sec, pour vous imposer, madame, ma compagnie.

— Vous acceptez, dit-elle doucement.

Elle fit un geste. Jenny revint, suivie de l'inévitable M. Ralph.

— Ralph, dit brièvement la comtesse, vous direz au domestique de lady Arbukle que je ne manquerai pas de me rendre demain à son invitation, et que M. le professeur Gérard se fera un plaisir de m'accompagner.

L'intendant s'inclina et sortit. La pendule sonnait sept heures ; je me souvins opportunément que le dîner était pour huit heures.

— Permettez-moi, madame, de me retirer, dis-je.

Elle me tendit sa main, que je baisai.

*
* *

Un chemin sablé laissait à gauche la route de Tralee pour se diriger vers l'Océan. Il filait, en chaussée, au milieu de prairies marécageuses, parsemées de petits étangs d'un vert plus sombre, sur lesquels des patrouilles d'oiseaux sauvages flottaient avec gravité.

— Nous ne sommes plus qu'à un mille du château de Clare, dit Antiope. Nous aurons peut-être, en hâtant le pas, la chance d'arriver avant l'averse.

La pluie menaçait, en effet. Le temps, qui s'était, au début de la journée, montré clément au point que nous avions décidé de nous rendre à pied chez lady Arbukle, le temps venait subitement de s'assombrir.

— Si nous étions venus à cheval, comme je vous l'avais proposé hier soir, dit Antiope, nous serions déjà arrivés. Mais mon idée n'a eu guère l'air de vous tenter.

Elle ajouta :

— Sans doute n'aimez-vous pas le cheval?

— Il serait peut-être imprudent de ma part de m'y essayer, répliquai-je. Certains mouvements violents me sont interdits, à cause de ma blessure.

— Ah! dit Antiope, vous avez été blessé, pendant la guerre?

— Oui.

— Alors, excusez-moi.

— Je ne vois pas réellement en quoi..., commençai-je.

— Non, non, dit-elle. Excusez-moi. Il me semble que j'aurais dû le savoir.

Il y eut un de ces instants de silence redoutable et délicieux que je fus libre de peupler à mon gré. Entre nous, de tels instants semblaient destinés à devenir non l'exception, mais la règle. Déjà, la veille, au cours de la soirée qui s'était prolongée assez tard dans la nuit après que le comte d'Antrim se fut retiré, nous étions restés ainsi, l'un et l'autre, sans parler, assis devant la cheminée, à voir s'écrouler les bûches sur le tapis de velours blanc et cerise des cendres, tandis que les membres de la commission de contrôle, un peu excités par le champagne, écoutaient, avec des exclamations de surprise, une extraordinaire histoire contée par le professeur Henriksen. Celui-ci, gnome lippu et broussailleux, à souliers plats et à chaussettes blanches, disait comment il avait eu en sa possession, dès le début d'août 1914, le plan général de la bataille

de la Marne, grâce à une interview méthodique de l'esprit du général Torstenson.

— Tout, affirmait-il, il m'a tout dit. Et la faute de von Klück, et la menace d'enveloppement par la gauche, jusqu'au chiffre des pertes en hommes et en canons. Une merveille de clarté et de précision. Il n'y a que l'histoire des taxis-autos de Galliéni que j'ai eu toutes les peines du monde à comprendre. Il faut bien saisir pourquoi : les esprits n'ont à leur disposition que le vocabulaire contemporain de l'époque où ils ont vécu sur la terre. D'où les difficultés du grand Torstenson à composer, avec des vocables suédois du dix-septième siècle, une périphrase me permettant, à moi, de comprendre qu'il s'agissait de transports de troupes par voitures automobiles munies de compteurs.

Les nuées se traînaient vers l'ouest, au bas du ciel, du côté de la mer que nous cachaient de vastes croupes de terres brunes recouvertes de bruyères mauves. Quelques gouttes de pluie tombèrent, faisant naître des petits cercles sur les eaux des étangs. Mais l'averse en resta là.

— Nous sommes presque arrivés, dit Antiope. Voici le château.

Quand, venant de Douarnenez par Ploaré, on est près d'atteindre la calme plage du Riz, on se trouve subitement en face d'une échancrure de roches roses, surmontées de pins maritimes, entre lesquelles il y a la mer, bleue comme celle de l'Estérel. C'est, en plein domaine de l'Océan, une paradoxale apparition méditerranéenne.

Ainsi de la plage au bord de laquelle s'élève le château de Clare, de ses parcs, de ses jardins. Un château, d'ailleurs, non pas ! Une demeure riante et vaste, une villa du modèle basque, des toits bruns, des couleurs plates et claires. Rien qui pût contraster plus complètement avec le château — assez austère, il faut le dire — de Kendale.

Notre petite route conduisait droit à la grille du parc. Nous n'en étions plus à cinq cents mètres.

Alors, Antiope, ralentissant sa marche, se mit à sourire.

— Nous n'avons guère parlé, dit-elle, au cours de cette promenade, et pas du tout des amis chez lesquels nous nous rendons. Or, vous tiendriez peut-être à avoir sur eux ce minimum de détails qui nous permet de franchir avec quiétude un seuil nouveau... Mais, peut-être aussi, ces détails, vous les a-t-on procurés déjà?

La raillerie du ton était certaine, mais si certaine aussi sa douceur que je pris, cette fois, le parti de rire.

— Je les dois aux prévenances de M. Ralph, dis-je, un valet de chambre qui a toutes les qualités du véritable confident.

Antiope leva les yeux au ciel avec une expression d'effarement comique.

— William, n'est-ce pas? fit-elle. Ah! le brave garçon! Mais vraiment, comme on dit chez vous, il n'a pas inventé la poudre.

— Ce n'est pas son métier, dis-je. En revanche, il ne m'a jamais marchandé les renseignements que sa discrétion lui permettait de me donner...

— Sa discrétion! fit Antiope avec un sourire.

— Et que la mienne, achevai-je, me permettait d'entendre et de demander. C'est lui qui m'a appris le nom de lady Arbukle, j'ignorais son existence. Elle ne s'était pas nommée, je croyais que c'était vous que j'avais rencontrée.

Cette fois, elle rit franchement.

— Je ne suis certes pas aussi belle que lady Flora, dit-elle.

Je la regardai. Elle vit dans mes yeux la réprobation de cette façon un peu vulgaire de chercher à susciter un compliment. J'eus le bonheur de la voir rougir.

Elle se reprit bien vite.

— Ce brave William, dit-elle, je serai curieuse de savoir s'il vous a dit aussi l'âge de lady Arbukle, qui ne le cache d'ailleurs pas?

— Naturellement, fis-je, il me l'a dit : quarante-cinq ans.

— Eh! eh! fit-elle, c'est à peu près cela.

Elle s'était arrêtée devant une haie, et attirait à elle la branche épineuse d'un mûrier pour y cueillir une fleur blanche.

Sans se retourner, sur un ton calme, trop calme, elle me demanda :

— C'est tout ce que vous a dit William?

— Il m'a donné également quelques détails sur les bruits qui courent dans le pays au sujet de la fortune de lord Arbukle.

— Il ne vous a rien dit d'autre?

— William, fis-je, pesant mes mots, me paraît le plus honnête garçon, le plus dévoué à ses maîtres. J'aurais jugé indigne de le pousser à commettre à leur sujet une indiscrétion.

— Eh bien? fit-elle.

— Si j'ai eu connaissance d'autres bruits, et ceux-là qui vous concernent, ce n'est pas à William que je les dois.

— Des bruits qui me concernent, dit-elle, hautaine. A quoi faites-vous allusion?

— A un projet d'union entre vous et lord Arbukle, fis-je poliment.

Elle avait éclaté de rire, mais, continuant à maintenir entre ses doigts la branche du mûrier, elle ne s'était toujours pas retournée.

— Ah! dit-elle enfin, quelle grotesque histoire! Ce pauvre petit

Reginald ! Mais savez-vous qu'il y a exactement entre lui et moi la même différence d'âge qui existe entre moi et lady Flora? Votre William aurait bien pu vous le faire remarquer.

— Madame, fis-je — et c'était la première fois de la journée que j'usais d'un vocable aussi cérémonieux, — madame, permettez-moi de vous répéter respectueusement que William n'a rien à voir dans cette affaire.

Et je lui fis le récit de la scène qui s'était déroulée, le soir de mon arrivée, dans l'auberge.

Elle écouta avec beaucoup d'attention. Quand j'eus terminé :

— On ne peut pas empêcher les gens de parler, se borna-t-elle à dire. Mais si vous saviez comme ce que vous me racontez est drôle. Pauvre petit Reginald ! Non, vous ne comprenez pas, vous ne pouvez comprendre... Quand vous l'aurez vu, peut-être, alors...

Elle me posa la main sur le bras.

— Tenez, le voici justement qui vient à notre rencontre.

*
* *

Un jeune homme au buste moulé dans un étonnant veston couleur fleur de pêcher s'avançait en effet au-devant de nous. Il était sans chapeau, de sorte qu'on pouvait voir ses splendides cheveux blonds bouclés. Il avait l'allure un peu dansante des gens qui marchent sur la pointe des pieds. Je reconnus le beau visage entrevu deux jours plus tôt dans l'automobile ; je le reconnus d'autant plus aisément que, dans l'intervalle, j'avais eu la charmante apparition de lady Flora.

Quand il fut près de nous, il poussa un cri d'enfant, un cri joyeux comme s'il y avait des années qu'il n'avait vu la comtesse de Kendale.

— Antiope ! Ah ! chère Antiope, comme c'est gentil à vous ! Que maman va être heureuse.

Il disait *maman*, et ce mot avait je ne sais quel charme entre ses lèvres d'un rose étonnamment semblable à celui des lèvres de lady Flora.

Il serrait maintenant la main d'Antiope contre son cœur, et soudain, s'arrêtant dans ses effusions avec un geste d'une timidité pudique qui paraissait bien être étudiée de la façon la plus merveilleuse.

— Mon Dieu ! excusez-moi, monsieur le professeur. Antiope, je vous en prie, voulez-vous me faire le grand honneur de me présenter à M. le professeur Gérard.

La présentation à peine faite, ce fut un bien autre déluge de protestations.

— Que je suis fier, monsieur le professeur (vous me permettrez bientôt, j'en suis sûr, de vous dire tout simplement : cher monsieur), que je suis fier d'être admis à vous connaître. J'ai tant d'admiration pour vos travaux. Ici, ce n'est qu'une maison de campagne. Mais, en Angleterre, dans la bibliothèque de notre hôtel de Chelsea, j'ai tous vos ouvrages, tous...

Et d'un trait, il me récita une liste qui me parut effectivement être à peu près complète.

— Bon, me dis-je. Cela prouve en tout cas qu'il ne possède pas ma photographie ; et aussi qu'il y a, au château de Clare, de bons dictionnaires biographiques.

Il m'était néanmoins impossible de contester que ce jeune Anglais fût infiniment séduisant.

Il ne cessait de parler.

— Si vous saviez quelle fierté est la mienne !...

— Là ! Reginald, arrêtez-vous, dit Antiope en souriant. Vous allez faire tomber en confusion M. Gérard, qui est le plus modeste des savants.

Elle avait pris le bras de mon admirateur.

— Lady Flora va bien?

— Bien, très bien, chère Antiope, sauf qu'il lui tarde de vous voir arriver.

— Eh ! nous n'en avons plus pour longtemps, dit la comtesse de Kendale.

Elle continuait à marcher en s'appuyant sur le bras du jeune homme avec une manière de complet abandon. Et, comme nos yeux se croisaient, elle eut dans les siens un regard railleur et rapide, un regard qui semblait dire : « Vous comprenez, maintenant?... »

Je ne comprenais rien du tout. Je trouvais lord Reginald beau comme un dieu, et je commençais à être d'assez méchante humeur.

« Les bruits qui couraient dans le pays au sujet de la fortune de lord Arbukle », lorsque j'avais parlé ainsi, j'avais exagéré sciemment, espérant que cette exagération entraînerait de la part de la comtesse de Kendale une mise au point, qui serait de toute façon pour moi un précieux supplément d'information. Mais Antiope n'avait pas relevé ma phrase. Peut-être ne l'avait-elle pas entendue.

J'en restais donc aux renseignements, fort vagues, que j'avais pu obtenir de William, et à ceux, un peu plus précis, que, me faisant fort de la conversation de l'auberge, dans laquelle il avait été partie,

j'avais eus du cocher Joseph. Je savais ainsi que lord Arbukle, le père, n'avait pas toujours été lord Arbukle, ni même sir Thomas Arbukle, et qu'avant de posséder le château de Clare en Irlande plus le château de Bolsover, en Écosse, et l'hôtel de Chelsea, il avait été mineur dans le pays de Galles, prospecteur au Transvaal, marchand de grains aux Indes, épuisant au cours de sa vie les multiples manières de s'enrichir que peuvent offrir les colonies britanniques à un sujet patenté de l'Empire.

Il était mort, ce robuste lutteur, assassiné, il y avait une dizaine d'années. On avait retrouvé son cadavre, chaud encore, dans une clairière, à un mille à peine du château de Clare. Un fermier expulsé et qui, devant témoins, avait proféré des menaces à l'adresse de Sa Seigneurie, avait été arrêté. Mais il avait fourni un alibi, et on avait dû le relaxer.

Et lady Arbukle? D'elle, à vrai dire, je ne savais encore rien, sinon qu'elle était au contraire d'une illustre origine, étant la troisième fille de lord Somerville. Il fallait croire — et je sus par la suite que j'avais raisonné juste — que la fortune des Somerville n'était plus égale à l'antiquité de leur maison, pour qu'une héritière de ce grand nom ait dû consentir sa main à l'ancien mineur gallois. Tels étaient depuis deux jours, les objets fort peu scientifiques des investigations auxquelles je n'avais cessé de me livrer, n'abandonnant le souvenir d'Antiope que pour courir à celui de lady Flora, et parfois même mêlant leurs deux images. N'y avait-il pas là un abus de confiance caractérisé? Si j'avais usurpé la place du professeur Gérard, n'étais-je pas du moins tenu à observer pour lui, à m'attacher à l'étude des choses auxquelles il se serait lui-même arrêté? Mais ces scrupules n'étaient guère de longue durée, et la seule évocation de lady Flora dans sa prairie ou d'Antiope dans sa chambre de veuve suffisait à les mettre en fuite.

Nous étions arrivés devant le perron de la villa.

— Ah ! monsieur Gérard, dit Antiope, je vous envie de n'avoir pas encore vu ce que vous allez voir ici. Rien n'est plus agréable aux yeux que la villa de Clare. Comme notre pauvre Kendale va vous paraître noir et triste, au retour... Non, non, ne protestez pas. Attendez d'avoir vu. Et vous savez, dit-elle, en s'appuyant plus fort sur le bras de Reginald, c'est cet enfant qui a tout arrangé, tout combiné, tout composé... Car il a autant de goût qu'il est beau.

— Antiope, chère Antiope, murmura le jeune homme avec un sourire de gêne et de ravissement, taisez-vous donc. Vous êtes insupportable.

— Non, non, je dis ce qui est. Autant de goût qu'il est beau, monsieur Gérard. Seulement, voilà, il a de vilaines idées politiques ; qui le croirait, en le voyant si élégant et frêle ! Il est socialiste, révolutionnaire, que sais-je, encore ! Quand j'étais petite, je croyais que les révolutionnaires étaient des gens au cou noué d'un mouchoir à carreaux, et qui chantaient des chansons excessives, debout sur les tables, au milieu de bouteilles vides. Et pourtant, Reginald est révolutionnaire. C'est à bouleverser toutes les idées reçues ! Ce n'est pas la peine de me pincer le bras. Jurez, Reginald, que vous n'êtes pas révolutionnaire.

— Mon Dieu ! Antiope, comme vous êtes ridicule, dit en riant le jeune homme au veston fleur de pêcher. Et elle, cher monsieur, savez-vous ce qu'elle est ! Elle appartient à un tas de sociétés secrètes, des sociétés qui ont pour but de chasser les Anglais d'Irlande. Son nom est écrit dans une prophétie qui fait d'elle une espèce de Jeanne d'Arc irlandaise. A votre tour, Antiope, jurez que ce que je dis est faux.

— C'est vrai. Rien n'est plus vrai, dit Antiope. Cette maison où je viens prendre le thé, j'y entrerai un jour, bientôt, très bientôt, la torche à la main. Mais, vous le voyez, monsieur Gérard, en attendant, nous sommes tout de même des amis, de bons amis.

Ce disant, elle caressait la joue du jeune homme. Puis, elle éclata de rire.

Il y avait quelque chose dans tout ce manège qui m'énervait. Ces manières me paraissaient insolites, cette gaieté forcée. Antiope se rendit-elle compte de mon impression? Sans doute, car, d'une voix changée, une voix devenue presque dure, elle dit :

— Entrons. Assez de sottises. Il serait peut-être convenable de ne pas faire attendre davantage votre maman.

*
* *

Dans la vaste galerie où nous pénétrâmes tout d'abord, là où ils se trouvent d'ordinaire, je ne vis point de portraits de famille. Et comme je souscrivis à cette réserve ! La multiplication des effigies des Somerville n'eût servi qu'à marquer la pénurie de la branche Arbukle.

Un carrelage à damiers noirs et blancs. Une grande glace encadrée d'ébène, descendant sur une jardinière pleine d'hortensias bleus Par la baie vitrée, on apercevait le jardin, s'acheminant en pente vers la mer, un jardin déjà noyé dans le brouillard, un de ces jardins devant lesquels aimait, en compagnie du cher lord Henry, à

rêver le jeune Dorian, lorsqu'il rentrait de quelqu'une de ses nuits crapuleuses, passées avec les dockers opiomanes et les filles de Greenwich.

Rien n'était plus déplacé que la comtesse de Kendale au milieu de ce luxe déliquescent. Mais comme le charmant Reginald s'y épanouissait à son aise !

— Maman, cria lord Arbukle. Nous voici.

Il poussa le treillage de bois laqué qui tenait lieu de porte, souleva une tenture de velours, et nous fit signe de passer.

Lady Flora était accoudée sur un divan bas, en laque rouge à filets d'or, recouvert de velours noir. Elle fumait une cigarette, qu'elle jeta, lorsque nous entrâmes, dans une coupe de verre noir.

Elle baisa au front Antiope, qui s'assit à côté d'elle, sur le divan.

— Ah ! dit-elle, monsieur Gérard, dompteur de juments rebelles, comme c'est aimable à vous d'avoir répondu à mon premier appel.

Elle souriait. Un de ses bras nus rayait de blanc le divan noir.

Antiope s'était accotée aux coussins avec désinvolture.

— Reginald, dit-elle, je suis désormais trop bien pour bouger. Faites la jeune fille. Servez-nous le thé

Avec une dextérité de fée, le jeune homme fleur de pêcher approcha la petite table sur laquelle était la théière et divers autres accessoires. Antiope se fit verser du thé. Il en prit aussi. Je choisis du porto, et lady Flora m'imita. Déjà, du seul fait de ces choix, une sorte de correspondance commençait à s'établir entre nous quatre.

Lord Reginald, assis à mes pieds sur le tapis, s'amusait à taquiner, du bout d'une orchidée, une petite chienne de salon, sans queue ni tête, poilue, comme un manchon, et qui jappait après la fleur, furieusement.

— Allons, Reginald, laissez Irma tranquille, lui dit sa mère, d'une voix où se percevaient de singuliers échos métalliques, une voix qui devait, au naturel, être assez autoritaire.

Profitant de la minute où elle était occupée à la fois de son verre de porto, d'une cigarette qu'elle allumait, et d'une conversation quelconque menée à bâtons rompus avec Antiope, je regardai lady Flora. Je mentirais bien inutilement en niant que l'impression qu'elle fit sur moi ne fût profonde. Jamais on ne dira trop l'influence sur de jeunes plébéiens d'une femme somptueuse et belle. Distingués par elle, ils deviendront, à son gré, de fanatiques défenseurs de l'ordre et des choses établies. Dédaignés, on les verra se muer instantanément en fauteurs farouches de discordes civiles et de guerres intestines. Si la reine Marie-Antoinette, dont personne

n'a jamais eu l'idée de contester le pouvoir de séduction, s'était avisée, vers 1788, de donner une fête où elle eût convié et traité, comme ils désiraient l'être, une demi-douzaine de polissons du type Saint-Just, Barnave, Fabre d'Églantine, il y a à parier dix contre un que la Révolution n'eût pas eu lieu, que Bonaparte aurait terminé sa carrière comme chef d'escadron d'artillerie, et que notre Europe et notre société actuelles ne seraient pas devenues le plus beau panier de crabes qui se puisse imaginer.

Je regardai donc lady Flora. Elle avait une robe de velours rubis. Ses cheveux coupés lui faisaient une petite crinière blond pâle, qui laissait nue son adorable nuque de jeune fille. Elle était très décolletée, et ne paraissait pas l'être. J'eus besoin de regarder à nos pieds son fils pour me rappeler l'âge de cette femme, et, même alors, je n'y réussis guère. « De telles choses, avait dit mon humble confident, le valet William, il faut les voir pour y croire. » Ah ! même les voyant, on ne les croit pas.

De sa gorge, de ses bras nus, par une invisible pente, mes yeux descendaient vers les hanches, à peine serrées par l'ample ceinture de jais obscur, plus bas encore. Une de ses jambes, dans son bas de soie dorée, était découverte. On apercevait le genou, bombé et transparent sous le tissu arachnéen. Je n'en pus voir davantage. Alors mon regard se détournant rencontra celui d'Antiope. Il était plein d'une sécheresse si railleuse que je tressaillis.

Me rendant compte qu'un certain nombre de sujets de conversation devaient être ici comme autant de chausse-trapes, je pris le parti prudent de complimenter lord Arbukle sur les marques de goût qu'il avait données dans l'installation de la villa.

Je sentis que mes félicitations lui allaient au cœur. Ses prunelles violettes me remercièrent.

— Vous êtes véritablement trop indulgent, cher monsieur.

— C'est sans contredit assez réussi, fit nonchalamment lady Flora.

— Où l'on peut constater qu'on a eu de bonnes idées, dit Reginald, c'est lorsque, ces idées, un autre vous les prend. Vous connaissez sans doute, monsieur Gérard, sir Philipp Sassoon?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Vraiment? Comme c'est curieux ! Sir Philipp est pourtant si répandu dans les milieux intellectuels. Enfin, peu importe. Sir Philipp est incontestablement un homme remarquable et un gentleman accompli. Mais pour moi, il n'a pas été très gentil.

— Reginald, dit lady Flora, ne dites donc pas de sottises. Sir Philipp est un ami parfait.

— Je fais juge M. Gérard, maman. Écoutez, cher monsieur : sir Philipp a, à Hythe, près de Folkestone, une villa, une superbe villa, une villa qu'il a fait construire par l'architecte qui a édifié celle-ci. Jusqu'à présent, rien que de très correct. Mais il est venu ici, et j'ai fait la sottise de lui montrer, par le menu, mes créations artistiques. A partir de ce moment, vous ne pouvez guère dire, maman, que sa conduite ait été ce qu'elle devait être.

Lady Arbukle haussa ses belles épaules.

— Vous pouvez rire, maman. Écoutez, monsieur Gérard : il y a dans la villa d'Hythe une chambre ainsi composée : boiseries grises ; murs tendus de papier rose, avec, comme frise, des singes jouant à saute-mouton avec des dauphins ; petite commode galbée avec glands d'argent servant de poignées de tiroirs, enfin lit d'ébène macassart, surmonté d'un perroquet de bois vert. Des dauphins, un perroquet, ce sont, je pense, des caractéristiques suffisamment originales. Eh bien, monsieur Gérard, cette chambre, textuelle, vous m'entendez, textuelle, je vais vous la montrer tout à l'heure ici. C'est la chambre Clovis Hugues.

— La chambre Clovis Hugues, fis-je avec étonnement.

— Oui, cher monsieur. Sir Philipp me l'a prise, sans scrupule ; il me l'a prise. Autre chose... Oh ! maman, vous n'avez pas besoin de hausser les épaules, vous savez bien que ce que je dis est la vérité. Autre chose. Toujours à Hythe, il y a une salle de billard ainsi conçue : rideaux de fenêtres, toile grise à frange cerise ; tapis gris uni ; billard d'ébène à pieds d'ivoire ; divans d'angle en bois gris, recouverts de grosse soie cerise ; tables gigognes en érable gris, à bande noire ; enfin frise cerise avec orfraies et hypocampes alternés... Des orfraies et des hippocampes ! Eh bien, monsieur Gérard, cette salle, textuellement, sir Philipp l'a copiée sur ma salle de billard à moi, la salle Raffin-Dugens.

— La salle Raffin-Dugens, répétai-je.

Lady Flora leva les yeux au ciel.

— Vous voyez, Reginald, M. Gérard est un homme sensé. Demandez-lui ce qu'il pense de vos excentricités. Baptiser des appartements de noms pareils... On n'a pas idée !

Le jeune homme rougit délicieusement.

— M. Gérard, j'en suis certain, répondit-il, trouvera avec moi, maman, que nous n'aurons jamais trop d'occasions de manifester notre respect vis-à-vis des hommes désintéressés qui s'attachent à guider l'humanité vers des voies meilleures.

— Tout cela serait très joli, dit lady Flora, si on savait encore sur quel pied danser. Monsieur Gérard, à mon tour, je vous prends

pour juge. Le hall où vous êtes d'abord entré s'est appelé primitivement hall Henderson, le boudoir où nous nous disputons, boudoir Albert Thomas, et ma chambre à moi, un comble, la chambre Vandervelde. Or, depuis la guerre, ne voilà-t-il pas qu'il a fallu changer tout cela. Présentement, le hall s'appelle hall Compère-Morel, le boudoir, boudoir Marc Sangnier, et ma chambre, je vous demande un peu, chambre Kropotkine !

— Je ne pouvais pourtant, maman, fit Reginald avec une dignité froide, laisser à ces appartements les noms d'hommes qui ont trahi leur idéal, en acceptant, pour une lutte fratricide, de collaborer avec des gouvernements bourgeois.

— Évidemment, murmurai-je.

— Remarquez, dit lady Flora, conciliante, que Reginald est un trop bon fils et que je l'aime trop pour l'empêcher de prendre son plaisir où il le trouve. Mais enfin, avouez que ces perpétuels changements sont bien désagréables pour une maîtresse de maison. Les domestiques ne s'y retrouvent plus, et, quand nous avons des amis à la villa, ils montent à la chambre Gorki le petit déjeuner destiné à la chambre André Lebey. C'est insupportable ! Aussi ai-je exigé de Reginald qu'il ne donnerait désormais à nos appartements que des noms de révolutionnaires décédés. Ceux-là, du moins, on est sûr qu'ils ne renieront pas leur idéal pour devenir ministres dans des cabinets bourgeois.

Antiope n'avait pas pris part à cette controverse. Debout contre une fenêtre, elle tambourinait des doigts sur la vitre, derrière laquelle on voyait le jardin s'effacer peu à peu dans le soir.

Lord Reginald, à pas de loup, alla vers elle, et la saisit brusquement par le bras.

— Eh bien ! belle conjurée, c'est toujours pour le 24 avril?

— Quoi? dit-elle.

— Eh ! l'accomplissement de la prophétie du Donegal. N'est-ce pas ce jour-là que vous devez nous jeter à la mer?

— Oui, dit-elle, d'une voix lointaine.

— Oui? Vous entendez, monsieur Gérard, fit Reginald, que l'indifférence de la jeune femme paraissait piquer. Vous entendez? Ne croyez pas que ce soit une plaisanterie. Elle est sérieuse. Enfin, vous êtes au courant des choses de l'Irlande, expliquez-les-moi, car je me demande, moi, si je les comprendrai jamais. Que veulent au juste les Irlandais? Une meilleure organisation des services judiciaires? Un régime douanier plus libéral? Des écoles? Des hôpitaux? Ils n'ont qu'à parler. Nous ne demandons qu'à leur être agréables...

Je me récusai d'un geste poli.

— Voyons, Antiope, dit le jeune homme, n'êtes-vous pas bien comme vous êtes?

— Personnellement, dit-elle, oui.

— Alors?

— Alors!

— Dieu! fit lady Flora, que j'ai horreur de ce genre de discussion! Quels enfants vous faites! Monsieur Gérard, on ne peut les laisser deux minutes ensemble sans qu'ils se mettent à parler politique. Qu'est-ce que ce sera, quand ils n'auront plus personne entre eux pour les en empêcher!

La nuit était entrée dans le boudoir. Je ne voyais plus le visage d'Antiope, ni celui de Reginald. Mais lady Flora, qui était en face de la fenêtre, m'apparaissait encore. En terminant sa phrase, elle me jeta un sourire d'intelligence.

Lord Reginald s'entêtait.

— Vous ne m'avez pas répondu, Antiope? C'est bien le 24 avril qu'est votre anniversaire, et par conséquent l'échéance de la prophétie du Donegal?

— Vous le savez aussi bien que moi, dit-elle.

— Bien! maman, j'ai l'idée d'une bonne plaisanterie à faire à Antiope. Le 23 est le jour de Pâques. Nous allons donner ce jour-là une soirée, pour fêter son anniversaire. Et il faudra qu'elle y vienne, qu'elle soit ici au moment où se lèvera l'aube du lundi 24. Plus de conspiration possible, ma pauvre Antiope. On dansera, et je veux que vous ouvriez le bal avec mon ami le colonel Hartfield, qui commande la garnison de Tralee, et à qui incomberait, en cas de rébellion, l'agréable honneur de vous arrêter.

Le jeune homme battait des mains. Il avait conscience d'avoir réussi une excellente plaisanterie.

— Acceptez-vous, Antiope?

— Restez donc en repos, Reginald, dit lady Arbukle, un peu inquiète de la tournure que prenait la conversation

Mais lui s'entêtait.

— Acceptez-vous? répétait-il. Le 23 avril, à onze heures, j'inviterai tous nos amis de la région. Nous souperons...

— Et si nous avons à ce moment-là des hôtes à Kendale, vous me permettrez de les amener, dit Antiope, car vous pensez bien que j'accepte.

— Bravo, fit Reginald. Voilà une révolution qui s'annonce bien. Il est naturellement entendu que M. Gérard sera des nôtres.

— Nous aurons d'ici là l'occasion de revoir M. Gérard, dit lady Flora.

En cet instant, sur la vitre bleuie par le crépuscule, nous vîmes naître et grandir les points jaunes de deux lanternes. Une voiture s'avançait dans le parc.

Reginald alla à la fenêtre.

— Une de vos voitures, Antiope. Et c'est Ralph qui la conduit. Il vient vous chercher.

— Je ne connais pas, dit lady Flora, de domestique plus dévoué que ce Ralph.

En même temps, elle avait tourné un commutateur. Les lumières jaillirent un peu partout, de coupes, de vasques, de lanternes multicolores.

Nous nous levâmes. Antiope et lord Arbukle passèrent les premiers dans le vestibule.

Une seconde, je fus seul avec lady Flora. Son bras gauche était dressé contre le chambranle de la porte. Elle y appuyait sa belle tête blonde ; j'étais près d'elle, tout près.

— Je vous remercie de votre visite, dit-elle.

Je gardai le silence. Elle ajouta :

— J'espère que vous reviendrez.

Et comme je ne disais toujours pas un mot, elle dit encore :

— Que vous reviendrez, si du moins on vous en donne la permission.

Je lui saisis la main.

— Demain, murmurai-je, d'une voix oppressée.

Elle eut un petit rire.

— Demain? C'est bien tôt. Non, justement, pas demain. Je suis seule. Reginald va à Tralee chez son cher colonel Hartfield. Après tout, pourquoi pas. Venez donc, si vous ne craignez pas de vous ennuyer. Je vous attendrai pour dîner, à sept heures et demie.

Ces quelques répliques avaient été échangées à voix basse et très vite. Nous étions déjà dans le vestibule où Antiope n'avait pas encore terminé de mettre son chapeau.

La voiture avait parcouru environ un kilomètre sur la route de Kendale, lorsque Antiope prit la parole.

— Ralph, dit-elle à l'intendant.

Celui-ci ralentit légèrement l'allure de l'attelage. Le bruit des roues se fit moins fort.

— Ralph, dit Antiope, j'ai parlé à lady Arbukle. Elle veut bien donner des ordres à son gérant pour qu'un nouveau délai soit accordé à Tom Lally. Il ne paiera son terme qu'à l'échéance de septembre. D'ici là, il pourra y avoir des changements.

Elle dit encore :

— Les poursuites sont abandonnées contre la vieille Madge, qui a été surprise en train de ramasser du bois dans le parc de Clare... Vous voudrez bien, Ralph, rassurer ces pauvres gens.

L'intendant s'inclina et remit ses chevaux au trot.

Après un instant de silence, la comtesse de Kendale demanda :

— Vous saviez que j'étais à la villa de Clare, Ralph?

— Non, Votre Seigneurie.

— Vous êtes venu, pourtant.

— J'étais à Tralee, Votre Seigneurie, pour la revue des volontaires de la région, et pour la fixation de la date de la prochaine séance d'exercice et de tir.

— Tout va bien de ce côté, Ralph?

— Admirablement, Votre Seigneurie.

— Vous étiez donc à Tralee?

— J'étais à Tralee, et, en revenant, j'ai eu l'idée que Votre Seigneurie pouvait être au château de Clare. Bien m'en a pris. Car il n'y a à Clare que des automobiles, et moi qui connais la répulsion de Votre Seigneurie pour ce mode de locomotion...

— Merci, Ralph.

Ce fut tout. Une demi-heure plus tard, nous vîmes poindre dans l'obscurité les lumières de Kendale. Durant le trajet, Antiope ne m'avait pas une seule fois adressé la parole.

CHAPITRE VI

La chambre Kropotkine.

Il me sembla avoir entendu le timbre d'une pendule. Cette impression grandit dans le demi-sommeil où je flottais, devint un ordre... Je me levai, et, encore un peu étourdi, me heurtant à d'obscurs petits meubles, aux rondes têtes de bêtes dont les peaux étaient disséminées un peu partout sur le parquet, je me dirigeai vers la cheminée.

Des bûches achevaient de s'y consumer. Elles n'étaient là que pour le charme du feu de bois, la chambre tirant sa tiède chaleur des radiateurs dont on apercevait, dans l'ombre, contre les murs, les orgues d'émail blanc.

Des lueurs roses dansaient dans la chambre. Utilisant un des sursauts de la flamme, je pus lire l'heure à la pendulette de la cheminée : 2 h. 5.

Sur une petite table, près de la pelle et des pincettes, une petite table que je manquai de renverser, tant mes mouvements se trouvaient encore mal coordonnés, je vis luire vaguement des objets de cristal et de vermeil. Un souper était servi là. Émergeant d'un seau d'argent, j'aperçus le rugueux goulot doré d'une bouteille de champagne. D'autres, d'autres détails surgissaient de tous côtés, des détails qui m'étaient passés complètement inaperçus quand nous étions entrés, trois heures plus tôt, dans cette chambre, alors pourtant toute blanche de lumières.

Une des bûches ayant soudain dégringolé, l'appartement devint presque clair. J'entendis derrière moi un éclat de rire.

— Ah ! très cher, vous n'allez pas, je pense, rester indéfiniment dans une pareille tenue... Il ne me sera possible d'aller vous retrouver au coin du feu que lorsque vous serez redevenu correct.

J'eus un geste comique pour exprimer mon embarras.

Lady Flora rit plus fort.

— Ah ! vous me faites vraiment de la peine. Tenez, ouvrez cette porte et entrez là, où sont pendues mes robes d'intérieur. Prenez-en une, au hasard, en faisant de votre mieux pour ne pas jeter les autres par terre.

J'obéis. Ayant franchi la porte, je me trouvai dans l'obscurité, tressaillant au contact de la soie, du satin, des broderies métalliques, la tête bourdonnante des parfums qui sortaient de toutes ces robes remuées.

A tâtons, j'en fis glisser une hors de son support de bois poli. Les manches en étaient si vastes que je n'eus aucune peine à y passer mes bras. Une lourde cordelière pendait ; je la nouai autour de ma taille. Alors, je me hasardai à reparaître.

Lady Flora était déjà auprès de la cheminée. Accroupie devant le feu, ses mains nouées autour de ses genoux, elle avait allume une cigarette et fumait. Elle était cavalièrement vêtue d'un pyjama de satin noir. Sa joie, quand elle m'aperçut, ne connut plus de bornes.

— Ah, cher ! comme vous êtes gentil ainsi !... Approchez, qu'on vous admire un peu.

Une psyché me permit de me rendre compte que j'étais plus ridicule encore que je n'avais pu le supposer.

— Mais c'est qu'il a du goût... ou sinon, beaucoup de chance. C'est un de mes plus jolis déshabillés que vous avez choisi, vous savez : la robe de Nagasaki.

J'étais effectivement drapé dans un kimono cerise, surchargé de broderies d'or figurant des chrysanthèmes et des dragons. Les

manches évasées laissaient mes bras nus, et mes épaules apparaissaient dans la vaste échancrure du col.

— Vous êtes très bien, tout à fait bien, répéta lady Flora, mais ce n'est pas une raison pour vous montrer orgueilleux et ne pas venir vous asseoir à mon côté, là, devant le feu.

Son rire l'avait reprise de plus belle.

— Comment s'appelle-t-il, le directeur de votre Collège de France?

— L'administrateur du Collège de France? M. Maurice Croiset.

— Ah!... Eh bien, je donnerais tout de suite une de mes bagues — n'importe laquelle, au choix, n'importe laquelle — pour voir la tête qu'il ferait, votre M. Maurice Croiset, s'il vous apercevait en ce moment.

— Elle ne serait évidemment pas banale, murmurai-je rêveusement.

— Mon Dieu, fit lady Flora, ne prenez donc pas cet air navré. Vous avez ainsi, je vous le répète, beaucoup d'allure. Si notre amie Antiope était ici, elle serait de mon avis. Mais, que je suis sotte, peut-être que, déjà...

J'eus un mouvement que je réprimai aussitôt, sentant ce qu'un geste de protestation trop marqué eût, en pareille minute, contenu d'impertinent pour cette aimable femme en pyjama noir.

Mais elle avait vu mon sursaut.

— Je ne veux pas être indiscrète, dit-elle avec un sourire railleur.

Je parai en attaquant.

— La comtesse de Kendale, à ce qu'on m'a dit, doit épouser lord Reginald, fis-je d'un air innocent.

Lady Flora haussa les épaules.

— Oh! Reginald n'est pas jaloux, dit-elle.

Et elle eut le même rire qu'Antiope.

— Il est tellement au-dessus de ces choses, le pauvre enfant!

Je la regardai, tandis qu'elle parlait avec une si tranquille désinvolture. Était-ce donc là la même femme qui, il y avait à peine une heure... Inconscience, hypocrisie, j'étais incapable de décider. Et je me pris à songer à la phrase d'un illustre religieux qui avait exercé longtemps son ministère au Royaume-Uni. « J'ai confessé, me disait-il, des Irlandaises et des Anglaises. Or, c'est un contraste frappant que celui qui existe, malgré toutes les apparences, entre la pudeur irlandaise et l'obscénité galloise. Et remarquez, ajoutait-il avec un sourire, que je ne puis vous parler que des galloises catholiques. »

Faisant jouer un invisible déclic, lady Flora avait provoqué sur la cheminée l'embrasement d'une veilleuse rose pâle. En même temps, elle avait sauté sur ses pieds avec une légèreté merveilleuse, Mainte-

nant, debout, la tête renversée, les bras en croix, elle s'étirait dans un mouvement de voluptueux abandon.

Elle bâilla.

— J'ai faim, dit-elle.

Elle jeta un regard sur la petite table dont j'ai parlé tout à l'heure, battit des mains.

— Ah ! fit-elle, un perdreau, un foie gras, des fruits. Cela peut aller.

Ayant aussi regardé la petite table, je m'aperçus que tout était organisé pour permettre à deux personnes de prendre part au souper. J'en conçus une certaine humiliation, quant à l'intégrité de mon libre arbitre. Pas une fois, depuis mon arrivée, lady Flora ne m'avait quitté pour donner un ordre. Il fallait donc admettre de sa part la plus complète préméditation. Elle avait décidé que je souperais avec elle, et, croyant lui imposer les miennes, je n'avais fait qu'obéir à ses volontés.

— Après tout, me dis-je, je suis bien sot d'essayer de compliquer sentimentalement une aussi aimable aventure. C'est avec cette manie de couper les cheveux en quatre qu'on arrive à s'empoisonner la vie. Usons simplement de la minute qui passe, et celle-ci est à tous égards délicieuse.

Sans plus tarder, j'essayai de traduire de façon concrète ma résolution. Précisément, lady Flora, debout, me tournant le dos, était en train de découper le perdreau. Je la pris dans mes bras.

Elle tressaillit. Son petit couteau glissa. Déjà, elle s'était dégagée en riant.

— Ah ! dit-elle, ces timides !... Voyez ce que vous avez fait. J'aurais pu me couper le doigt. Et, en tout cas, vous voilà tout éclaboussé. Regardez ces petits cubes de gelée qui tremblotent sur les manches de votre beau kimono. Ce n'est pas bien d'abîmer les affaires qu'on vous prête.

Et, comme je demeurai penaud :

— Si vous désirez absolument manifester votre activité, ne vous gênez pas.

En même temps, elle me désignait le seau qui contenait la bouteille de Champagne.

— Il y a à côté une tenaille pour les fils de fer. Et faites de votre mieux, n'est-ce pas, pour ne pas ameuter les populations.

Elle disposait, cependant, sur une nappe étalée devant le feu, à même le tapis, assiettes et couverts.

— Nous allons souper assis par terre, dit-elle. Ce sera bien plus amusant.

A côté du seau à glace, il y avait un panier de fine vannerie dans lequel était couchée une bouteille. Lady Flora me fit signe de m'en emparer.

— Au coin du feu, dit-elle. Déposez ce panier au coin du feu. Vous avez lu l'étiquette, et savez ce que ça veut dire, je pense?

— Léoville-Poyferré, dis-je.

— 1881, compléta lady Flora. Avec le perdreau, cela s'impose. Là, doucement, très bien.

Je venais de déboucher sans encombre la bouteille de Champagne.

— Installons-nous, dit mon hôtesse.

Prestement, elle s'assit ; j'eus le temps de lui saisir au vol le poignet et d'y appuyer les lèvres.

— Chut, fit-elle. Ne recommençons pas l'histoire de la gelée du perdreau. Sérions les questions, comme on dit chez vous.

Je la regardai avec stupéfaction. Une telle faculté d'oubli, de dédoublement me dépassait. Mathilde de la Môle sait à merveille disposer ses cheveux de telle sorte qu'on ne peut voir le vide laissé par la mèche qu'elle a coupée, la nuit précédente, dans un moment d'exaltation. Je pus constater que lady Flora possédait de façon parfaite cet art de se recoiffer.

— Ce perdreau est à point, dit-elle. Je vous demande pardon, mais soyez assez aimable pour ajouter une bûche au feu. Pendant que vous êtes debout, donnez-nous le champagne.

J'emplis les verres.

— Il est bon, dit-elle, ayant mouillé ses lèvres. A ce propos, avez-vous lu, dans les journaux d'aujourd'hui : les Allemands viennent encore de bombarder Reims. Et cette pauvre cathédrale ! Quel dommage ! Si cela continue, je serai de l'avis de Reginald, qui trouve qu'il n'y a rien de plus horrible que la guerre. Qu'en pensez-vous?

— Je pense qu'il faut être un fou ou un scélérat pour ne pas être de l'avis de lord Arbukle, répondis-je.

Lady Flora remplit de nouveau nos verres et vida le sien d'un trait.

— Ce champagne est réellement bon, reprit-elle. J'ai été bien inspirée d'en acheter cinq cents bouteilles en 1914. Vous ne le croiriez pas : en mai ! On aurait dit que je prévoyais les événements. Maintenant, pour s'en procurer, c'est impossible. Et qui sait même si, après la guerre, on pourra de nouveau en avoir. Toute cette région doit être abominablement dévastée, n'est-ce pas?

— Oui, dis-je.

— C'est très regrettable. Mais, enfin, il vous restera les vins de Bourgogne et du Bordelais. Sous ce rapport, on ne peut pas dire que

la France soit trop à plaindre. Reprenez donc du Léoville. Je regrette de n'avoir pas fait monter deux bouteilles de Rœderer. Vous me dites que vous n'avez pas lu les journaux d'aujourd'hui? Les nouvelles ne sont pas fameuses. Où est donc le *Times*?... J'aurais voulu vous faire lire le communiqué de Verdun. Les Allemands ont pris pied dans le bois de la Caillette et fait prisonniers deux de vos régiments. A ce propos, pourquoi vos journaux ne publient-ils pas les communiqués allemands? C'est un peu ridicule. Les journaux anglais les donnent bien, eux. Vous ne dites rien? Êtes-vous souffrant?

Je ne souffrai pas. Je venais simplement de m'assurer, par un mouvement un peu brusque du cou, de la permanence de la paralysie laissée par le shrapnell de Guise. J'aurais été assez gêné, en ces minutes moelleuses, d'en constater la disparition.

Si mes scrupules patriotiques se trouvaient de ce fait en paix, je mentirais, toutefois, en affirmant qu'il en était de même de certains autres. Sans connaître personnellement le professeur Ferdinand Gérard, j'étais forcé d'admettre que la méthode de travail que j'avais adoptée depuis mon arrivée à Kendale devait différer vraisemblablement beaucoup de celle qu'il aurait suivie pour se documenter sur la légitimité des revendications irlandaises. J'étais forcé de reconnaître, clair comme jour, que j'étais en train de tromper doublement les plus loyaux, les plus magnanimes des hôtes. Aussi je ne prétends pas un instant esquiver, de la part de ceux qui liront ces lignes, le reproche d'immoralité. Je me borne à plaider les circonstances atténuantes, en raison de ma faiblesse, et surtout de ma sincérité.

Si puissants fussent-ils, — et je donne ma parole qu'ils l'étaient, — on voit que les philtres de lady Flora n'avaient pas complètement étouffé en moi la voix de la loi morale. Mais c'était d'une façon extrêmement affaiblie qu'elle me parvenait en cette minute, où, pelotonné dans ma robe de pourpre et d'or, le front posé sur les petits genoux de lady Flora, je m'attendais, d'un instant à l'autre, à entendre le coq chanter.

*
* *

Lady Flora était en train de peler une poire à l'aide d'un couteau de vermeil. J'eus soudain l'impression assez désagréable que j'allais avoir à surveiller mes paroles.

— Vous plaisez-vous dans ce pays? demanda-t-elle négligemment.

— Je serais bien difficile si je ne m'y plaisais pas, répondis-je avec la plus parfaite hypocrisie.

Elle sourit.

— J'entends, dit-elle, et c'est fort aimable à vous. Mais enfin, quand vous avez décidé de venir en Irlande, vous ne saviez pas devoir m'y rencontrer.

Elle n'abusa pas de son avantage.

— Eh bien, dit-elle, vous n'êtes pas comme moi. Ici, je m'ennuie, je m'ennuie... à en mourir.

— Pourquoi restez-vous, alors? fis-je avec un peu d'aigreur.

Elle me regarda de ses beaux yeux étonnés.

— Pourquoi je reste? Mais, par devoir.

— Par devoir?

— Oui, à cause de la santé de Reginald. L'air de Londres ne lui vaut rien. Celui d'Écosse est trop fort. En outre, vous avez, tout à l'heure, fait allusion à certain projet...

Elle s'interrompit à point pour poser sur une assiette une moitié du fruit qu'elle venait de partager.

— Je ne vous étonnerai pas en vous disant que j'ai déjà en vous une grande, une très grande confiance. Permettez-moi de vous demander de me parler en véritable ami.

— Je vous en prie.

— Eh bien, il s'agit de ce mariage. Quel est votre avis?

— Mon avis? fis-je, abasourdi.

— Il n'est naturellement pas question, continua-t-elle, sur le ton le plus posé, des noms et fortunes en présence. Rarement union aura été sous ce rapport mieux assortie.

— La différence d'âge, peut-être?

— Peuh! fit lady Flora. Antiope a dix ans de plus que Reginald, c'est vrai. Mais elle est si jeune de caractère. Ce n'est pas cela.

— Je ne vois pas, alors, dis-je, non sans un certain malaise.

Elle laissait, de façon bizarre, peser sur moi son regard.

— Je ne sais si je dois continuer, fit-elle. Encore une fois, j'ai peur d'être indiscrète.

— Vous avez acquis le droit de l'être, dis-je galamment.

Ses paupières ne palpitèrent même pas.

— Je le serai donc, dit-elle. Mais, au préalable, il faut me jurer que vous n'avez pour la comtesse de Kendale d'autre sentiment que cette amitié d'enfance dont elle m'a elle-même parlé. S'il en était différemment, j'aurais trop peur de vous causer de la peine, et je me tairais.

— Que voulez-vous dire?

— Une mère a des devoirs, continua-t-elle gravement. Si désireuse que je puisse être de voir mon fils épouser Antiope, je m'en voudrais toute ma vie d'avoir prêté la main à la réalisation de ce

projet sans avoir fait au préalable le nécessaire pour constater l'inanité de certains bruits.

— A quels bruits faites-vous allusion?

— Oh! je le reconnais, des choses bien indignes. Mais, encore une fois, je dois en avoir le cœur net. Vous êtes mon ami. Je me suis trop avancée maintenant pour me taire. Dites-moi, le cœur d'Antiope, le croyez-vous libre? Que pensez-vous d'elle?

— Je crois la comtesse de Kendale occupée uniquement de son pays.

— Quel pays?

— Mais... l'Irlande.

Lady Flora éclata de rire.

— Quel enfant vous faites! Une femme a le jour pour s'occuper de politique. Il lui reste ses nuits.

— Je ne vois pas...

— Oh! ne me regardez pas avec de tels yeux. Vous finirez par me faire croire que j'ai eu tort d'en user avec vous de façon si confiante. Vous pensez bien que je n'attache pas aux bruits dont il s'agit une importante exagérée. Et puis, Antiope est libre...

— Encore une fois, à quels bruits faites-vous allusion?

— Des racontars, dit lady Flora, j'en jurerais... Depuis combien de temps êtes-vous à Kendale?

— Je suis arrivé le 24 mars, et nous sommes le 6 avril.

— Douze jours seulement, fit-elle. Mon Dieu, il me semble que je vous connais depuis si longtemps.

« C'est fort aimable, pensai-je. Mais à quoi tout cela va-t-il nous mener? »

— En douze jours, vous avez tout de même eu le temps de vous familiariser avec les aîtres de Kendale. Vous connaissez la disposition de la chambre d'Antiope?

— Oui, pour y être entré une fois, le lendemain de mon arrivée.

— Cette chambre est au premier étage, à l'angle du château. L'une des deux fenêtres donne sur la mer, l'autre sur le parc.

— J'ai remarqué ces détails.

— Vous savez que le château est bâti à flanc de rocher. De sorte que la fenêtre du parc est dominée par la roche, qu'elle a, en face d'elle, à quarante ou cinquante pieds.

— Je sais, dis-je. J'ai même gravi cette roche. De son sommet, on a sur l'Océan une vue plus belle encore que des fenêtres du château.

— Bien, fit-elle, alors, vous allez comprendre à merveille. Mais que je ne voie pas dans vos regards la moindre nuance de désapprobation... Je m'arrêterais à l'instant même.

— Continuez, je vous en prie.

— Il y a trois mois de cela — ou quatre — j'avais à mon service un palefrenier. Jim était son prénom. Or, Jim avait conçu un sentiment très doux pour la femme de chambre de la comtesse de Kendale.

— Jenny?

— Non, Jenny est venue depuis. Celle de Jim s'appelait Jane, je crois. Peu importe.

— Peu importe.

— Bref, le soir, son service terminé, Jim courait vers Kendale pour essayer d'y trouver Jane. Un soir, elle n'était pas au rendez-vous. La chambre de la comtesse était éclairée. Jim eut l'idée bien naturelle d'escalader la roche, pensant que Jane était retenue par sa maîtresse, et désireux de guetter l'instant où celle-ci lui rendrait sa liberté. Or, Jim n'aperçut pas Jane. Mais en revanche...

— Mais en revanche?

— Ah ! dit lady Flora. Non. N'attendez pas de moi que je commette la mauvaise action de vous dire le nom de celui qui était, à cette heure tardive, avec Antiope. Quelle idée vous feriez-vous de moi? Le nom de cet homme n'a rien à voir avec la chose.

— Et Jim? demandai-je avec ironie.

— Vous pensez bien, dit-elle, que j'ai saisi la première occasion de le renvoyer.

Elle avait allumé une cigarette, et laissait la fumée monter vers le plafond, par petites saccades bleues.

— Quel est votre avis?

— Je pense, dis-je, que lord Reginald est tellement au-dessus de ces choses.

Elle sourit.

— C'est également ce que je pense. Aussi ne lui en ai-je même pas parlé. Vous voyez que vous pouvez être fier de la confiance que j'ai en vous.

Il y eut un silence. En ce moment, la pendulette sonna.

Lady Flora tressaillit.

— Quatre heures déjà ! fit-elle avec le plus charmant accent de regret.

Je me levai un peu nerveusement.

— Il faut que je vous quitte.

Elle ne fit que fort peu de chose pour me retenir.

— Mon Dieu, que je suis désolée de vous contraindre à faire ainsi une lieue dans la nuit !

Elle avait ouvert la fenêtre.

— Heureusement, il ne pleut pas.

Elle était revenue vers moi, avait posé ses mains sur mes épaules. Je n'avais qu'à avancer la tête pour avoir contre mes lèvres ses cheveux blonds.

— Vous ne m'en voulez pas?

— Vous en vouloir! Pourquoi?

— Si vous aviez, dit-elle, éprouvé pour Antiope un sentiment autre que de l'amitié, je ne me serais pas pardonné ma franchise. Mais j'avais votre parole...

Je prêtai à peine attention à une aussi tranquille impudence. En cette minute, je n'avais plus qu'une pensée : mettre le minimum de ridicule à troquer contre mes vêtements la splendide robe de pourpre et d'or. Il faut rendre justice au tact merveilleux avec lequel lady Flora me mit à même de m'acquitter de ces médiocres formalités.

*
* *

Le long des massifs obscurs, par les allées sur le sable desquelles s'égouttaient les larmes de la dernière pluie, lady Flora me reconduisit jusqu'à la grille du parc.

L'ayant franchie, je me mis à marcher très vite sur la route. Bientôt je fus obligé de ralentir mon allure. Les ténèbres semblaient devenir plus épaisses, ainsi qu'il arrive à l'heure qui précède immédiatement l'aube.

Je reconnus l'endroit où, la semaine précédente, j'avais été présenté à lord Reginald. J'évoquai la silhouette du charmant ami du colonel Hartfield, et, à travers elle, celle de sa mère. Quelle curieuse aventure! Je songeai au grand homme de la famille, à ce lord Francis Somerville, tour à tour collaborateur et rival de Pitt, signataire de la paix d'Amiens, et avec qui, sous les ombrages de Saint-Cloud, Joséphine aimait à parler des mers des Antilles, sur lesquelles il avait jadis, jeune amiral, fait tournoyer ses boulets ramés contre nos vaisseaux. Sa très authentique petite-fille, je venais de la tenir dans mes bras. Un épisode aussi fortuné aurait dû me flatter davantage... Au total, il ne m'en restait que malaise et sentiment d'avoir trempé plus ou moins consciemment dans une assez vilaine petite machination.

J'atteignis la route de Tralee. Le ciel était devenu d'un brun vineux. Il n'y brillait plus aucune étoile. Le murmure du vent froid et celui de la mer se confondaient.

La route ayant tourné, j'aperçus, à environ cent mètres devant moi, une lumière.

Ce n'était ni la lampe attardée d'une maison, car cette lumière se mouvait, ni la lanterne d'une voiture, car j'aurais entendu le bruit des roues ou les sabots du cheval... Un cycliste, peut-être...

— Qui va là?

Je ne répondis pas à cette sommation. Dire mon nom eût été ridicule ; je continuai à avancer.

Bientôt, j'eus sous le nez la lanterne. Derrière elle, cinq ou six ombres se pressaient.

— Qui êtes-vous?

— Château de Kendale, répondis-je.

Cette réponse n'eût pas été faite pour aplanir les difficultés, si j'étais tombé sur un détachement de la *Royal Irish Constabulary*. Mais enfin, il fallait bien dire quelque chose. Le ton impératif du commandement l'exigeait.

Il se trouva que ma réponse était la bonne.

La lanterne s'abaissa. Les ombres s'écartèrent.

J'avais devant moi une silhouette mince, celle d'un homme très jeune, avec une petite voix flûtée.

— Lieutenant Fitzgerald, des *Volontaires* de Tralee.

— Je me présentai, puis j'interrogeai :

— Des volontaires de Tralee?

— Oui, c'est le bataillon des volontaires de Tralee qui fait une marche de nuit et va procéder tout à l'heure à des exercices de tir.

Il fit signe à une des ombres qui nous entouraient.

— Conduisez monsieur au commandant.

Il me salua.

— Excusez-moi de ne pas vous accompagner moi-même. Nous procédons à des exercices de flanquement et de protection d'une colonne en marche. C'est pour cela que vous avez été interpellé. Je suis chargé de l'arrière-garde. Encore une fois, excusez-moi.

A tâtons, je suivis mon conducteur vers l'avant de la colonne. Celle-ci avait fait halte dans une partie encaissée de la route. A ma droite, le long du talus, je voyais les hommes accotés contre la muraille terreuse, s'appuyant au canon de leur fusil comme sur une canne. Pas de faisceaux, d'équipements ou d'armes.

Nous atteignîmes la tête de la colonne.

— Voici le commandant, murmura mon guide.

Un homme aux épaules massives nous regardait venir. Mains derrière le dos, il était debout au milieu de la route.

— Monsieur Gérard !

Je tressaillis, moins pour avoir été reconnu, que pour avoir moi-même reconnu la voix de M. Ralph.

J'avais totalement oublié qu'il possédait un grade élevé dans l'armée révolutionnaire.

— En quoi, monsieur, puis-je vous être de quelque utilité?

Sa voix était à la fois impérative et prévenante. En outre, et c'était bien naturel, devant ses soldats, le gérant du comte d'Antrim ne s'astreignait plus à me parler à la troisième personne.

— Je suis tout à votre disposition, ajouta-t-il.

Derrière M. Ralph, le ciel se faisait grisâtre. Le vent se calmait. Peu à peu, le jour naissait.

— Je suis à votre disposition, répéta le gérant.

— Je me suis souvenu, dis-je d'un ton dégagé, vous avoir entendu dire que les volontaires quitteraient Tralee ce matin à quatre heures et viendraient manœuvrer du côté d'Ardfert. J'ai désiré assister à ces exercices.

— Je vous remercie de cet intérêt, dit-il.

Il me sembla démêler de l'ironie dans sa voix. Il m'avait vu venir, et savait bien que ce n'était pas du côté de Kendale que j'arrivais. Si j'avais pu une minute penser rentrer au château inaperçu, mon espoir était à vau-l'eau.

Il faisait maintenant à peu près jour. Des flaques de pluie, sur la route, brillaient. Un vol de canards sauvages passa, très bas.

M. Ralph me fit signe de le suivre.

Nous quittâmes la route pour grimper dans le champ qui la dominait de deux ou trois mètres.

— Lieutenant Davis, ordonna-t-il, vous prendrez à ma place la tête de la colonne.

M. Ralph porta un sifflet à ses lèvres. Un premier coup. Le murmure des voix bourdonnantes se tut.

Un second coup, et ce fut le piétinement de la colonne qui se mettait en marche.

Les volontaires défilèrent devant nous. Et c'était un curieux mélange de laisser-aller et de discipline. Presque tous ces hommes étaient en uniforme, mais cet uniforme lui-même n'était pas très unifié. D'une façon générale, il était composé de la vareuse, des culottes à bandes molletières, le tout gris-vert. Certains soldats étaient coiffés du feutre australien, d'autres de la casquette anglaise. Mais il y avait des volontaires qui n'avaient pas d'uniforme du tout. On aurait dit d'honnêtes chasseurs de grives, s'ils n'avaient pas eu en bandoulière le rifle de guerre et à la ceinture la baïonnette.

— Beaucoup, dit M. Ralph, sont d'anciens combattants réformés ou démobilisés. Ceux-là se sont arrangés pour conserver leurs uniformes.

— Et les autres? demandai-je.

— Leurs femmes ou leurs mères leur ont taillé leur habillement. Ils se sont équipés tout seuls.

— A leurs frais?

— A leurs frais.

Je regardai les hommes qui défilaient devant nous. Ils étaient presque tous très jeunes. Je sentis qu'il n'y avait guère de paysans parmi eux. La plupart donnaient l'impression de petits bourgeois, commis de banques, clercs de *solicitors*, employés de grands magasins. Beaucoup avaient des lunettes. Il y avait dans ces regards de myopes une expression de ténacité et de volonté qu'on ne pouvait plus oublier. Ah ! dix fois, cent fois avoir à affronter une brute de métier plutôt que l'un de ces jeunes gens pâles !

Sur l'heure, les projets exposés un mois auparavant par M. Térence cessèrent de me paraître aussi présomptueux.

Ses mains gantées étreignant le pommeau de son épée piquée en terre devant lui, Ralph Macgregor assistait, rigide, à ce défilé. Quand le dernier volontaire fut passé, il se pencha vers moi, et me dit avec orgueil :

— Le 17 mars dernier, pour la fête de saint Patrick, une revue a eu lieu en plein centre de Dublin, à College-Green. Quinze cents volontaires, monsieur le professeur, ont défilé devant leur chef, votre collègue Eoin Mac Neill. La circulation des tramways a dû être arrêtée pendant une heure et demie. La police anglaise, bouche bée, regardait...

— Et les armes? fis-je. Comment parvenez-vous à vous les procurer?

Il me regarda ironiquement.

— Vous êtes inquiet, monsieur le professeur. Les armes? Elles arrivent par les yachts privés, par les paquebots, dans les valises des voyageurs... Tenez, voyez ce fusil-là.

Nous avions repris notre marche à la queue de la colonne. Ralph fit signe à un volontaire. Il lui prit son fusil, me le tendit.

— Regardez, monsieur le professeur, c'est un fusil de guerre anglais. Inutile de demander à son propriétaire comment il se l'est procuré. Il l'a, c'est l'essentiel.

Il rendit le fusil, et me dit avec un sourire :

— Si vous avez la pensée de trouver des modèles allemands, ce n'est pas ici qu'il faut vous adresser. C'est plus haut, en Ulster. En 1914, trois mois avant la guerre, sir Edward Carson, aujourd'hui ministre dans le cabinet de guerre britannique, a sollicité contre nous l'aide d' « un puissant monarque de ses amis », — c'est ainsi qu'il

appelait le kaiser. Incontinent, il a reçu, par l'intermédiaire de la *Deutsche Munitionen und Waffen Fabrik*, 50 000 fusils et un million de cartouches. Non, monsieur le professeur, si vous désirez trouver des *Mauser*, ce n'est pas ici qu'il faut chercher.

M. Ralph resta un instant songeur. Puis il ajouta avec une nuance d'amertume :

— Il y a un siècle, pourtant, nous avons accueilli des armes étrangères. C'était Hoche qui nous les apportait, et c'était des fusils français.

* * *

Couché à huit heures, je fus réveillé par William à onze heures. J'arrivai en retard au déjeuner qui réunissait mes collègues de la commission de contrôle. J'étais épuisé de fatigue et d'énervement.

Au dessert, le professeur Henriksen qui, depuis une semaine, s'était décidé à être des nôtres à table, prit la parole :

— Mes chers collègues, dit-il, je suis heureux de pouvoir vous communiquer les premiers résultats de l'enquête que j'ai entreprise, et à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser.

Je le regardai avec étonnement. Il m'adressa un sourire aimable.

— Vous étiez absent, mon cher collègue. C'est au cours d'un des repas auxquels vous n'avez pas assisté que j'ai eu l'honneur de communiquer à ces messieurs le but et les méthodes de l'enquête dont il s'agit. Brièvement, à votre usage, je résume. *Objet* : consulter sur la question irlandaise l'homme d'État le plus qualifié pour chaque nation. Mais interroger les vivants m'a paru à la fois banal et aléatoire ; les langues sont à l'heure actuelle liées. J'ai jugé plus original et plus sûr de demander leur avis aux morts, sans naturellement remonter trop haut dans le cours des temps. Les avis de Gustave Vasa et d'Alberoni, par exemple, sont aujourd'hui sans portée pratique. Qui ne voit au contraire les avantages qu'il y a à connaître, pour la question qui nous occupe, le sentiment du prince de Bismarck ou du prince Gortschakof?

Je jetai un coup d'œil effaré sur mes compagnons. Le docteur Grütli sirotait posément son whisky. Les yeux bleus du colonel Harvey étaient sans expression. Le baron Idzumi avait croisé sur la table ses petites mains fripées et les considérait avec application.

— *Méthode*, maintenant, poursuivit le professeur Henriksen ; les tables tournantes, naturellement. C'est un procédé qui a fait ses preuves, et que préconisent les meilleurs esprits. Victor Hugo, dans son *William Shakespeare*, première partie, livre II, a fait justice des imbéciles qui en raillent l'emploi. « Parlons net, a-t-il dit en excellents

termes, cette raillerie est sans portée. » Les résultats que je viens vous soumettre, messieurs, sont la justification éclatante de la thèse soutenue par l'illustre sénateur français.

Il avait exhibé un portefeuille usagé, et était en train d'étaler sur la table une foule de petits papiers.

— A tout seigneur, tout honneur, j'ai commencé par interroger l'esprit de M. Gladstone et celui de M. Parnell. Ainsi que je m'y attendais, ils se sont récusés. Vous comprenez, ces messieurs sont parties au procès. Leur refus était parfaitement correct. Je n'ai pas insisté... Immédiatement, j'ai passé à l'Italie. Une consultation de M. Crispi s'imposait. Réponse nettement défavorable à l'Irlande. M. Crispi a même bien voulu profiter de l'occasion pour fixer un point d'histoire en me faisant connaître qu'il faisait partie des conjurés qui, le 14 janvier 1858, jetèrent, à l'instigation d'Orsini, des bombes sur l'empereur Napoléon III. Il estime néanmoins qu'aujourd'hui de tels procédés ne sont plus de saison.

— C'est, dit le docteur Grütli, la condamnation du système irlandais dit de la *force physique*.

— Parfaitement, approuva le professeur Henriksen. Ensuite, — ceci, monsieur Gérard, vous intéresse particulièrement, — je suis passé à la France. L'homme le plus représentatif de la politique française en ces cinquante dernières années m'a paru être M. Gambetta. Voici la réponse qu'il a bien voulu me faire.

A la ronde, il fit circuler une feuille de papier, sur laquelle je lus cette phrase sibylline :

E altrettanto legittimo di vedere l'isola ove rintuona l'Hekla bramare la libertà quanto scorgere l'aquila che vola verso il sole, la poana verso la tomba, la rondine verso la primavera et la preghiera innalzarse verso il cielo.

— Est-il d'usage, demandai-je, que les esprits emploient pour répondre uniformément la langue italienne?

— Y pensez-vous ! fit le professeur. Le refus de M. Gladstone était rédigé en excellent anglais.

— Alors, cela? dis-je, en désignant la réponse du grand orateur.

M. Henriksen haussa les épaules.

— Les esprits, fit-il d'un ton sec, ont coutume de répondre dans leur langue natale.

Le baron Idzumi leva la main, indiquant qu'il voulait parler.

— La réponse, dit-il, fait allusion à l'*île où gronde l'Hékla*. N'y a-t-il pas confusion avec l'Islande?

— Certainement, dit le professeur Henriksen. Confusion d'ailleurs bien excusable chez un homme tellement sollicité par la politique

intérieure. Mais admirez, par contre, messieurs, cet admirable idéalisme qui nous permet de continuer à révérer en la France le soldat de la civilisation. Oui, aujourd'hui comme il y a un siècle,

... Le sang des fils de la France
Sert de rempart à l'univers.

Il y eut un murmure sympathique à mon adresse. Je m'inclinai légèrement, juste assez pour pouvoir constater que le shrapnell de Guise habitait toujours ma nuque. Mais vraiment, en cette minute, j'aurais eu mauvaise grâce à en manifester de l'humeur.

— Passons à l'Espagne, dit le professeur. La réponse de M. Canova est également pleine d'intérêt. Il est, comme M. Crispi, assez hostile aux procédés révolutionnaires.

— Cela, fit le colonel Harvey, d'un ton navré, me rappelle que le sénateur Barkhilpedro n'est pas encore parmi nous. Je commence à craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque chose...

Successivement, je dus écouter les réponses de MM. Mac Kinley, Stamboulov et du comte Jules Andrassy. J'avais les poings crispés d'énervement quand je regagnai ma chambre.

J'y trouvai une lettre d'Antiope, avec qui j'avais projeté d'aller visiter dans l'après-midi les ruines d'Ardfert. Elle me disait très brièvement avoir oublié la veille, quand nous avions formé ce projet, que le lendemain était un dimanche, et qu'elle avait à assister aux offices. Sa lettre se terminait ainsi :

A vendredi donc. Je n'ai certainement pas besoin de vous rappeler que nous devons nous retrouver ce jour-là chez notre amie lady Flora, où nous sommes tous deux invités à dîner.

Le commandant des volontaires de Tralee, à n'en pas douter, avait déjà fait son rapport.

*
* *

Vêtue d'une tunique de velours bleu de roi, sous laquelle on pouvait à loisir la deviner toute, jamais encore lady Flora ne m'était apparue plus belle que ce soir, ni — pour employer un qualificatif peu sympathique, mais qui dit bien ce qu'il veut dire — plus désirable. Les yeux du jeune Reginald lui-même, on les voyait se détourner, s'ils venaient à rencontrer d'aventure le regard de son inquiétante mère.

Assis sur le tapis, au pied de la bergère d'Antiope, qui laissait rêveusement reposer sa main sur la tête blonde du jeune homme, celui-ci nous lisait avec des inflexions ardentes quelques-unes des plus belles pages de son livre bien-aimé.

— *Vous venez toujours si horriblement tard.*

— Mais je ne puis m'empêcher d'aller voir jouer Sibyl Vane même pour un seul acte. J'ai faim de sa présence; et quand je songe à l'âme merveilleuse qui se cache dans ce petit corps d'ivoire, je suis rempli d'angoisse!

— Vous pouvez dîner avec moi ce soir, Dorian, n'est-ce pas?

Il secoua la tête.

— Ce soir elle est Imogène, répondit-il, et demain elle sera Juliette.

— Quand est-elle Sibyl Vane?

— Jamais.

Reginald s'arrêta. La comtesse de Kendale venait de se lever brusquement.

— Antiope, qu'y a-t-il?

— Qu'avez-vous, chérie? fit lady Flora.

— J'étouffe, dit-elle, portant la main à son cœur.

— Les fenêtres sont pourtant grandes ouvertes, dit lady Flora, et, pour avril...

— Reginald, venez, dit Antiope, allons faire un tour dans le jardin.

Ils sortirent. Lady Flora continuait à fumer une cigarette. Nous restâmes ainsi cinq longues minutes sans parler. A la fin, avec un sourire attristé, elle me dit :

— Si vous saviez combien je suis navrée!

— Navrée?... Je ne comprends pas.

— J'ai compris, moi, fit-elle. Il n'y a qu'à vous regarder.

— Qu'à me regarder?...

— Oui, qu'à vous regarder. Ce que j'ai eu le grand tort de vous confier l'autre soir, vous avez cédé à la tentation, vous avez fait la folie de le vérifier... Vous avez gravi la roche.

— Madame! fis-je avec violence.

Ses yeux s'emplirent d'une surprise joyeuse.

— Non, dit-elle, réellement, vous n'avez pas fait cela? Ah! quel poids vous m'ôtez du cœur. Alors, il faut me promettre, et tout de suite, de ne pas essayer, de ne pas chercher...

Au même instant, Antiope et Reginald rentrèrent.

— J'ai dû prendre froid, dit la jeune femme en souriant. Ce ne sera rien. Mais la voiture qui vient nous chercher est là, et je vais vous demander, ma chérie, l'autorisation de me retirer.

— Il n'est que neuf heures, dit lady Flora.

— Je resterai davantage la prochaine fois.

— Je l'espère bien, dit Reginald. Nous sommes aujourd'hui le 14 avril. La prochaine fois, rappelez-vous, c'est le dimanche de Pâques, 23 avril. Nous devons, pour fêter votre anniversaire, danser

toute la nuit. Et, au matin, nous vous laisserons toute latitude pour accomplir la prophétie du Donegal.

— Je ne l'ai pas oublié, dit-elle, souriant toujours.

La voiture qui nous emportait était conduite par le cocher Joseph. Les lanternes n'en éclairaient qu'à peine l'intérieur.

A mi-voix, je murmurai :

— C'est vrai... Dans neuf jours... Plus que neuf jours.

Je sentis Antiope sursauter.

— Plus que neuf jours? Neuf jours encore, voulez-vous dire !

Dans un sanglot, elle s'écria :

— Ah ! je voudrais que ce fût demain.

— Qu'avez-vous? murmurai-je, effrayé.

— Excusez-moi, reprit-elle, et je vis qu'elle s'efforçait de sourire. Excusez-moi. Je suis nerveuse. Voyez, je vous ai emmené d'autorité. Je n'ai même pas songé que vous pouviez avoir du plaisir à rester à Clare.

— Madame, lui dis-je gravement, croyez-vous qu'il soit très charitable de me parler de la sorte?

— Pardonnez-moi, dit-elle doucement.

Et elle me tendit la main.

Cette main, je la conservai dans les miennes durant tout le trajet. Elle ne chercha pas à me la retirer. Je sentais la comtesse de Kendale triste, irrémédiablement triste. Et je ne comprenait pas qu'il eût mille fois mieux valu lui demander les causes de cette tristesse que de chercher à les percer par mes propres moyens.

Dans le vestibule du château, elle me quitta.

— Merci, murmura-t-elle hâtivement. Venez me voir demain ; venez... Cette promenade que nous avons remise l'autre jour, nous la ferons. A huit heures et demie, demain matin, je vous attends.

*
* *

Je rentrai dans ma chambre, où je pus demeurer un quart d'heure, à marcher de long en large. Puis je sortis, ayant pris soin de laisser l'électricité allumée.

Ayant quitté le château, je descendis sur la plage. La lune, presque en son plein, se levait, énorme et rouge, sur la mer. Je voyais, larges rubans parallèles, les vagues venir vers moi, s'approcher tout près pour crouler, au dernier moment, avec un bruit d'avalanche... Pourquoi étais-je venu là? Je ne savais.

Comme je remontais vers le château, une demie, celle de dix heures, sonna.

Je suivis la grille du parc, vers la gauche. Cette grille venait se souder dans le rocher dont m'avait parlé lady Flora, le rocher surplombant la fenêtre d'Antiope.

Ce rocher, dernier contrefort des collines au flanc desquelles était bâtie la demeure de Kendale, était hérissé de robustes pins maritimes. Leurs branches pendantes aidaient à le gravir. D'ailleurs un sentier, à l'usage des promeneurs du château, était ménagé dans la pierre.

J'atteignis bientôt une sorte de belvédère naturel.

De ce belvédère, on voyait la chambre de la comtesse de Kendale, mais, comme il était à peu près à son niveau, le regard n'y plongeait pas. L'espion de lady Arbukle avait dû monter plus haut. C'est ce que je fis.

Je parvins enfin à une étroite marche de granit, sur laquelle serpentaient les racines noires d'un grand pin. Je m'installai tant bien que mal entre ces racines, et je regardai.

Les vitres de la fenêtre étaient, dans leur partie inférieure, garnies de brise-bise. Mais, par leur partie supérieure, on apercevait l'appartement à peu près dans sa totalité.

Je vis Antiope. Assise devant un petit bureau, faisant face à la fenêtre, elle avait les coudes sur la table, la tête dans ses mains. Ses épaules nues semblaient secouées par des sanglots.

Devant elle, tournant par conséquent le dos à la fenêtre, un homme était debout. Il paraissait parler à la comtesse de Kendale. Que n'aurais-je pas donné pour entendre ce qu'il lui disait?

Soudain, Antiope releva le front. Ses mains, des mains qui avaient l'air d'implorer, de demander grâce, elle les tendit vers son interlocuteur.

Alors, celui-ci, à pas mesurés, marcha vers la jeune femme. Il la prit dans ses bras. Elle s'y blottit. Maintenant, il déposait sur la nuque de la comtesse de Kendale de longs, de longs baisers.

Dans un geste qu'ils firent alors tous deux, leurs visages m'apparurent en pleine lumière. Je reconnus M. Ralph.

Au même instant, un brusque craquement retentit au-dessus de ma tête. Une branche du pin venait de se briser. Il y eut un bruit de dégringolade. Je me sentis violemment heurté. J'eus juste le temps de m'agripper à une racine tandis que de l'autre main, je réussissais à saisir et à retenir au bord du vide le corps qui venait de manquer de m'y entraîner avec lui.

— Monsieur le professeur Gérard, si je ne me trompe. Eh, mais! il me semble que je vous dois la vie.

Je reconnus avec stupeur le docteur Grütli.

Il se frottait les côtes. Il me lança un coup d'œil d'intelligence.

— Eh ! dit-il sur un petit ton égrillard, que dites-vous des grandes dames irlandaises? Ah ! la mâtine !

— Qu'est-ce que vous faites ici? dis-je avec emportement.

Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! plus bas, plus bas, fit-il, l'endroit est peu favorable aux explications.

L'un après l'autre, il se tâtait les membres.

— Je suis moulu, ma parole !

— Je vous demande ce que vous faites à cette heure, en cet endroit !

— Je pourrais vous répondre : et vous? Mais encore une fois ce n'est pas un lieu pour éterniser une discussion. Voulez-vous m'accorder, dans votre appartement ou dans le mien, la faveur de dix minutes d'entretien?

— Je vous suis, dis-je.

— Je vous en prie, monsieur le professeur, passez devant. Non, vraiment, je n'en ferai rien... Après vous.

Pierre Benoit.

(*A suivre*).

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE MYSTÈRE ANGLAIS

QUELLE sinistre, décevante et capiteuse époque que celle où nous vivons ! Les fortunes changent de mains ; la puissance change de pays ; les peuples changent d'état social ; les sociétés changent de régime. Des noms nouveaux apparaissent sur de vieilles choses. Des phénomènes inédits se glissent sous des noms anciens. Un érudit du neuvième siècle remarquait qu'on ne pouvait plus rien comprendre de son temps aux actes juridiques d'une période pourtant récente, signe de la rapidité avec laquelle une société finissante se dénouait dans une société encore informe. Nous assistons de nos jours à des étonnements analogues. Le crédit, la monnaie, la nature et les procédés des relations internationales, l'équilibre intérieur des États, les termes mêmes qui désignaient encore il y a quelques années les populations souveraines, tout cela est bouleversé sans retour.

Nous n'y prenons pas assez garde. Avec un peu plus de réflexion nous assisterions, pièce par pièce, à la naissance d'un ordre nouveau. Sans doute nous discernons les anomalies les plus étranges, une *Société des Nations*, par exemple, ou le système des *mandats*, mais combien d'autres innovations, pourtant capitales, s'introduisent sans fracas, dans un monde qu'elles vont métamorphoser ! C'est ainsi que de plus en plus les conseils diplomatiques se doublent de conseils financiers, en attendant que le commerce et l'agio aient réduit la politique au rôle ineffable de tabellion. Qui sait? Dans

cinquante ans, M. Lloyd George ne serait peut-être plus que le greffier — officiellement avoué — de lord Rothschild. Bref, les diplomates tendent à devenir les notaires des industriels. En d'autres termes encore le capitalisme, sorti depuis un siècle environ de sa coque individuelle pour revêtir un appareil collectif, endosse aujourd'hui l'uniforme national et incarne sans difficultés les intérêts des Empires — vainqueurs ou vaincus.

Il est exagéré de prétendre que jadis, une fois les combats terminés, la liquidation était complète. L'antiquité et le moyen âge ont vécu sous la coupe des préoccupations mercantiles plus que nous ne l'imaginons, mais il est difficile d'admettre qu'aujourd'hui les combinaisons bancaires et industrielles n'embarrassent pas à l'extrême le jeu particulier de la politique.

La croissance prodigieuse de la fortune mobilière, le tohu-bohu magistral qui règne en Europe depuis 1792, le déménagement qui s'opère enfin depuis 1914 un peu dans toutes les parties du monde expliquent ce caractère de notre temps. Il est en effet naturel — sinon rationnel — qu'à une époque d'incroyables mutations, comme la nôtre, l'attention se porte sur l'endroit le plus sensiblement affecté par le remue-ménage général, c'est à savoir la fortune et les moyens de la produire, de la conserver, de l'accroître.

Le mouvement instinctif qui nous pousse de ce côté ressemble pour beaucoup à un réflexe maladroit, mais tout le monde le fait en même temps, comme en période d'épidémie chacun porte, sans réfléchir davantage, sa main à l'endroit du mal, tête ou estomac. Cela n'a rien à faire avec une cure méthodique, et notre malheur consiste pour beaucoup à vouloir guérir industriellement les catastrophes industrielles.

Dans le monde contemporain, la Grande-Bretagne, qui est sans doute la plus atteinte par le fléau quasi universel de la mévente, est aussi la plus entichée du remède homéopathique, destiné à en venir à bout. Selon elle, il convient d'industrialiser à outrance la politique pour guérir les souffrances de l'industrie, de son industrie plutôt, ce qui en revient à dénationaliser les diplomaties nationales pour le plus grand bien hypothétique de l'exportation anglaise.

Si, lasse de sacrifier aux apparences, l'Angleterre recherchait *la cause* du mal, elle agirait différemment au terme d'un raisonnement plus réaliste. Elle réfléchirait d'abord à l'insigne folie qu'elle a commise depuis 1780, en abandonnant de plus en plus l'agriculture pour l'industrie. A l'heure actuelle, il lui faut importer les deux tiers de sa subsistance, ce qui l'oblige à gagner dans ses usines et

dans ses bureaux la valeur de ces importations alimentaires. Or la guerre, par ses destructions sauvages, a ruiné les acheteurs de l'Angleterre. Le change, affolé par la balkanisation de l'Europe centrale, lui suscite en outre des concurrents imbattables. A qui la faute?

Captive, — en 1914 comme en 1922 — du mirage industriel, l'Angleterre n'a pu se résoudre à prononcer en temps opportun le *quos ego* que le kaiser eût entendu. A qui la faute?

Tout se tient, tout se paye, tout s'enchaîne. Spécialisée dans le courtage, la commission, l'exportation, l'Angleterre n'a pas eu l'intelligence de faire passer son intérêt permanent par-dessus la tête de son intérêt momentané. Abusée par sa clientèle allemande, elle n'a pas cru possible, parce qu'elle tenait pour indésirable, un conflit quasi parricide entre vendeur et acheteur. Après le 2 août, il était trop tard pour prévenir. Il fallait subir.

Or l'Angleterre ne veut pas subir et c'est là que commence le mystère anglais. Elle ne veut pas boire le vin qu'elle a tiré depuis de si longues années. Rebelle aux conséquences de ses actes, elle se montre par surcroît indocile aux conséquences de ses idées, par exemple cette idée de *nationalité* qui contribue si fort, par la dissémination des centres nationaux, donc agricoles, industriels et douaniers, à la dislocation des finances et des changes.

Mais ce n'est pas tout : cette idée de nationalité dont l'Angleterre s'est fait, de 1914 à 1919, une arme aussi terrible que ses super-dreadnoughts, cette idée qui lui plaît si prodigieusement lorsqu'il s'agit de la Rhénanie, de la Grèce, des Arabes, l'Angleterre ne *veut pas* s'apercevoir qu'elle la ruine, et c'est là que le mystère anglais continue.

Avec une obstination incompréhensible, quoi qu'en pense M. André Lefèvre, les hommes de Londres soutiennent que ce sont nos désirs d'indemnité qui anémient l'Europe à travers l'Allemagne. De paradoxe en paradoxe ils en arrivent à manigancer un relèvement du mark, destiné à paralyser l'exportation allemande ! Comme si donner et retenir valait ! Car il convient de savourer ce fin du fin de l'économique anglaise : ruiner le commerce allemand à force de restaurer ses finances. Voilà les vues des géants intellectuels de Manchester.

Sans regarder si loin, il leur suffirait d'abaisser leurs regards sur les plaies ouvertes pour comprendre la nécessité première de les fermer, puis d'en garantir le retour, avant de parler à tort et à travers de restauration économique. Il leur suffirait encore de se demander si leurs propres principes nationalitaires n'ont pas déchaîné le chômage dont ils meurent.

Nul doute, à mon avis, que les appels retentissants au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes (si commodes contre nos justes revendications du côté de Cologne et de Mayence) n'aient renforcé les nationalismes indou, égyptien, irlandais. Or que voyons-nous? Nous voyons, en vertu de cette excitation fatale, les 300 millions d'Indous, les 15 millions d'Égyptiens boycotter les produits anglais, déterminer donc l'arrêt des usines britanniques. En quoi la France est-elle responsable des résultats économiques de cette idéologie et pourquoi devrions-nous en faire les frais? Demain l'Irlande aura des douanes, qui se fermeront à certains produits des Midlands. Personne en Angleterre, du moins à ma connaissance, ne daigne faire ces constatations pourtant simples. On préfère se lancer, à la suite de Keynes, dans des mirages antifrançais d'où l'Allemagne ressort toujours avec un blason très redoré.

A partir de cette minute, le mystère anglais s'épaissit sans miséricorde. Toutes les douleurs ressenties par ce grand corps mal joint se traduisent instantanément par des regards d'amour pour l'Allemagne, de défiance pour nous. Tout se passe comme si, se sentant atteinte, l'Angleterre, obéissant au plus aveugle et au plus borné des instincts, éprouvait le besoin de tout affaiblir autour d'elle de ce qui remue afin de se ménager la plus longue des agonies. Restaurer l'Europe, pour elle, consiste à la bloquer contre la France, à exciter Rome et Bruxelles contre Paris, à ranimer Pétersbourg. Tous nos amis, Turcs, Polonais, souffrent de sa jalousie. On veut nous asservir coûte que coûte.

Les paroles invraisemblables et pourtant scandaleusement vraies, prononcées par M. Balfour à Washington, concernant la menace de nos sous-marins pour l'Angleterre, n'ont qu'un sens possible, puisqu'il s'agit d'une arme défensive : en réclamant — sur quel ton ! et avec quelle insistance ! — la suppression totale des sous-marins, l'Angleterre poursuit le dessein de nous réduire à sa merci. Consciemment ou inconsciemment elle évoque l'hypothèse où elle se trouvera de nous adresser un ultimatum inacceptable, et d'avance elle prétend nous mettre dans une situation telle que nous ne puissions faire autrement que de l'accepter. Jamais l'Allemagne, avant juillet 1914, n'avait usé envers nous d'un tel cynisme et d'une telle insolence.

Le mystère anglais réside tout entier dans ce noyau indéchiffrable. Comment se fait-il que nous, en voyant l'Angleterre conserver en Europe la plus terrible des flottes offensives, n'ayons pas éprouvé, à tort ou à raison, le sentiment que cette flotte visait à nous anéantir et comment se fait-il, symétriquement, que notre modeste prétention à rester maîtres de nos côtes ait *ipso facto* soulevé

outre-Manche non seulement les reproches et les railleries, mais les pires injures, les plus basses, les plus ordurières?

Encore une fois : tout se passe comme si l'Angleterre de 1922 avait hérité du délire insane qui conduisit à la défaite l'Allemagne de 1914. A l'heure où nous en sommes, à quoi bon mâcher les mots? Quoi qu'on estompe et quoi qu'on explique, les paroles de M. Balfour ont été celles d'un adversaire et d'un adversaire rageur et discourtois. Tout se passe comme si dans l'Europe entière l'Angleterre n'apercevait que nous pour défendre l'autonomie du continent et comme si ses propres embarras ne lui servaient que de prétexte à nous juguler.

Si cette hypothèse n'est pas correcte, il n'en reste qu'une autre d'ouverte : l'épaississement subit et formidable de tout ce qui regarde, observe, réfléchit chez nos voisins, jusqu'au dernier atome de matière pensante. Les deux pourraient bien se combiner, car il faut pousser jusqu'à la folie l'oubli de l'histoire française pour croire que des procédés, dans le genre de celui de M. Balfour, sont de nature à nous réduire ou à nous intimider. Ils nous éclairent plutôt sur la détestable manie dont les impérialistes anglais sont atteints et notre devoir nous apparaît plus éclatant que jamais envers un avenir que l'esprit de conquête et d'asservissement hypothèque déjà de toutes parts.

René Johannet.

Le bilan de Washington.

On peut, dès maintenant, dresser le bilan de la Conférence de Washington, en ce qui concerne la France. Il est d'une triste éloquence. Actif : l'accord du Pacifique. Passif : consécration de notre déchéance navale ; irritation profonde de l'Angleterre ; inquiétude des Américains qui rejettent sur notre pays la responsabilité de leurs désillusions. La France isolée, au moment où le problème des réparations se pose pour elle comme une question de vie ou de mort. Et, comble d'aberration, la France s'entêtant à courir après une solidarité qui se dérobe.

Actif incertain et d'une valeur plus que douteuse.

Incertain, parce que le pacte du Pacifique n'est rien moins qu'assuré d'un meilleur sort que les traités de Versailles. On a eu beau limiter les engagements au minimum pour ménager les susceptibilités du Sénat, les chances de ratification sont très discutables. L'excès de ménagements même va à l'encontre du but et suscite

les méfiances. Contrat d'assurance mutuelle, pacte de neutralisation de rivalités, ainsi se présente l'accord. Cela supposerait que les périls éventuels et les buts de convoitises fussent directement visés. Tout au contraire, l'accord du 12 décembre ne mentionne que les possessions insulaires du Pacifique d'un intérêt tout à fait secondaire. Pas un mot de l'essentiel, la concurrence d'expansion en Asie. Omission délibérée? Cela veut dire que tous les sujets réels de conflits subsistent. Sous-entendu? Où s'arrête-t-il? Si on entre dans la voie des restrictions mentales, il n'y a plus de limite aux engagements. Qui peut même dire ce qui se dissimule derrière la dissolution plus ou moins fictive de l'alliance anglo-japonaise? Or, cette dissolution est l'essence même de l'accord. Se trouvera-t-il au Sénat de Washington une majorité des deux tiers pour passer l'éponge sur tous ces points d'interrogation?

Admettons l'hypothèse la plus favorable. L'accord est ratifié. Il consacre implicitement la substitution d'une confiante collaboration à la concurrence soupçonneuse dans tous les problèmes d'Extrême-Orient. Nous voyons bien ce que gagnent l'Amérique et le Japon libérés, au moins momentanément, d'une épée de Damoclès. Nous discernons surtout le brillant succès de la politique britannique qui resserre les liens avec l'Amérique tout en évitant une rupture ouverte avec le Japon. Mais la France? Quel rôle jouet-elle en cette affaire?

On a fait grand état de son admission dans la combinaison et, pour en souligner l'importance, on a été jusqu'à lui donner l'apparence d'une victoire chèrement disputée. Raisonnons un peu. Supposons la France absente. Ses possessions insulaires du Pacifique, ses intérêts en Chine seraient-ils moins sauvegardés? Nullement. La Hollande n'est pas signataire, la Belgique non plus. Personne n'admettra pourtant que les Indes néerlandaises et les brillantes participations belges dans les affaires chinoises soient condamnées à devenir la proie des gros appétits. Gardant les mains libres, nous pouvions songer à reprendre auprès du Japon la place laissée libre par l'Angleterre ou, politique plus prudente, nous ménager les profits d'une fructueuse neutralité dans les conflits qui ne sont rien moins que définitivement conjurés. Que gagnons-nous donc à l'accord? Simplement l'agrément de nous trouver, le cas échéant, entre le marteau et l'enclume. Risques sans compensations aucunes, car, pour tirer parti des affaires du Pacifique, il faudrait être forts sur mer et nous venons de consommer notre déchéance.

Il faut dissiper les illusions. A quelque opinion que l'on se range sur les moyens de mener la guerre navale, que l'on soit partisan des

navires de surface ou des submersibles, le désastre est complet. La France a accepté une proportion de cuirassés qui interdit toute lutte d'escadres. Elle n'a réservé la liberté de construire des sous-marins qu'en renonçant à les utiliser de la seule manière dont on puisse le faire pratiquement. Nous sommes arrivés ainsi à ce résultat incroyable de fournir à nos adversaires des arguments qui leur permettent de nous accuser de velléités agressives au moment même où, pratiquement, nous nous désarmons nous-mêmes. C'est le record de l'incohérence.

On sait comment nous avons renoncé à faire figure sur mer. Après avoir accepté sans broncher l'oubli méprisant du projet Hughes, nous avons attendu pour présenter un programme que l'accord soit fait entre l'Angleterre, l'Amérique et le Japon. Puis il a suffi d'un appel du secrétaire d'État américain pour nous faire accepter un rabais de 50 pour 100. Cinq cuirassés et 175 000 tonnes au lieu de dix cuirassés et 350 000 tonnes. Absurdité.

On croit à la guerre de surface ou on n'y croit pas. Le scepticisme implique l'abandon complet. Une demi-mesure est de l'argent jeté à l'eau. Si on a la foi, il faut réclamer un minimum d'effectifs suffisant pour que l'infériorité numérique puisse être compensée par l'habileté de manœuvre. Tout l'art du marin est là. Les Japonais ont quelques raisons de penser que la largeur du Pacifique leur laisse des chances suffisantes à trois contre cinq. Mais dans nos mers étroites d'Europe, la situation est très différente. L'exemple est là. A deux contre trois, la flotte allemande a été impuissante contre l'adversaire le plus timoré et le plus passif qu'on ait pu souhaiter. Preuve de l'inefficacité des cuirassés? Nullement, puisque les escadres menées avec cette mollesse ont eu, en fin de compte, raison d'une offensive sous-marine conduite sans aucun ménagement. Preuve seulement de l'inutilité d'une flotte insuffisante. Pour la France, une flotte réduite à cinq cuirassés est une humiliante dérision.

Mais, dira-t-on, nous avons les sous-marins. Parlons-en.

Les partisans les plus modérés de la guerre sous-marine donnent comme chiffre minimum des effectifs indispensables : deux cents petits sous-marins et cent gros. Ce n'est certes pas trop si on réfléchit que les Allemands ont obtenu des résultats tout à fait insuffisants avec des constructions successives qui ont atteint ce total. Cela représente au moins 300 000 tonnes. Or, nous en avons demandé 90 000 à Washington et on nous en a offert 31 000. Les deux chiffres sont également loin de la réalité,

L'accord a été reconnu impossible, donc liberté de construire sans restriction. C'est le succès, toutes les possibilités d'avenir réservées.

Attendons. Les adversaires du sous-marin n'ont pas désarmé. Ils ont fait présenter par M. Root et approuver par notre délégation une déclaration en deux points qui annihile pratiquement la guerre sous-marine. Le premier point exige l'application stricte du droit de visite. Autrement dit, un submersible ne pourra s'attaquer à un navire de commerce qu'à condition de l'arraisonner et de mettre en sûreté l'équipage et les passagers. Le second point constate que l'application de ces règles rend pratiquement impossible l'usage du submersible pour la guerre de course. Et c'est la vérité même. Un submersible ne peut pas visiter, parce que dès qu'il émerge il est à la merci d'un navire marchand armé ou d'un bâtiment de guerre déguisé en cargo. La surprise est la condition *sine qua non* de la sécurité. La méthode appliquée dans la dernière guerre et qui n'est pas d'invention allemande est la seule possible. Elle a prouvé sa redoutable efficacité, car elle aurait réussi en 1917 si les effectifs d'attaque avaient été suffisants. Elle a trouvé aussi ses limites, car, malgré l'absence de ménagements, *deux cent quatre* submersibles allemands ont été coulés et, dans la dernière phase de la lutte, pas un navire américain n'a pu même être attaqué. Enfin la méthode a prouvé ses risques qui ne sont rien moins que la protestation du monde civilisé et la coalition de toutes les nations maritimes. Du moment que la question était posée à la Conférence, elle devait fatalement être réglée contre nous, car il y a des réalités tragiques qui ne s'imposent que dans les cataclysmes. Il est lamentable que M. Sarraut ait cru devoir engager la parole de la France sur une promesse qui ne pourrait pas être tenue. C'est la faillite évidente de la guerre de course sous-marine.

Je dis plus : la faillite de toute guerre sous-marine. Car, encore une fois, l'expérience de la guerre est absolument décisive. Pour tout autre usage, on ne peut attendre que des effets de surprise. Aucun navire de guerre vraiment moderne n'est tombé sous l'aiguillon du moucheron de la mer. Fait plus caractéristique encore : le submersible s'est montré absolument impuissant à barrer des passages aussi étroits que celui du Pas de Calais. Pourtant les Allemands avaient su constituer à Zeebruge une base admirablement adaptée. La Manche et la mer du Nord étaient infestées d'ennemis vigilants et implacables. Malgré cela, 15 millions de soldats anglais ont transité dans les deux sens sans aucun accident autre que ceux des navires-hôpitaux. Et on aurait la prétention d'interdire la Méditerranée non plus à des convois de cargos, mais à des escadres manœuvrant entre Malte et Gibraltar avec des relais plus que probables à la Maddalena et aux Baléares. Or, il ne faudrait rien de

moins pour assurer la défense de notre Afrique du Nord ou le transport des troupes vers le ralliement général à la frontière. Les partisans de la défensive la plus passive ne peuvent ignorer cette mission vitale de notre marine. Ét on est bien obligé de le constater, une flottille sous-marine est incapable de la remplir. De même, elle est incapable de protéger le commerce maritime et d'assurer les ravitaillements. Les Allemands en savent quelque chose.

Reste la défense des côtes. Conception puérile : les côtes se défendent par des mines et surtout des canons et des soldats. Ce ne sont pas les sous-marins allemands éparpillés sur les mers qui ont empêché Jellicoe d'attaquer les bouches de l'Elbe. Ce sont les formidables dents d'Héligoland.

L'emballement, c'est bien le mot, qui se manifeste chez nous pour la guerre sous-marine comme autrefois pour le torpilleur, tient à la fois à une fantaisie d'imagination et à une illusion.

Fantaisie d'imagination : le myrmidon triomphe du mastodonte, le miracle de la science, le *Nautilus*. Illusion assez naturelle chez le populaire, plus difficile à expliquer chez les techniciens qui n'ont pas le droit d'ignorer que le sous-marin est plus que myope, presque aveugle, paralytique voué à traîner à jamais son formidable lest d'immersion, qu'avec les microphones perfectionnés il est relativement facile à dépister surtout s'il a un déplacement indispensable au grand rayon d'action.

Illusion d'économie. La plus invraisemblable de toutes, car rien ne coûte aussi cher que les petites unités si on cherche à compenser la faiblesse par le nombre. Le prix de construction et surtout le prix d'entretien est beaucoup plus élevé pour les petits que pour les gros.

Évidemment, on a la ressource de se leurrer à bon compte d'une force purement fictive. Duperie toujours dangereuse, doublement grave quand elle éveille des suspicions.

C'est incontestablement le cas de la tactique déplorable adoptée par la France à Washington. Tout semble avoir été combiné pour accumuler les griefs contre nous : évocation intempestive des armements terrestres ; méconnaissance des principes de la guerre navale consacrés dans tous les temps et des enseignements les plus indiscutables de la dernière guerre ; désaccord entre notre gouvernement et nos experts ; tout jusqu'à la faiblesse équivoque qui recule devant l'audace indispensable à ceux qui veulent employer l'arme sous-marine. L'intérêt national a été trahi, car c'est une trahison pour une grande nation maîtresse d'un vaste empire colonial de se mettre en situation d'être obligée de subir toutes les pressions des

maîtres de la mer. Pour toute nation ayant de grands intérêts maritimes, la liberté au moins relative de la mer est une condition d'indépendance.

L'indépendance : voilà le mot qu'il fallait dire, le mot que les Américains auraient compris, l'argument auquel les Anglais ne pouvaient rien objecter. On nous demande de désarmer. Mais qui désarme? Assurément pas l'Angleterre, l'Amérique et le Japon. Ces trois États stabilisent l'équilibre actuel des forces et arrêtent la concurrence. Rien de plus. La France est allée bien plus loin, puisque sa demande de 350 000 tonnes comportait déjà une réduction de moitié du programme de 1912 suspendu par la guerre. Cela n'a pas empêché M. Hughes d'inscrire à notre actif des cuirassés plus anciens et moins armés que ceux détruits par les grandes marines et M. Briand de céder sans la moindre protestation. Il fallait au contraire se redresser sous cette provocation directe puisque l'humiliation du 12 novembre n'avait pas suffi. L'essentiel était de sauvegarder l'entière liberté de nos armements qui sont fonction non des conflits du Pacifique, mais du problème européen. Se dégager, élégamment autant que possible, brutalement s'il le fallait. Tout n'aurait-il pas mieux valu que de soulever le monde contre une impuissance?

Saint-Brice.

LES LETTRES

JEUNES ROMANCIERS

Chaque année, le prix Goncourt et le prix *Femina-Vie heureuse* provoquent une abondante floraison de romans qui paraissent presque en même temps. Cela induit à penser que plus d'un auteur fut dominé par le souci d'obtenir un prix beaucoup plus que par celui d'écrire un beau livre. Cette course fâcheuse à la somme d'argent et à l'acquisition d'une renommée rapide qu'un vrai mérite ne justifiera pas toujours, voilà qui pourrait être le plus fort argument contre les prix littéraires.

Les beaux livres ne s'écrivent pas pour obtenir un prix. S'il arrive que l'un d'eux est récompensé par hasard, il faut se réjouir ; mais ce sera tout fortuit. On ne saura d'ailleurs jamais comment s'écrit un beau livre. Je crois bien que l'auteur d'un chef d'œuvre ne sait pas lui-même comment il l'a fait. Et, le plus souvent, il est le dernier à s'apercevoir de sa réussite ; n'a-t-il pas dû céder, tandis qu'il l'écrivait, à une sorte de nécessité, au point d'avoir eu l'impression de s'en délivrer? C'est pourquoi les beaux livres sont toujours d'une humanité profonde et large qui leur assure un intérêt vivant et durable ; humanité si profonde qu'il faudra souvent la collaboration du temps pour l'aider à se dégager toute ; humanité si large que ce ne sera pas toujours identiquement la même qui se révélera à des générations différentes, ce qui assure à ces œuvres une actualité éternelle.

Ce sont de pareilles œuvres qui comptent. Seules, elles valent la peine d'avoir été écrites, s'il s'agit de poésie, de roman ou de

théâtre. La seule autre raison que puisse avoir un homme d'écrire, c'est le désir d'exercer une influence qu'il croit bonne pour la civilisation ; c'est celui de faire participer les hommes à ses propres lumières, sur leur destinée et leurs raisons de vivre. Hors cela, écrire risque d'être la plus vaine des besognes, quand elle ne devient pas l'une des plus basses.

Voici cependant quelques romans qui ont surgi aux environs du prix Goncourt et du prix *Femina-Vie heureuse* et qui ne sont pas dénués d'intérêt : *Cantegril* de M. Raymond Escholier ; *Un amour* de Mme Pernette Gille ; *les Abeilles mortes* de M. Léon Lafage ; *Décadi ou la pieuse enfance*, de M. Paul Cazin ; *la Dernière auberge* de M. Martial-Piéchaud ; *la Carrière poétique d'Irène Pigeonnet*, par M. Jean Montargis : *Castagnol* de M. André Lamandé ; *le Buisson d'épines* de M. Noël Sabord.

Entre ces neuf volumes, il convient de mettre tout de suite à part *les Abeilles mortes* de M. Léon Lafage et *Décadi ou la pieuse enfance* de M. Paul Cazin, bien qu'aucun prix n'ait particulièrement désigné ces deux ouvrages à l'attention publique.

M. Léon Lafage nous avait déjà donné trois livres : un recueil de contes, *la Chèvre de Pescadoire;* un recueil de nouvelles, *le Bel écu de Jean Clochepin;* un roman, *Par aventure.* Mais il restait surtout l'auteur de *la Chèvre de Pescadoire*, où il avait paru continuer Paul Arène et Alphonse Daudet, en renouvelant leur fraîcheur, en nous faisant respirer même un parfum nouveau qui ne venait que de lui. *Les Abeilles mortes*, c'est aussi un conte ; peut-être, si on voulait faire à cet ouvrage tout d'abord un reproche pour n'avoir plus à parler ensuite que de ses qualités, faudrait-il dire que M. Léon Lafage a eu le tort de ne pas se contenter de lui laisser les proportions d'un conte et de l'étirer jusqu'aux dimensions d'un roman. Peut-être aurait-il gagné à condenser en une centaine de pages le récit de son héros, qui quitte sa belle terre natale du Quercy, pour courir des aventures, sous le ciel d'Orient, où il lui avait semblé que l'appelait le souvenir d'un ancêtre lointain, séduit, jadis, par les beaux yeux des femmes de là-bas. Lui aussi connaîtra toutes les séductions de l'Orient ; il en éprouvera même le tragique et il en aura si fort la nausée qu'il en viendra à regretter le vent salubre et amer des chênes et des bois de son pays, les vieilles croisées cernées de plomb de son petit castel de famille. Mais quand il y reviendra, il n'y entendra plus le bourdonnement de tour et de rouet de ses chères abeilles familières, qui accompagnait jadis le songe de ses souvenirs, après avoir enchanté les doctes solitudes de son père.

Il ne verra plus leur tache d'or se mouvoir dans le soleil. Ses chères abeilles sont mortes. Et il connaît alors le regret d'avoir quitté ces lieux de son enfance pour courir des aventures vaines dont les lendemains lui sont amers. Nous comprenons que le souvenir de ses abeilles n'avait pas cessé d'accompagner notre voyageur : le parfum de son récit était celui de leur miel.

L'amour de la terre natale, voilà ce qu'enseigne, comme un beau conte peut le faire, le récit de M. Léon Lafage. C'est aussi l'amour du foyer familial que respire le livre de M. Paul Cazin, *Décadi ou la pieuse enfance*, une œuvre à mettre à côté de *l'Humaniste à la guerre*, qui nous a révélé ce beau talent.

Il a été écritde nombreux romans pour nous raconter les mystérieuses féeries de l'enfance. Cependant, il semblait que leurs auteurs prissent à tâche de passer sous silence l'initiation de l'enfant à la vie religieuse, même si celui-ci grandissait dans un foyer chrétien, ou bien ils y apportaient une si décourageante niaiserie que leur œuvre ne pouvait intéresser la littérature. C'est une œuvre humaine et une œuvre d'art que M. Paul Cazin a écrite au contraire, pour nous narrer les épisodes de la vie d'enfant de Décadi, depuis le baptême qui lui a inspiré des pages délicates et touchantes. Ainsi, nous assistons à la naissance d'une personnalité d'enfant, à la formation de sa conscience parmi les petits drames de son minuscule univers : réduction du grand drame de sa vie d'homme, où il pénétrera sans même s'en apercevoir. Et comme Décadi mourra avant d'avoir dit adieu aux illusions de l'enfance, pour lui la féerie sera sans fin. « Il est mort, mais consolez-vous, nous dit son historiographe, car j'ai de bonnes raisons de croire qu'il est en paradis. »

Cantegril de M. Raymond Escholier, à qui est allé le prix de *Femina-Vie heureuse* est certes une œuvre honorable. Si elle n'éveille pas en nous d'aussi harmonieuses musiques que *les Abeilles mortes*, et n'a pas le même parfum de miel ; si elle n'est pas une œuvre aussi profondément humaine que *Décadi* dans chaque ligne révèle une âme vivante, c'est du moins un récit plein de santé et de bonne humeur. M. Léon Lafage fait songer à Paul Arène : M. Raymond Escholier évoquerait plutôt le souvenir de Jean Aicard, mais il a plus de saveur. *Cantegril*, qui célèbre le bon vin, le soleil, les chansons dans la personne d'un joyeux drille, est un roman du pays basque.

Comme *les Abeilles mortes*, c'est en faveur de l'enracinement au pays natal que plaide M. Noël Sabord dans *le Buisson d'épines*. Ce roman d'un écrivain moins maître de son métier que M. Léon Lafage, mais dont la langue est plus âpre, se rapproche assez par

endroits de l'esthétique naturaliste, il en reflète même le pessimisme, mais il n'en a pas les exagérations de langue ; il aurait pu aspirer au prix Goncourt tout comme un autre. Il nous raconte l'existence lamentable d'un paysan qui quitte sa campagne natale et croit qu'il trouvera le bonheur à la ville dans une existence de fonctionnaire ; après bien des malheurs, il revient demander à son village un peu de paix avant le néant désolé et désolant qui, pense-t-il, l'attend après la mort.

M. André Lamandé nous a donné *Castagnol* qui est une sorte de Cantegril qui serait devenu rôtisseur au quartier latin, avec cette différence cependant que Castagnol est Gascon et non pas Basque, comme le héros de M. Raymond Escholier. Ce roman parisien a un parfum provincial assez savoureux, mais c'est un quartier latin d'une extrême fantaisie que nous montre M. Lamandé. C'était peut-être le quartier latin d'il y a vingt ou trente ans, je crains que celui de nos jours ne soit assez différent.

C'est sans doute pour engager les jeunes poétesses de province que Paris tente, à demeurer chez elle, que M. Jean Montargis a écrit *la Carrière poétique d'Irène Pigeonnet*. C'est un livre charmant que les dames du jury *Femina-Vie heureuse* auraient bien dû remarquer, car voilà un roman qui les concerne un peu. Irène Pigeonnet, à qui ses succès littéraires provinciaux a donné de l'ambition, vient tenter la fortune à Paris. C'est tout juste si elle ne s'y brûle pas les ailes. Après avoir hanté des milieux assez bizarres, elle a la chance de retourner dans sa chère province à peu près dans le même état qu'elle l'avait quittée. Irène Pigeonnet s'y mariera : c'est ce qu'elle aura de mieux à faire ; et si elle a une fille qui montre quelque disposition pour la poésie, il est probable qu'elle ne l'enverra pas à Paris. Ce roman vaut surtout par le dessin des personnages, leur vérité, une agréable ironie.

Mais voici encore *Un amour* de Mme Pernette Gille qui a failli avoir le prix de *Fémina-Vie heureuse;* il s'en est même fallu d'une voix. C'est le premier roman d'une femme de talent. Elle nous conte dans une langue savoureuse une histoire d'amour qui n'offre malheureusement pas un extraordinaire intérêt.

Un jeune romancier dont le premier livre, *le Retour dans la nuit*, avait été une sorte de révélation, c'est M. Martial-Piéchaud. Son œuvre parut malheureusement en 1914, quelques semaines avant la guerre. C'était un beau roman, un peu lent, peut-être, mais, qu'animait une belle et pure flamme intérieure. On reconnaissait le livre fait avec amour, par un jeune écrivain doué et dont on devait penser qu'il fallait attendre beaucoup. Outre le souci d'une

belle langue, d'un style, ce roman révélait, en même temps qu'un don d'imagination plus rare qu'on ne le pense généralement, une préoccupation encore plus exceptionnelle de la vie intérieure des personnages. M. Martial-Piéchaud a fait, depuis, un excellent début au théâtre, avec *Mademoiselle Pascal* que joua l'Odéon. Son roman le plus récent, *la Dernière auberge*, a plus de mouvement que *le Retour dans la nuit*. Peut-être se ressent-il, malheureusement un peu trop, de la récente incursion de M. Martial-Piéchaud au théâtre. Des qualités d'auteur dramatique y rivalisent avec celles d'un romancier de la vie intérieure. Le dramaturge et le romancier qui sont en M. Martial-Piéchaud ne paraissent pas avoir réussi encore à faire la paix ensemble ; ou plutôt le romancier n'est pas parvenu à mettre à son service le dramaturge.

Tel qu'il est cependant, ce roman n'en reste pas moins un des plus intéressants de l'année. C'est un vrai roman qui nous conte une dramatique histoire, où nous voyons des âmes souffrir, des cœurs saigner et se racheter. Peut-être que s'il ne nous satisfait pas davantage, c'est que M. Martial-Piéchaud a réussi, dès sa première œuvre, à nous faire espérer mieux encore de lui ; les reproches qu'on peut lui adresser auraient ainsi leur origine dans le plus bel éloge.

On ne saurait dire cependant d'aucun de ces romans, même du meilleur, qu'il est assuré de vivre, qu'on désirera un jour le relire. Tous pourtant révèlent du talent ; quelques-uns même, un grand talent. On dirait que certains en montrent trop, comme si ce talent était au service d'un genre usé qui attend son renouvellement. Évidemment, nous attendons autre chose. Ce qu'il faut du moins retenir, ce sont les tendances d'esprit que tous ces livres, sauf un peut-être, reflétent plus ou moins... Presque tous célèbrent indirectement le culte du pays natal, des traditions de famille ; chez presque tous, on devine l'importance que l'auteur attache à la vie morale.

GEORGES LE CARDONNEL.

LA PHILOSOPHIE

LE NÉO-RÉALISME AMÉRICAIN

Il peut sembler oiseux et parfaitement ridicule de se demander si le monde extérieur existe. Pourtant, depuis qu'il y a des hommes et qui philosophent, le problème s'est posé, et, de tout temps, certains penseurs l'ont résolu d'une manière qui heurte de front ce qu'on est convenu d'appeler le sens commun. « Rien n'existe », soutient le sophiste grec quelques siècles avant l'ère chrétienne, et dans l'Allemagne du dix-neuvième siècle la formule plus savante de Schopenhauer lui fait écho : « L'univers est ma représentation. » L'univers est-il une chose, au sens le plus lourd de ce mot banal, ou, au contraire, n'est-il qu'une représentation de mon esprit qui pense? C'est là, en termes élémentaires, le fond du débat entre le réalisme et l'idéalisme.

Si l'idéalisme choque le bon sens du vulgaire, « de l'homme dans la rue », comme disent les Américains, on peut dire que chez les philosophes il a fait fortune. Depuis Berkeley et Hume, il a séduit la plupart des métaphysiciens anglais et, à leur suite, de nombreux auteurs américains tels que William Harris et Josiah Royce. En 1900, ce dernier, dans les *Gifford Lectures*, présentait l'idéalisme absolu comme le terme ultime du progrès philosophique. La réaction n'allait pas tarder : en 1904, William James lançait son article fameux : « La conscience existe-t-elle? » Dans la fièvre des polémiques suscitées par « l'empirisme radical » de James, un mouvement nettement réaliste a pris naissance. En 1910, six jeunes philosophes formaient une sorte de syndicat intellectuel pour la défense du réalisme

et rédigeaient, tout comme s'il se fût agi d'une lutte électorale, leur programme d'action : *The program and first platform of six realists.* Ce sont les péripéties de cette campagne philosophique que retrace, dans une thèse présentée à l'Université de Louvain, M. René Kremer (1).

Les nouveaux venus ont débuté par une attaque méthodique des positions de l'idéalisme. Ils le reconstruisent d'abord, avec la clairvoyance d'adversaires, en mettant à nu ses postulats cachés. Le fond de l'idéalisme, nous dit en substance M. Perry, le « leader » de la nouvelle école, c'est le « prédicament égo-centrique ». Ce terme barbare, mais devenu déjà technique dans les universités d'outre-Atlantique, vise l'affirmation idéaliste : « L'être dépend de la connaissance que l'esprit en a ; il est essentiellement constitué par sa relation à une conscience. » M. Spaulding pousse plus loin son analyse : le « prédicament égo-centrique », quoi qu'en disent les idéalistes, n'est nullement évident par lui-même, les erreurs des sens ne suffisent pas davantage à l'établir, en réalité il ne tient que par un appel implicite à la théorie des « relations internes ». « Sous un premier aspect, cette théorie consiste à dire que si deux termes sont rapportés l'un à l'autre, chacun influence l'autre ; de la sorte les termes sont ce qu'ils sont parce qu'ils sont rapportés à d'autres termes. » De cette théorie on déduit immédiatement l'idéalisme subjectif : l'objet est modifié par le sujet, puisque dans toute relation il y a transformation réciproque des termes. L'idéalisme objectif, lui, dérive d'une autre forme de la théorie des relations internes qui consiste à dire : « Si deux termes sont rapportés l'un à l'autre, il y a une réalité sous-jacente ou transcendante qui est l'intermédiaire par lequel se fait cette relation et sans lequel elle serait impossible. » On en arrive ainsi à unifier le monde dans une conscience transcendante. Les deux idéalismes reposent sur des variantes du même postulat dont il restera à discuter la valeur, mais qui, en tout cas, n'est nullement évident *a priori.*

Le schéma général de la déduction idéaliste étant ainsi résumé, nos auteurs passent à la critique directe. M. Holt se charge d'expliquer les erreurs des sens, elles sont la conséquence de réactions soumises à des lois parfaitement régulières. « De même que notre œil, la plaque photographique est impressionnée par les astres éteints. » M. Woodbridge lui fait écho : « Les apparences nous trompent, non pas qu'elles soient ce qu'elles ne devraient pas être, mais parce qu'elles nous amènent à faire ce que nous ne devrions pas faire, à penser que la réalité est ce qu'elle n'est pas. » Contre un réalisme

(1) *Le Néo-Réalisme américain,* Alcan, 1920.

critique, on ne peut rien tirer de la relativité des sensations.

Plus originale que la discussion des erreurs des sens de MM. Holt et Woodbridge est la critique du « prédicament égo-centrique » par M. Perry. Dans le plus grand détail, il reprend l'analyse du fameux prédicament. Dire que nous ne connaissons que nos idées, c'est jouer sur les mots. Le mot « idée » peut désigner l'objet connu ou l'état de conscience. Affirmer qu'on ne connaît qu'un objet de connaissance, c'est un truisme stérile, mais prétendre qu'on ne connaît qu'un état de conscience, c'est une pétition de principe. Un être peut parfaitement posséder deux propriétés : exister en lui-même et être connu, tout comme un citoyen américain peut à la fois être membre du parti républicain et chef d'industrie. L'idéaliste pose en principe qu'un objet ne peut avoir qu'un attribut : c'est le « sophisme de particularité exclusive » ou de « définition par prédication initiale ». Sous prétexte qu'un objet a été défini par une première propriété, on ne saurait en conclure qu'elle est exclusive de toute autre. Si je définis Christophe Colomb « l'homme qui a donné son nom au fleuve Columbia », je suis mal venu à en conclure que Christophe Colomb ne saurait être en même temps « l'homme qui a découvert l'Amérique ». De même, de ce que je pose : « l'être est ce que je connais », je ne puis conclure : « l'être est ce qui n'existe pas quand je ne le connais pas ». M. Montague raisonne de même. M. Spaulding, toujours logicien, remarque que la théorie des relations externes en matière de connaissance est impliquée par sa négation même. Quand l'idéaliste affirme que toute connaissance modifie son objet, il prétend bien énoncer une proposition exacte ; implicitement donc, il fait exception pour sa connaissance à lui, il ne peut par suite sans contradiction rejeter la théorie des relations externes. La théorie des relations internes mène au nihilisme intellectuel : si tout dépend de tout, on ne peut plus rien dire, il faut renoncer à penser.

Nous avons suivi de très près dans les lignes précédentes le texte du chapitre de M. Kremer intitulé « la critique de l'idéalisme », lui empruntant souvent jusqu'à ses expressions ; mais plus intéressante peut-être encore que la doctrine des philosophes américains est l'appréciation portée par M. Kremer lui-même sur l'évolution de l'idéalisme moderne ; il y a là, à notre avis, quelques-unes des meilleures pages qui aient été écrites ces temps derniers sur le problème de la connaissance. Nous ne pouvons malheureusement pas suivre l'auteur dans le détail des chapitres qu'il consacre à confronter le réalisme avec le pragmatisme ou à exposer le programme de l'école nouvelle. Bornons-nous à noter les sympathies des néo-réalistes pour la « logique objective » et leur aversion pour le « psychologisme ».

M. Holt et M. Spaulding en arrivent à un véritable platonisme mathématique et dépassent sur ce point les affirmations les plus osées de Russell, de Couturat et des autres logisticiens. La notion d'un « univers de discours » (*universe of discourse*) est une véritable résurrection du κόσμος νοητός de Platon. Certaines séances du congrès international de philosophie d'Oxford en 1920 où la thèse néo-réaliste s'est fait jour ont présenté un aspect des plus curieux ; les partisans de la théorie de la relativité d'Einstein voisinaient avec les défenseurs du caractère subsistant des idées.

Signalons encore au passage les théories originales de M. Holt sur la déduction du concept de conscience. Pour y arriver, l'auteur combine les deux notions de « section transversale » (*cross-section*) et de « réponse spécifique » (*specific response*). Qu'on ne se hâte pas de crier à l'incompréhensibilité ! Quand un projecteur de navire éclaire l'espace environnant, il découpe dans l'obscurité un ensemble qui est une « section transversale ». Les vagues sur lesquelles tombe le faisceau lumineux changent-elles de nature pour être éclairées, choisies en quelque sorte par le projecteur qui les isole? Nullement. Il en est de même pour les objets qu'atteint la conscience ; en devenant connus, en étant enveloppés dans une « section transversale psychique », ils n'en restent pas moins réels. La « réponse spécifique » est la réaction de l'organisme aux influences du milieu. La plante ne subit l'action que de quelques-unes des forces qui s'exercent autour d'elle. Le système nerveux fait de même. La forme la plus élevée de « réponse spécifique » se trouve dans le langage. Cette façon d'expliquer la conscience est à coup sûr suggestive, mais nous pensons comme M. Kremer qu'elle est plus inattendue qu'éclairante, nous dirions plus américaine que philosophique.

En lisant l'ouvrage de M. Kremer et en suivant les phases de la lutte entre idéalistes et réalistes américains, nous ne pouvions nous empêcher de songer à la philosophie française contemporaine. Le bergsonisme subit une défaveur marquée, le sociologisme de Durkheim compte encore des croyants, il n'a plus guère de vitalité créatrice, mais l'heure a semblé favorable à certains philosophes pour prêcher (oh ! avec discrétion) le retour à Kant. Il n'y a pas autre chose dans certaines apologies du rationalisme, insinuantes et modérées. La formule d'Hamelin : « On ne donnerait pas une idée fausse de la philosophie en disant qu'elle est l'élimination de la chose en soi », cette affirmation de l'idéalisme le plus outrancier est admise par nombre de contemporains comme une vérité première et un dogme intangible. Décidément, même en philosophie, nous sommes en retard sur les Américains ! Il appartient aux jeunes philosophes d'entre-

prendre une revision approfondie des postulats idéalistes. Ils ne tarderont pas à y découvrir la « nichée de sophismes » pour chacun desquels M. Perry a su trouver un nom suggestif. Nous avons déjà parlé du sophisme de « particularité exclusive » et de « définition par prédication initiale ». Il nous faut en mentionner un autre, plus général, mais plus important encore. Les idéalistes expliquent tout par « l'esprit », la « conscience », la « pensée » (avec ou sans majuscules) ; il semblerait que, grâce à ces passe-partout, il n'y a plus de problèmes philosophiques. Or, ce sont là des notions fort complexes qui, bien loin d'être primitives, en supposent une foule d'autres : expliquer l'être par l'esprit, ou le réel par la relation, comme le fait sans cesse l'idéalisme, c'est définir *obscurum per obscurius*, c'est commettre le sophisme de « pseudo-simplicité ». Souhaitons qu'en France comme en Amérique, on se décide enfin à comprendre que l'idéalisme a vieilli et qu'il est temps de songer à son oraison funèbre !

SORTÈS.

A propos de la Question scolaire.

Bien des signes témoignent du renouveau d'intérêt qu'on accorde à la question scolaire. En Alsace, en particulier, les Alsaciens disent, par une belle formule, que cette question touche à l'*âme* de leur province. Ils ajoutent qu'elle touche à l'âme du pays. C'est très certain. Et c'est bien pour cela que tous regardent vers l'école, en cette période où l'on sent qu'il faut retenir, pour la paix, toutes les énergies spirituelles de la France. Nous ne pouvons certes pas nous flatter que cette âme de notre patrie ait été comprise identiquement par tous les bons Français, et qu'il ne reste plus qu'à travailler de concert. L'accord semble malgré tout plus général dans l'appréciation de certaines valeurs intellectuelles et morales.

Notre but n'est pas d'étudier ici les efforts tentés pour réaliser ces idées, ni d'étudier *ex professo* les principes qui commandent la question scolaire. Il nous a seulement semblé bon de signaler deux études à l'attention des esprits qui aiment voir clairement les principes.

Le premier travail (1) a été publié dans les *Annales de l'Institut supérieur de philosophie* de Louvain (année 1920). Il nous eût été agréable de signaler les autres études, toutes sérieuses et intéressantes, de ce riche recueil philosophique. Puisse au moins ce que nous dirons de ce chapitre faire apprécier la valeur de l'ensemble.

Un second travail (2) nous est venu du Canada français, où l'on

(1) M. DÉFOURNY, *Aristote et l'éducation.*

(2) R. P. M.-A. MARION, O. P., *le Problème scolaire étudié dans ses principes*, Ottawa, imprimerie de l'*Ottawa Printing Co*, 1920.

sait — trop vaguement — qu'il se garde d'inestimables réserves. Savons-nous, par exemple, et puisqu'il s'agit d'enseignement, savons-nous que la philosophie de saint Thomas d'Aquin, où l'Église nous indique, et où nous commençons à découvrir, le meilleur instrument pour la restauration de la raison, est enseignée à tous les jeunes Canadiens français qui terminent leurs études secondaires? N'entre-t-il pas dans notre mission de maintenir la liaison entre de pareils foyers de vérité?

Sur le point qui nous intéresse aujourd'hui, écoutons d'abord M. Défourny, de Louvain. C'est une étude historique qu'il consacre à la théorie de l'éducation chez Aristote. Pour être érudit, M. Défourny n'a pas mis son point d'honneur à trouver Aristote en irréductible contradiction avec lui-même. Cela nous change. M. Défourny s'est au contraire avisé qu'il pouvait y avoir une pensée unifiée sous les textes de *la Politique*, à résonance étatiste, et ceux de la *Morale à Nicomaque*, où Aristote parle du rôle de la famille avec des vues si profondément réalistes sur la nature humaine. Peut-être même les préoccupations du philosophe ont-elles conservé un intérêt toujours actuel.

Les circonstances, qui expliquent « historiquement » les préoccupations d'Aristote, ne sont pas sans analogie avec celles où nous nous trouvons. Une « crise morale provoquée surtout par l'individualisme mercantiliste », à laquelle se trouve liée, « à titre de cause et de résultat, une crise pédagogique », nous n'ignorons pas cela tout à fait. Ce n'est certes pas qu'il y ait eu chez nous « négligence à adapter l'enseignement aux institutions », ni que tout le monde ait eu « faculté de tenir école » ! Mais il y eut bien licence d'enseigner n'importe quelle contre-vérité. Et, comme Athènes, vers l'an 350 avant Jésus-Christ, nous sommes obligés de prendre garde que l'idéal de la cité ne s'affaiblisse pas, afin que toutes les activités ne cessent de converger au bien commun et que l'égoïsme ne risque pas de prévaloir. Ainsi se posaient déjà pour Aristote la question des droits de l'État sur l'éducation et le problème des formations diverses données aux enfants d'une même nation ; ce problème qu'on nomme aujourd'hui celui des « deux jeunesses ». N'est-il pas intéressant de connaître là-dessus les solutions de l'esprit le plus hautement raisonnable de l'antiquité?

« Le bien relève surtout de la science architectonique souveraine. Celle-ci paraît être la politique. » Voilà l'idée d'où part Aristote en morale et en pédagogie. On crie, avec scandale, à l'étatisme païen. Mais est-on certain d'avoir bien compris la pensée d'Arsitote? Du moins en ce qu'elle a de proprement original ; car ce serait une gageure de soutenir que l'étatisme n'a pas dominé le monde antique ou qu'on n'en discerne aucune trace dans les idées du Stagirite. Poursuivons l'introduction de la *Morale*, où se trouve la phrase qui nous a arrêtés. Nous lisons : « Le bien est aimable même

quand il a pour objet un seul individu, mais il est plus beau et plus divin quand il a pour objet la nation ou la cité. » Ici, qui n'approuverait? Au vrai, Aristote a rejeté l'omnipotence de l'État, il a condamné Lycurgue, parce qu'il a reconnu à l'État une fin qui le domine : une bonne constitution doit procurer le bonheur. Chez Aristote, ce mot est riche du sens de béatitude. Il ne s'agit pas du ciel ! Mais pourquoi s'obstiner à lui en faire un grief, quatre siècles avant le Christ? Il s'agit du moins d'une perfection ontologique, d'une plénitude d'être, à laquelle doivent concourir toutes les vertus. Cela, de toute évidence, ce n'est pas le bien du seul État, comme l'on dirait du bien de l'espèce, qui se sacrifierait les individus. C'est le *bien commun.* Bien qui est commun au tout et aux parties, non seulement en tant qu'elles constituent le tout, ce qui serait une tautologie, mais en tant qu'individus. Le bien commun, fin de l'État et fin suprême, pour Aristote, des sciences normatives, est le bien du tout qui se communique et s'ordonne à ses parties.

Pourquoi l'envisager comme bien commun, plutôt que comme bien individuel? Parce que l'homme est par nature animal social, politique. Son bien propre ne peut se réaliser en dehors de la société. Qu'on ne pense pas seulement à sa vie corporelle. C'est sa vie d'être raisonnable surtout qui requiert nécessairement l'enseignement et la collaboration. Un pur solitaire n'est pas un homme, mais une brute, ou un dieu. La nature de l'homme réclame la société surtout parce qu'elle réclame l'enseignement. Comment, au moins dans une certaine mesure, l'enseignement ne dépendrait-il pas de la société, la pédagogie de la politique, au grand sens qu'Aristote a laissé à ce mot, et l'organisation de l'enseignement de l'autorité civile? La dépendance est de droit dans toute la mesure, mais dans la *seule* mesure où le bien commun est en jeu. Il faut préciser, et Aristote l'a fait.

Le bien commun est le bien d'un « tout » qui s'ordonne et se distribue à ses parties. Or, quel genre de « tout » est la société, et quelles sont ses parties? La société est un tout organique. Ses éléments ne sont pas des individus-atomes identiques. « La famille est l'élément de l'État. » Comme, par nature, l'homme est un animal social, il est par nature un être « domestique ». Et l'homme est par nature enfant avant d'être citoyen. Aristote a osé proclamer : *La famille précède la cité et est plus nécessaire qu'elle* (*Éth. à N.*, VIII, xiv). Après avoir condamné Lycurgue, voilà comment il réfute Platon : l'autorité civile, chargée d'assurer le bien commun, commettrait la plus grave des fautes en écrasant et confondant ses éléments ; au tout organique elle substituerait un agrégat amorphe, prêt à l'émiettement. Platon voulait des officiers civils préposés à l'éducation. La nature les a nommés, répond Aristote : ce sont les pères et les mères. Platon a réduit la paternité à ce qu'elle a de plus matériel et de moins noble, de moins humain ; il l'empêche de se poursuivre en génération spirituelle. Il diminue l'homme au nom du bien commun,

qui n'est précisément postulé que pour le développement harmonieux de la nature humaine ! La génération spirituelle dans la famille est cependant dans l'ordre, pour la nature de l'homme. De toutes les fortes raisons qu'Aristote en donne, goûtons celle-ci qui me semble féconde en applications actuelles : L'homme n'est pas une idée pure ; un plan d'éducation générale ne convient à aucun en particulier, il doit être appliqué aux dispositions spéciales des sujets. Or, connaître un statut légal est à la portée de tous, mais connaître le caractère propre à chaque enfant est affaire d'expérience vivante. Pareille expérience n'est guère possible qu'aux parents. L'éducation qui opère sur des masses, distribuée par des personnes étrangères à chaque enfant, est réduite à se diriger d'après les données de la psychologie générale... Et Dieu sait !... (1). Tirez de là tout ce qu'il vous plaira. Sur l'école unique? Oui, et sur bien d'autres questions pédagogiques.

Maintenant tout cela n'est pas pour faciliter le rôle de l'Etat. Plus la subordination des parties au tout est complète et simple, plus la distribution se fait avec facilité. La subordination est ici bien délicate et complexe. Et puis les parents ne sont pas toujours ce que les voudrait la nature. Cette considération exigera l'intervention vertueuse des pouvoirs publics. Mais vertueuse ; car les États peuvent n'être pas non plus ce que les voudrait la nature, et alors... c'est pire que tout. Aristote s'est bien efforcé de déterminer très concrètement comment l'État devait agir. Les détails historiques de ses solutions ne sont pas sans intérêt. Avec le respect de la vie familiale, de ses lois naturelles et de son heureuse spontanéité, l'État a comme premiers devoirs de procurer l'harmonie des formations diverses et leur adaptation au génie et aux besoins de la nation — loin d'imposer une unification mortelle ! — il doit aussi veiller à maintenir l'amour des *fins*, sans lesquelles il n'est aucune notion du bien commun, ni d'aucun bien parmi les hommes.

Qu'il reste en ces solutions de la plus pénétrante sagesse antique quelque chose d'un peu gêné, précisément lorsqu'elle monte aux plus hautes sources de la moralité humaine, quel chrétien s'en étonnerait? Aristote a soupçonné que le bien de l'individu, dans l'espèce humaine, était une fin identique, au fond, au bien de la cité. Et il n'avait pas nos idées chrétiennes sur la dignité de la personne humaine, objet de salut éternel. Comme ces lumières de la révélation chrétienne viennent compléter, asseoir, achever d'ordonner tous ces principes qui règlent le bon développement de la nature humaine ! Dans le livre du P. Marion, il faut étudier et admirer cette ordonnance parfaite de tous les aspects de vérité naturelle concentrés dans la doctrine de l'Église catholique sur la question scolaire. Par ce que vous savez de l'enseignement catholique sur la dignité de l'âme de l'enfant, soup-

(1) Voir dans le même tome des *Annales de l'Institut de Louvain* une autre étude de M. F. de Hovre sur « Pestalozzi et Herbart, et leurs idées pédagogiques ».

çonnez avec quel pieux respect saint Thomas d'Aquin par exemple, enchérissant sur Aristote, qui avait déjà dépassé Platon, parlera du « sein spirituel » de la famille, où se poursuit une génération dont le terme est un homme fait pour la vie éternelle. « Le père est le principe de la génération, de l'éducation, de l'enseignement et de tout ce qui concerne la perfection de la vie humaine. » Le droit qui en résulte est l'opposé d'un droit absolu, puisqu'il s'arrête à la fonction de veiller sur l'être de l'enfant et de promouvoir son bien. L'autorité paternelle, déclare Léon XIII, jouit d'une juste indépendance « dans la sphère que lui détermine sa fin immédiate » (1). Et les docteurs catholiques précisent avec soin : ce qui est la fin tout à fait immédiate, c'est ce qui est strictement requis par nature à la vie corporelle et spirituelle de l'enfant. Ici le père jouit d'un droit qui est le strict corrélatif d'un devoir (droit préceptif). L'État ne peut absolument rien sur ce droit, que le protéger. Au delà, la fin de la famille ne demande qu'à s'étendre vers tout ce qui peut légitimement procurer le bonheur plus grand de l'enfant. Le père jouit d'un droit, qui n'est plus préceptif, de tenter tout ce qui est possible pour le bien de son enfant. L'État doit favoriser, pour le bien commun même, cette liberté féconde, mais il doit aussi pour le même bien commun, et strictement en ce qui regarde les intérêts inter-familiaux et civils, assister cette liberté par voie de direction régulière.

Voilà pourquoi l'Église qui défend infatigablement contre toute prétention étatiste le droit des pères à faire enseigner leur religion à leurs enfants, qui s'interdit à elle-même de baptiser contre la volonté d'un père, déclare un jour par la bouche de son Pontife « que le gouvernement de l'Ontario est dans son droit en exigeant que la langue anglaise, qui est celle de la province, soit enseignée aux enfants dans les écoles » (2).

Tant il est vrai que les principes les plus élevés sont ceux qui mènent le plus droit aux conclusions les plus précises.

DANIEL LALLEMENT.

(1) Encyclique *Rerum novarum*. Voir aussi plusieurs autres encycliques de Léon XIII, en particulier *Sapientiæ christianæ* et *Officio sanctissimo*.

(2) Benoît XV, Lettre *Commisso* du 7 septembre 1916.

LES BEAUX-ARTS

RÉFLEXIONS SUR L'ART CINÉMATOGRAPHIQUE

Pour un art muet, l'art cinématographique fait parler beaucoup de lui. Il a encore quelques irréconciliables détracteurs pour lu refuser non seulement toute existence actuelle, mais encore toute possibilité d'existence. Et ses partisans ne le défendent pas toujours aussi bien qu'on voudrait. Sans doute, ils ont raison dans leur acte de foi de principe. Il faut y croire, ou sinon abdiquer toute prétention à un art moderne : une civilisation ne mérite d'être qualifiée d'artiste que si elle se montre propre à imprégner d'art tout ce qui la touche. Un jeu inoffensif, et qui n'est pas si vain qu'il le paraît, consiste à dire : « Croyez-moi, si les Grecs avaient connu le cinéma... » Et l'on fait observer qu'une abdication serait particulièrement grave, s'agissant du cinéma, qui, en quelques années, a pris d'assaut l'âme populaire.

Cependant, quand, dépassant l'affirmation pure et simple, ses amis essaient de définir les possibilités qu'ils entrevoient confusément, on ne peut se défendre de leur reprocher un défaut et de clairvoyance et d'imagination. Par un étrange retour, l'évolution du cinématographe, ils l'envisagent avec autant de timidité que leurs adversaires et sans en découvrir, à notre gré, le sens. Heureusement, tandis que les habiles disputent, d'autres agissent. En dépit d'erreurs trop souvent renouvelées, le nombre des films propres à satisfaire les délicats s'accroît chaque jour. Pourquoi, dès lors, ajouter un commentaire à ceux que l'on voit surgir de toutes parts? C'est qu'il n'est jamais indifférent de voir clair dans une question. C'est

que deux ou trois idées justes ont plus de force de conviction que des conseils directs, jamais écoutés, c'est qu'admises, elles sont de nature à éviter bien des tâtonnements.

Quand on veut exprimer des vérités, il ne faut point craindre un peu de dogmatisme, et commencer par les vérités premières : celle qu'il ne faut jamais perdre de vue c'est que l'art, qui est artifice, n'a de possibilité d'existence que par l'intervention humaine, quand le vouloir, l'intelligence pénètrent une matière, une technique. Le problème d'un art cinématographique consiste donc à se demander où la pénétration peut se faire, en quels points la technique du cinéma peut légitimement donner prise à l'action transformatrice de l'esprit.

Techniquement le cinéma c'est de la photographie en mouvement : un élément statique, un élément dynamique. L'élément statique, la photographie, peut elle donner lieu à un art? Il paraît puéril de se le demander, lorsqu'on a usé et abusé des mots : photographie d'art? Mais cette photographie d'art s'est finalement réduite à peu de chose. En sachant tenir compte de la surface limitée que présente une plaque, on a pu réaliser quelques compositions heureuses. On a su rendre certains effets d'atmosphère ou d'éclairage, précieux par leur rareté. C'étaient généralement d'heureuses rencontres qu'on parvenait exceptionnellement à restituer par artifice. Au fond, photographies de tableaux ou de paysages, les meilleures réussites étaient de reproduction pure et simple : la technique n'y laissait place qu'à un peu de goût. En revanche, quand l'imagination voulait s'exercer, elle échouait : est-il besoin de rappeler l'indigence de l'illustration photographique, même la plus soignée, quand elle s'est appliquée au roman ou au théâtre? Dans cette direction, un art ne trouvera jamais que des ressources bien précaires. Les améliorations qu'ont apportées à la partie purement photographique de leurs œuvres les Américains, n'ont frappé qu'en raison de l'imperfection de la technique jusqu'alors usitée. A ce moment, l'on ne parlait que d'hommes, de femmes, de meubles, d'étoffes ou d'accessoires photogéniques. Photogénie est un mot savant, bien adapté à la culture médiocre de ceux qui l'emploient le plus. Mais les meilleurs des metteurs en scène s'aperçoivent aujourd'hui que la photogénie n'est qu'une condition technique, que l'art ne peut commencer qu'au delà.

La part dynamique du cinéma offre bien d'autres perspectives. Envisagé largement, le mouvement se doit considérer à la fois à l'intérieur d'une image projetée à un instant donné sur l'écran, et dans la succession même des images.

Reproduire les mouvements des acteurs animés d'une scène, c'est encore demeurer dans le domaine de la technique. En effet, c'est une qualité indifférente en soi au point de vue de l'art : le naturel, qui distingue au cinématographe les acteurs de mérite. C'est qu'ils disposent de moyens d'expression singulièrement plus réduits que les acteurs de théâtre : la valeur du texte, le son de la voix, ne viennent pas corriger pour eux un geste maladroit, une attitude affectée. Y aurait-il cependant une espèce de stylisation de la mimique propre à l'écran? Charlie Chaplin, Charlot, a eu le mérite de s'engager dans cette voie. On a le sentiment qu'il est parti d'une observation très simple. Regardez un simple film documentaire : voyez ce régiment défiler, ce ministre visiter une exposition ; ils se précipitent avec une hâte saccadée qui les fait ressembler à des automates. Notez que ce n'est point un caprice de l'opérateur. Tente-t-il de tourner plus lentement, de réduire le rythme de la marche à un rythme naturel : il obtient inévitablement un effet d'ennui. Or, les gestes anguleux, extrêmement rapides, l'allure de pantin dont les membres menacent de se décrocher, qui sont propres à Charlot, ne sont que la caricature de ce que nous observons dans le film documentaire. Il y a là, certes, une transposition de grande valeur, mais dont l'usage semble restreint à un genre spécial : la farce épileptique importée d'Amérique, genre qui n'est point méprisable, mais très étroit (1). Et s'il faut retenir du film documentaire et de sa caricature par Charlot, que le cinématographe se prête mal aux actions lentes, il lui reste assez de sujets où s'étendre, du plaisant au sévère.

Mais les images se succèdent, immédiatement ou séparées par un texte que l'habileté des metteurs en scène tend à réduire au minimum. Pour nous, le fait même de cette succession constitue le moyen le plus original du cinématographe. C'est ici le point où doivent porter les efforts de ceux qui veulent réaliser un art cinématographique. Car la succession des images permet d'alléger, sinon d'éliminer, la sujétion du temps et de l'espace.

Présenter presque simultanément deux tableaux d'époques différentes, c'est traduire en représentations visuelles des phénomènes psychologiques de mémoire. La méthode est connue et souvent grossièrement appliquée. Il n'est pas au cinéma de criminel, qui, assis à sa table de travail ou courbé sous la menace du vengeur, ne voie se retracer son forfait. Mais, traité d'une main plus légère, le procédé se prête à des effets plus délicats. On n'a peut-être pas assez remarqué

(1) Le fait que Charlot vient justement de créer un film sentimental n'infirme en rien cette observation. Car il y figure à l'état de type populaire et s'est bien gardé de contraindre les autres acteurs à la même stylisation.

un certain film de M. Delluc, intitulé *le Silence,* où, dans une suite d'images que n'interrompait presque aucun texte, le passé s'imbriquait au présent, d'une manière inséparable et complexe, sans que l'action cessât de demeurer constamment et claire et plausible.

Pour l'espace, le cinématographe l'élimine entièrement. Non seulement, sans la machinerie grinçante et lente de théâtre, il nous transporte d'un point à l'autre du monde, mais encore il ne connaît point l'échelle imposée au spectateur du théâtre. Dans la scène d'ensemble qu'il vient de nous montrer, il saisit le personnage caractéristique, le visage, moins encore, la main, les agrandit et par là éclaire l'action (grâce à l'emploi des fondus, ces grossissements autrefois insupportables, sont devenus très admissibles). C'est là un nouveau moyen psychologique. Les dédaigneux souriront. Eh oui ! le procédé est rudimentaire, mais par essence la pure représentation visuelle n'est pas si riche qu'elle puisse le négliger.

Cette analyse du temps et de l'espace dans la représentation cinématographique est fructueuse parce qu'elle donne la clef d'une constatation de fait qui, au début du développement de la technique nouvelle, a surpris profondément ses premiers adeptes : le cinéma est séparé du théâtre par un abîme. Le théâtre est un art essentiellement conditionné par le temps et l'espace : ce n'est point un hasard que notre âge classique lui ait imposé les unités de temps et de lieu, qui n'étaient au fond que les conséquences naturelles de l'esclavage où le réduit la matière. Sans doute, il existe un autre théâtre — le shakespearien — qui s'en affranchit. Mais, malgré le perfectionnement de la machinerie, peut-on dire qu'il ait atteint à une *représentation* adéquate? Nul n'osera le soutenir quand la mise à la scène d'une pièce de Shakespeare provoque sans cesse de nouveaux essais, alors que celle d'une tragédie de Racine est arrivée, du premier coup, à toute la perfection dont elle est susceptible.

Ainsi les moyens propres au cinéma seraient moins éloignés de ceux du roman, dont nous voyons en effet se multiplier les adaptations, plus ou moins heureuses. C'est contre quoi s'est élevé, récemment, Charlie Chaplin. Il semble bien qu'il ait à la fois raison et tort. Raison parce qu'il est bien exact que le roman n'est point le film et qu'il serait désirable de voir le cinéma travailler sur des sujets qui lui fussent spéciaux. Mais tort, s'il érige en modèle les enfantines et souvent incohérentes intrigues américaines. Il n'y a eu guère, jusqu'ici, que les Suédois à avoir offert des actions originales dont l'intérêt et la vérité étaient suffisants. Provisoirement donc, et tant qu'une littérature cinématographique ne s'est point développée, l'expédient de l'adaptation romanesque paraît recommandable.

Cependant il est vrai que c'est une preuve d'impuissance pour le cinéma, de faire appel, chez le spectateur, à des réminiscences littéraires : le scénario doit se suffire à lui-même sans interprétation qui provienne de la lecture du livre. Or, nous avons affaire à un art dont les moyens d'expression psychologique sont faibles, mais, en revanche, les moyens d'expression dynamiques immenses. Tout roman n'est donc pas bon : les personnages doivent être assez rudimentaires pour s'exprimer complètement par leurs actions. La complexité du caractère, la richesse en dessous psychologiques qui ne se traduisent pas en actes ne sont point le fait du cinéma. J'ai cru longtemps que *la Chartreuse de Parme* ferait un admirable sujet de film : il est vrai qu'on y trouve le pittoresque, le mouvement, les foules. Mais comment rendre matériellement intelligible le comte Mosca, et son attitude sceptique, qui paraîtrait passive, devant les amours de la Sanseverina et de Fabrice? A l'opposé aussi du cinéma on trouve toute une part, la plus originale presque, de notre patrimoine, le conte ironique : *Candide* ou *le Huron* (que l'on vient, hélas ! de mettre à l'écran). L'on a vu récemment un écrivain, qui ne se savait point si traditionnel, Jules Romains, offrir dans son *Donogoo-Tonka*, vrai conte voltairien, le schéma d'un film. Il n'a tenté aucun metteur en scène. Et c'est bien juste : si *Donogoo-Tonka* réalisait les conditions matérielles d'un bon scénario, il en méconnaissait étrangement (peut-être en pleine conscience de l'auteur) les conditions spirituelles. L'intérêt ne résidait pas en effet dans l'action elle-même, mais dans l'ironie, dans une espèce de ricanement de l'auteur qui la regardait se dérouler. Or, l'ironie, par elle-même presque inaccessible au grand public, est un ressort bien trop délicat et trop complexe pour le mécanisme d'expression encore grossier qu'est le cinéma.

Le rôle le plus évident de la succession des scènes nous a paru d'alléger, au cinéma, la servitude du temps et de l'espace. Est-ce à dire que cet effet soit unique, est-ce à dire même qu'il soit le principal? Il en est un autre sur lequel on ne réfléchit point assez. Une analyse plus attentive du phénomène de succession nous apprend qu'il donne à l'action cinématographique, envisagée dans son ensemble, son rythme. Qualité à la fois plus précieuse et plus subtile, elle ne peut être saisie que par la comparaison musicale. Chacun des tableaux animés équivaudrait à une note, mais, les notes ne changeant point, le rythme résulte de leur valeur. Une suite de blanches — des tableaux d'assez longue durée — donnera au morceau un mouvement d'adagio ou d'andante. Tandis qu'un passage en doubles croches — lisez une pièce hachée en courts tableaux se suivant d'une allure frénétique — conviendra aux instants drama-

tiques, à la succession rapide des sentiments des personnages. Ainsi le rythme gouvernera l'action. Le metteur en scène doit avoir conscience que sa recherche est une partie importante de son métier. Sans doute, s'il est artiste, ce rythme jaillira principalement de son inconscient. Mais encore faut-il qu'il considère comme désirable d'y atteindre. On a vu récemment un film : *les Trois Mousquetaires*, rassembler une luxueuse mise en scène, une affabulation heureuse et des interprètes de qualité, pour n'aboutir qu'à une impression de morne ennui, parce que la qualité essentielle de rythme y fait entièrement défaut.

Il est frappant que l'on parle toujours des possibilités du cinématographe comme si sa technique ne devait point changer, étant arrivée dès maintenant à son point de perfection. C'est là, peut-être, un manque d'imagination et aussi de clairvoyance, si l'on considère d'une part les progrès accomplis jusqu'à ce jour, et d'autre part que ces voies de l'évolution future sont fort nettement amorcées. Comme l'ont fait la peinture et la sculpture, le cinématographe évoluera vers une reproduction plus exacte du réel. Trois problèmes sollicitent actuellement les chercheurs : le cinématographe en couleurs naturelles, le cinématographe stéréoscopique, et le synchronisme entre la représentation visuelle et la représentation auditive (bruits et voix). Notez que la solution au moins des deux derniers n'est certainement pas éloignée et que celle du premier peut surgir brusquement d'une invention, comme apparut soudain une première approximation : le procédé Lumière. Mais alors — et c'est la raison pourquoi, après avoir paru négliger la technique cinématographique, il faut y revenir maintenant — toutes les conditions matérielles du cinématographe seront transformées. Et cette transformation ne va-t-elle pas se répercuter sur ses conditions intellectuelles et morales? L'art muet ne sera plus muet du tout. Or, il ne servirait de rien de le déplorer. L'évolution est inéluctable et, comme le peuple de Florence portait en triomphe la Madone de Cimabué où il découvrait un rendu du mouvement supérieur à ce qui s'était fait jusqu'alors, de même le public applaudira aux apparences devenues plus exactes. Il se pourrait donc que nous fussions à l'époque primitive du cinéma. Charlot, un primitif de génie, cette idée ne séduit-elle pas? Plus tard, probablement, nous aurons des hommes pour regretter cet âge d'or, mais ils ne pourront remonter le courant.

Avec la parole disparaîtrait du cinéma une convention que l'on s'accorde à trouver lourde et froide : l'interposition d'un texte entre les tableaux animés. Et la querelle sur la musique d'accompagnement,

à laquelle on attache une grande importance et dont nous n'avons point parlé, perdrait du même coup son objet. La musique serait à la représentation cinématographique visuelle ce qu'elle est à la représentation théâtrale. Voici que nous avons encore prononcé le mot de théâtre : il est vrai que ces perfectionnements de la technique cinématographique auraient pour effet de rapprocher à nouveau le cinématographe du théâtre. Est-ce à dire que les deux arts se confondraient, et que le cinématographique soit destiné à s'aller fondre dans le théâtral, comme un affluent se fond dans un fleuve? Sans doute alors le cinématographe aura toutes les possibilités matérielles du théâtre, mais l'inverse ne sera point vrai. Les qualités propres au cinématographe sur lesquelles nous avons insisté et qui proviennent de la succession des tableaux qu'il présente : diminution de la sujétion du temps et de l'espace, souplesse du rythme, lui demeureraient. On concevrait dès lors un théâtre cinématographique. On le concevrait? mais est-on bien sûr qu'il n'existe pas? Que dire de Shakespeare, au fond si mal adapté aux conditions matérielles du théâtre? Une pièce de Shakespeare est tout rythme. Pour avoir brisé ce rythme par les entr'actes qu'exigeait la décoration, on a vu naguère Antoine présenter un *Jules César* très ennuyeux, dont certaines scènes pourtant étaient de brefs chefs-d'œuvre. Pour l'avoir restitué au contraire à *la Nuit des rois*, on a vu le Vieux-Colombier infuser à une pièce, dont l'extrême complication rebute souvent le lecteur, une jeunesse éclatante, une vie frémissante. Qui ne conviendrait cependant que la méthode du Vieux-Colombier n'est applicable qu'à bien peu des œuvres du grand Will? Sans doute se bornait-il par nécessité aux planches du tréteau pour représenter les grands drames : *Hamlet* ou *Lear*, les grandes comédies : *le Songe* ou *la Tempête*. Mais on ne peut demander au spectateur d'égaler son imagination de visionnaire. Et si lui-même eût pu réaliser l'alliance du rythme et du décor, il n'eût pas été assez fou pour se refuser à la représentation parfaite de ses ouvrages. Or, cette alliance, le cinéma peut un jour la rendre possible : si le décor change à volonté en un instant, c'est le rythme qui redevient maître de l'action. Ainsi, de même que la technique théâtrale a été l'expression la plus achevée de la tragédie classique grecque ou française, de même le cinématographe deviendrait l'expression naturelle d'un art plus dynamique, moins raisonnable, plus proche de la musique par son rythme, et cet art de l'avenir, que nous qualifions de shakespearien faute d'un meilleur terme, ne mériterait plus la qualification paradoxale de théâtre injouable.

Pierre du Colombier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE CARDINAL DE CABRIÈRES

« Les honneurs ne sont rien, l'honneur est tout », a dit un jour le cardinal de Cabrières. Les honneurs lui étaient venus tard. Non point l'épiscopat qui, à vrai dire, est plutôt une charge et auquel il avait été élevé dès l'âge de quarante-quatre ans. Mais il avait reçu la pourpre à quatre-vingts ans et le ruban rouge à quatre-vingt-onze. « Tel est l'avantage de vieillir », murmureront peut-être des sceptiques. Ils auraient tort. L'ancienneté, pour un prélat, n'est pas un titre : elle risquerait même de le faire oublier. La vérité, c'est que Mgr de Cabrières, en vieillissant, n'a cessé de grandir.

Né le 30 août 1830, à Beaucaire, il fut placé de bonne heure au collège de l'Assomption, que dirigeait le P. d'Alzon. Il a gardé toute sa vie un souvenir ému à l'éminent religieux qui entendit sa première confession et lui révéla sa vocation sacerdotale. « Ce prêtre admirable, a-t-il raconté, crut découvrir dans mon âme les preuves de l'appel divin, et du doigt il me montra le chemin du sanctuaire. C'était le 1er septembre 1848, au jour anniversaire de mon baptême. » Le 25 septembre 1853, « je célébrais ma première messe, dit-il encore, sur l'humble autel auprès duquel, dans le vieux banc de la famille, étaient agenouillés tous mes parents ». Il est nommé tour à tour directeur au grand séminaire de Nîmes, supérieur de l'Assomption, secrétaire de l'évêque, Mgr Plantier, puis vicaire général. En 1874, sous le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon, Pie IX lui confie le siège de Montpellier, qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort.

S'il l'enlevait à son diocèse natal, le choix du Souverain Pontife le

conservait au Languedoc. Mgr de Cabrières dut en éprouver une grande joie. Il était Méridional par la race, par l'intelligence, par le cœur : Felibre crossat e mitrat, *comme l'a chanté Albert Arnavielle. Il aimait cette province, dont il a célébré l'esprit de noble indépendance, « tellement qu'il n'était pas rare, autrefois, d'entendre les gens du peuple s'appeler avec orgueil : des républicains blancs ». Province attachée de longue date à ses libertés, appuyées sur le droit et sur la coutume, et que lui avait confirmées, par un acte solennel, son dernier comte, Raymond VII :* Omnes debitas et consuetas libertates. *Aussi les Languedociens, pour désigner leur contrée, employaient une expression énergique :* Patria linguæ occitanæ, *ou simplement :* Patria, *la patrie. « Non qu'ils se regardassent, dit Mgr de Cabrières, comme isolés de la grande nationalité française à laquelle ils étaient fiers d'appartenir, mais parce qu'ils avaient, par devers eux, des traditions et une histoire auxquelles ils tenaient avec jalousie. »*

Ces lignes qui nous montrent, dans l'illustre évêque, un bon Languedocien, nous livrent en même temps le secret de ses convictions politiques. Mgr de Cabrières était un « traditionniste », comme l'a écrit Paul Bourget, pour ne pas dire un « traditionaliste », l'Église ayant condamné sous ce nom l'hérésie qui fait dépendre uniquement la pensée de l'enseignement par la parole. Il ne s'agit pas là — Bourget l'a expliqué — d'un fétichisme rétrospectif qui tiendrait l'esprit hypnotisé devant ce qui fut et ne sera plus jamais, il s'agit au contraire d'un sens réaliste de cette loi d'évolution dont se réclament sans cesse ceux qui la comprennent le moins, les novateurs à tout prix. La loi d'évolution enveloppe en elle une loi de constance; le traditionnisme consiste à saisir l'une et l'autre, et l'une à travers l'autre. Royaliste de naissance, le cardinal de Cabrières n'a jamais voulu renier ces forces du passé, ces « nœuds sacrés — c'est lui que nous citons — qui unissent entre elles les générations les plus éloignées, qui les rassemblent en faisceaux et composent avec elles la durable unité d'un grand peuple. » Aussi reproche-t-il à la Révolution française « le renversement violent des institutions anciennes, la ruine totale d'un ordre de choses que les siècles semblaient avoir consacré ». Elle fut une négation : « Comment l'Église, fille de Dieu, pourrait-elle accepter un tel système, sorte d'évangile à rebours, établi sur la négation à outrance : négation de Dieu, de la propriété, de la famille, de tout droit, de tout devoir? Et, s'il en est ainsi, si c'est là, vraiment, le dernier mot de la Révolution, comment pourrions-nous mettre ce mot sur nos lèvres avec quelque sympathie? » De même que le comte de Chambord, il rend hommage au « grand mouvement de 1789, *dans ce qu'il eut de plus légitime et de plus généreux », mais l'oubli des traditions a fait dévier ce mouvement : « Si*

notre pays, dégoûté des divisions stériles, des expédients et des aventures, ne s'inspire que de ses propres traditions et des leçons de son histoire, nos neveux verront se lever sur la France une aurore plus sereine et moins trompeuse que celle de 1789. »

Telle était la doctrine du cardinal de Cabrières. Il avait des principes très fermes et ne les cachait pas, déclarant lui-même qu'il ne considérait pas comme un bien « cet état terne des intelligences, dans lequel, par peur de la lumière, on se cantonne volontairement dans une région nuageuse où nul rayon, émané d'un symbole précis, n'éclaire l'horizon ». Puis il s'empresse d'ajouter : « Mais, dans les rapports habituels, tout extérieurs, la tolérance des opinions est une suite nécessaire des conditions actuelles de la vie sociale. » Prêtre avant tout, il sut accorder la fermeté de ses principes avec les ménagements envers les personnes. Il n'eut pas d'ennemis, pas même d'adversaires. L'union sacrée à laquelle il devait apporter un concours si efficace dès le 1er *août* 1914, *sait-on qu'il l'avait annoncée, réclamée un quart de siècle auparavant? « Est-ce que, s'écriait-il le* 17 *mars* 1889, *est-ce que, dès qu'il s'agira des grands intérêts de la patrie, nous ne ferons pas enfin cesser les divisions? Et devons-nous repousser comme une illusion l'espérance de voir un jour écartées et jetées à terre les barrières qui accusent aujourd'hui parmi nous les hostilités et les malentendus? C'est là l'œuvre à laquelle se lient intimement les destinées de la patrie. » A cette œuvre, il travailla sans relâche, et il prit, pour en être l'artisan, le meilleur moyen : celui de se faire aimer. Ce gentilhomme royaliste trouvait le chemin de tous les cœurs. Il avait de ces gestes magnifiques qui obligent à la confiance et contraignent l'affection.*

On connaît le plus célèbre. Lors des manifestations viticoles de 1907, *une foule immense, accourue de partout, remplissait Montpellier. Quand le soir tomba, des troubles graves étaient à craindre. Où loger cette foule? Sans abri, abandonnée à elle-même, elle risquait de s'exaspérer, pendant les heures nocturnes, au contact des régiments en armes. L'évêque intervint : « Qu'on leur ouvre toutes les églises et qu'ils y dorment! La maison de Dieu, c'est la maison de tous! » Hommes, femmes, enfants se précipitent dans les sanctuaires devenus des refuges et nous pouvons supposer que, de beaucoup d'âmes tout à l'heure irritées, jaillirent de ferventes prières. Le geste du pasteur les préparait à mieux entendre, quelques jours plus tard, ses conseils : « Mon cœur, disait-il, est avec tous ceux qui souffrent, avec les prisonniers dont j'oserai dire qu'ils n'ont rien voulu qui fût contre la justice ou contre la loi et qu'à leurs yeux la légitimité du but a couvert l'apparente illégalité de certains actes ou la violence de quelques paroles. Mais, au nom de la France, déjà trop divisée, que l'on ne multiplie pas les causes*

de rancunes et de divisions nouvelles! Que l'armée, dont nous sommes si jaloux et si fiers, n'ait pas à subir des fatigues et un labeur dont la seule pensée doit lui être un affreux cauchemar! Elle ne ménagerait ni ses forces ni son sang, si elle allait à une victoire digne de retentir devant la postérité. Mais elle détourne la tête quand elle voit dans la multitude des parents ou des amis, quand des deux côtés elle entend la même langue familière et jusqu'au vieux patois de nos villages. »

Agir et s'exprimer de la sorte, c'est avoir la science du gouvernement, d'un gouvernement qui s'exerce par l'intelligence et par la bonté. Comment le Languedoc n'aurait-il pas écouté et aimé Mgr de Cabrières? Nous disions en commençant qu'il n'avait cessé de grandir : c'est que, plus il avançait en âge, plus s'affirmait cette autorité à la fois forte et douce où l'intelligence et la bonté sont si étroitement liées qu'on ne sait plus laquelle éclaire et laquelle conquiert. Aussi, quand éclata la catastrophe de 1914, *allait-il combler, dépasser même, les espérances que son peuple mettait en lui. Il fut un père et un chef, d'une activité prodigieuse, malgré ses quatre-vingt-quatre ans. Collaborateur zélé des pouvoirs publics, il donna l'exemple de l'union sacrée. On vit fraterniser l'évêque et le préfet. On aurait vu ce miracle, même avant la guerre, s'il n'avait dépendu que du cardinal; mais ce n'était pas lui, c'était le préfet, qui craignait de se compromettre...*

Il partagea toutes les douleurs de la France et aussi toutes ses joies. La reprise des relations avec le Saint-Siège fut, après la victoire, une de ses suprêmes consolations. C'est lui qui avait été délégué par l'épiscopat français pour prendre la parole, à Notre-Dame de Paris, le 6 *septembre* 1906, *au nom de l'Église séparée de l'État. Il avait protesté contre la rupture et prédit une aube meilleure : « Si, par l'injustifiable volonté des législateurs, le pacte solennel scellé en* 1801 *entre Rome et le gouvernement français a été foulé aux pieds et déchiré, un autre pacte plus solennel et plus durable viendra le remplacer. Le Concordat, signé par des hommes, peut être anéanti; un autre en prendra la place, ce sera le Concordat entre Dieu et le peuple. »*

Ce discours est un des plus émouvants qui aient retenti dans la chaire chrétienne. Le cardinal de Cabrières n'avait pas de peine à trouver de pareils accents. L'orateur ressemblait à l'homme, riche d'inspirations généreuses, possédant l'art de plaire et de persuader. On a réuni en un volume ses plus belles pages, sous le titre : Trente-cinq ans d'épiscopat : *c'était en* 1909, *l'année où il briguait, au palais Mazarin, le fauteuil du cardinal Mathieu. Il est impossible de s'expliquer aujourd'hui l'échec qui fut infligé à sa candidature. L'Académie française aurait dû s'enorgueillir de recruter un tel homme, grand évêque, grand Français, comme l'a dit M. Millerand, et grand lettré, par sur-*

croît : tout son livre, toute son œuvre témoignent d'une parfaite culture. Soyons certains qu'elle a déploré son erreur et que celui qui en a profité s'associe lui-même à ces regrets.

★★★

Le verbe « aimer » au théâtre.

Que d'amour ! A la Comédie-Française, *Aimer*. Au Gymnase, *Lorsqu'on aime*. Au théâtre Michel, *Chéri*. Au théâtre de Paris, *la Possession*. Au théâtre des Mathurins, une petite comédie éphémère et superflue a porté pour titre *le Verbe aimer*. On a dit justement de la littérature française qu'elle était un perpétuel discours sur les passions du cœur. Nous allons voir dans quelles proportions les pièces que nous venons d'énumérer répondent à ce programme et dans quelles conditions elles y manquent. Dès maintenant, nous pouvons faire une constatation : la littérature contemporaine en général et le théâtre en particulier ignorent presque complètement les passions autres que l'amour. On ne voit plus jamais peindre l'ambition, dont La Fontaine disait :

Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.

Quand un auteur refait Antoine et Cléopâtre, il n'a souci que de la façon dont ils s'aiment. Personne ne songe plus à étudier ces innombrables variétés du caractère humain, le joueur ou l'avare, ou le fourbe, ou le glorieux, dont la peinture a fait pendant deux siècles la matière et la gloire de nos lettres. A en croire la littérature, les hommes du temps présent n'auraient plus qu'une occupation. Ils ne songent plus ni à s'enrichir, ni à s'envier, ni à se dépasser ; ils ne pensent ni à leur âme, ni à la divinité. Rien ne compte plus pour eux que l'amour.

Molière, qu'on vante à tout propos, a pourtant laissé un exemple significatif : dans la riche humanité animée par son génie, l'amour n'occupe jamais que la place secondaire. Il faut donc considérer cette prédominance accordée à la passion amoureuse comme une des conséquences du romantisme. Substituant l'exaltation lyrique à l'étude de l'homme, le romantisme a poussé au premier plan le couple essentiel, Hernani avec Doña Sol. Quand il proclamait les droits de la passion, il entendait ceux de la passion amoureuse. Il n'eût pas osé défendre les droits de l'avarice, de la gourmandise ou de l'envie, ce qui eût pourtant été logique. Grâce à lui, la passion a donc triomphé. Elle a envahi toute la littérature. Et loin de l'enrichir, elle l'a singulièrement appauvrie. Elle a déformé l'image véritable de l'homme, elle a rejeté à l'oubli plus des trois quarts de l'âme humaine.

M. Paul Géraldy a été présenté aux lecteurs de *la Revue universelle* par son ami, M. René Benjamin. Ce jeune auteur vise haut. Dans sa nouvelle pièce, *Aimer*, représentée à la Comédie-Française, il recherche la difficulté avec une audace qui a quelque chose d'un peu provocant. Il semble vouloir montrer qu'il n'a pas besoin de recourir aux petits moyens. Comme toujours quand la simplicité est de parti pris au lieu de couler de source, M. Géraldy dépasse la limite. Son titre, déjà, a quelque chose d'impérieux, de définitif : *Aimer* ; simplement, tout le verbe aimer. On préférerait que la pièce portât tout bonnement le nom de l'héroïne et s'appelât *Hélène*. Car enfin, l'aventure contée par M. Géraldy n'est pas si générale que cela. On peut même soutenir que le cas d'une femme qui aime deux hommes à la fois a quelque chose d'anormal et de monstrueux. Car nous disons : aimer ; il ne s'agit pas de tendresse, d'amitié ou d'estime, mais bien d'amour : c'est l'héroïne qui le dit. L'idée est singulière d'avoir placé un tel cas sous ce titre intransigeant et absolu. Il semble bien que d'un bout à l'autre M. Géraldy ait été dupe de la même illusion : il a voulu faire du grand art volontaire, dépouillé, direct. Le dessein était noble, mais l'auteur s'y est-il égalé?

Hélène est mariée depuis dix ans à Henri. Ils sont riches, ils vivent à la campagne et Henri semble appelé ou contraint de temps à autre par des occupations que l'auteur a pris soin de ne pas préciser, toujours par désir de rester dans le général : ses héros ont le loisir de ne penser qu'à leur cœur. On imagine que M. Géraldy a cru qu'il les plaçait de la sorte sur le pied d'égalité avec les héros tragiques, princes ou souverains, qui avaient toute liberté matérielle de cultiver leurs passions sans contrainte. Ce n'est qu'une apparence ; cette liberté matérielle est balancée chez nos héros tragiques par une très forte sujétion morale.

En écrivant une pièce où il n'y a que trois personnages, on songe invinciblement que M. Géraldy a pris pour modèle *Bérénice*. Mais, dans *Bérénice*, le drame naît du fait que les héros ne sont pas des amants ordinaires. C'est leur propre grandeur qui les contraint et Rome invisible et présente est un élément d'intérêt qui manque à M. Géraldy. Il pouvait y suppléer dans une certaine mesure en faisant intervenir quelque haute puissance morale. Ici encore, il a passé à côté : ou ses héros sont menés par le pur instinct ou ils agitent de grandes entités, le bonheur, la perfection, vides de sens et incapables d'action morale.

Pendant tout le premier acte, Hélène et Henri débattent s'ils possèdent le bonheur et si leur amour est parfait. Hélène finit par laisser percer que, rassasiée par un bonheur sans orages, elle redoute la cour que lui fait un voisin.

Il y aurait un moyen de couper court au danger : Henri, prévenu par sa femme elle-même qui cherche auprès de lui un refuge et un protecteur tout naturel, conçoit immédiatement son devoir à l'en-

vers. Il juge qu'on ne doit jamais contraindre le sentiment chez une femme. Il ne fait pas un geste pour défendre, non seulement son foyer et son amour, mais l'être faible qui lui demande protection. Au contraire, sous prétexte qu'il ne veut rien tenir de sa femme qu'elle ne lui ait accordé en pleine liberté, il laisse venir le séducteur, mieux, il l'introduit chez lui. C'est ainsi qu'il conçoit la perfection dans l'amour.

Il va de soi qu'au second acte le séducteur affole Hélène en lui peignant l'amour sous des couleurs chères aux littérateurs romantiques : l'amour est le mystère, il est l'inconnu, il n'est pas de perfection, de bonheur ni de refus qui tienne contre l'appel de la vie, il faut céder à cet appel et à tout ordre de la passion ou de l'instinct.

Sans appui, Hélène se laisse convaincre et décide de fuir avec lui. Elle fait part de cette nouvelle à Henri qui, fidèle à son système, lui rend sur-le-champ sa liberté.

Il aurait joliment mérité qu'elle le trompât et qu'elle fît mauvais usage d'une liberté accordée si mal à propos. Au troisième acte pourtant, Hélène lui revient, à la pensée d'un enfant qu'ils ont eu jadis et qu'ils ont perdu. M. Géraldy veut-il démontrer que le système libéral d'Henri est le bon? On serait tenté de le croire, mais le dénouement renverse cette hypothèse : Henri, voyant sa femme, démontée et malade, se décide enfin à agir en mari et en homme ; il la soigne comme un petit enfant, il lui fait sentir sa protection et son autorité et c'est à ce moment qu'elle tombe dans ses bras.

Ainsi M. Géraldy conclut en faveur de l'amour régulier, mais à quel prix ! On dirait que cette conclusion a été imposée par sa raison à son cœur. On ne sent pas l'accord profond des deux éléments et la raison a, chez ce jeune auteur, quelque chose qui semble forcé. C'est pourquoi, en dépit de hautes intentions et d'une recherche des secrets du cœur et de leur vérité, une recherche pleine d'application, *Aimer* fait l'effet d'une fausse tragédie et M. Géraldy d'un auteur pseudo-classique. Il a pris le cadre de la tragédie, sa marche, ses ressorts. Il sacrifie bravement la passion au devoir. Pourquoi faut-il qu'on sente que ce soit véritablement, dans le sens le plus étroit du mot, par devoir?

Avoir visé trop haut, voilà un reproche que nous n'avons pas souvent l'occasion de faire aux auteurs contemporains. Si M. Géraldy raffine sur le sentiment et dessèche le drame à force d'avoir voulu l'épurer, l'entreprise, au moins, est noble. A raffiner sur le sentiment, on ne s'égare jamais tout à fait. M. Géraldy relève de la critique littéraire la plus délicate. Mais ce n'est pas sur le sentiment que s'égarent à raffiner les auteurs de *Lorsqu'on aime* et de *la Possession.*

L'auteur de *Lorsqu'on aime* signe modestement André Pascal, mais tout le monde sait que ce pseudonyme appartient à M. Henri de Rothschild. Ce haut seigneur, qui pourrait se moquer de tout et de tous, a la faiblesse de poursuivre la gloire de la scène. On ne peut

tout avoir, ce serait trop beau. Quand il réussit une pièce pas trop mauvaise, comme *le Caducée*, on crie que ce n'est pas lui qui l'a faite. Telle l'*Iphigénie* de Leclerc et de Coras, personne n'aura l'idée de lui disputer la paternité de *Lorsqu'on aime*. *Le Caducée* était une pièce propre. Un Rothschild ne pouvait sans doute pas soutenir ce ton deux fois. *Lorsqu'on aime* n'échappe à l'odieux que par le ridicule.

Selon M. de Rothschild, de quoi est-on capable lorsqu'on aime? Un mari trompé supplie l'amant de sa femme de ne pas la quitter parce que cet amant la rend heureuse et qu'au prix de cette consolation elle accepte de rester au foyer conjugal où le mari, grâce à ce partage, pourra la conserver encore. C'est encore plus bête que malpropre et l'on n'a pas idée des bourdes entassées sur ce beau sujet par cet auteur innocent.

M. de Rothschild ne fait illusion à personne. M. Bataille fait encore illusion à une partie de la critique et de la « littérature ». C'est le public qui commence à s'apercevoir d'un certain nombre de vérités. Il s'aperçoit d'abord que les ficelles de M. Bataille sont énormes, que cet art est truqué comme le visage d'une vieille cocotte : M. Bataille, à l'âge où les vrais talents atteignent la maîtrise, donne des signes visibles d'épuisement et le petit accessoire qui, jadis adroitement glissé dans le flot de littérature, appelait les larmes ou l'applaudissement, a pris les proportions d'une lourde machine ridicule. Il y a dans *la Possession* deux automobiles sur la scène, un suicide, une scène à la roulette, une ivresse à la cocaïne, des tziganes dans un jardin. On découvre que la fameuse « poésie » de cet auteur était obtenue par un pathos sentimental plaqué sur des moyens de cette vulgarité. Et les critiques les plus bénins ou les moins perspicaces ont tout de même fini par s'apercevoir qu'il y avait dans *la Possession* de l'invraisemblable : il ne s'agit de rien de moins que d'une mère qui vend sa fille à un barbon grand seigneur ; la fille, décidée à se vendre pour posséder le luxe, se laisse, au dernier moment, enlever par un petit jeune homme. A l'acte suivant, la jeune fille se vend au fils du grand seigneur pour faire vivre le petit jeune homme qui, sachant tout, se tue. L'amante éplorée se laisse racheter par le barbon : elle appartiendra au père après avoir appartenu au fils. Telles sont, selon M. Bataille, les lois de *la Possession*.

Nous parlions de raffiner sur les sentiments : ici tout le monde n'a qu'une pensée, l'assouvissement du désir. Une troupe de singes lubriques qui s'expriment dans un langage prétentieux et exalté. L'étonnant est que M. Bataille nous présente cette peinture comme l'image de la réalité.

Il y a, dans le vaste monde, des filles à vendre et des vieillards pour les acheter et des mères pour débattre les conditions du marché. Il y a des greluchons, des cocaïnomanes et des suicidés. M. Bataille ne connaît que cela. Il ne sort donc jamais de son château? Il n'a donc jamais rencontré, je ne dis pas un honnête homme, mais

un homme normal? Est-il entouré de noceurs, de filles, de détraqués, pour croire sincèrement qu'en les peignant il peint l'humanité. Encore une fois, ce monde existe, un auteur a le droit de le peindre. Il n'a même pas besoin de recourir à l'indignation pour montrer qu'il n'est pas dupe et qu'il juge. Il a une ressource : le comique. M. Bataille est sérieux.

Voici un auteur qui peint un vilain monde et qui ne peint que cela : Mme Colette. On peut s'affliger qu'un talent aussi rare que le sien ne s'emploie jamais qu'à décrire, avec une criante vérité, un coin de la société qui n'est pas le plus beau. Au moins, Mme Colette montre les êtres tels qu'ils sont.

Si elle met en scène un ruffian, ou une entremetteuse, ou une vieille courtisane, elle peint un ruffian, une entremetteuse, une courtisane. On le sait, on le voit. Rien n'est brouillé et l'auteur n'est pas dupe. De place en place, elle glisse le terrible trait comique qui rétablit tout, montre l'observateur extérieur et supérieur au milieu qu'il décrit. On reprochera à l'œuvre de Mme Colette d'être uniquement vouée à montrer le vice et, par là, d'être incomplète. Mais, fragmentairement, elle est vraie. Moralement même, Mme Colette ne dit pas : le mal est bien, le blanc est noir. Elle décrit le mal avec trop de complaisance, mais on sait que c'est le mal.

M. Bataille, lui, peint des gens tarés comme s'ils étaient normaux, des êtres d'exception comme s'ils étaient naturels, des vicieux instinctifs comme s'ils étaient sains. Cette perpétuelle contradiction ferait une très bonne source de comique. Les pièces de M. Bataille feraient d'excellents vaudevilles. Mais il faudrait que l'auteur vît la contradiction et il ne la voit pas. Ses pièces sont comiques en effet, mais c'est sans le vouloir, parce qu'elles sont ridicules.

LUCIEN DUBECH.

L'humour en musique.

L'Heure espagnole, ce petit chef-d'œuvre de l'humour musical contemporain, dont M. Franc-Nohain se divertit jadis à combiner la fable pour M. Ravel, a été jouée pour la première fois, en 1911, à l'Opéra-Comique. L'œuvre fut donnée l'an dernier à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, et M. Roland-Manuel, disciple attentif, pouvait noter comment « de bons chanteurs, doublés d'alertes et discrets comédiens, ont exprimé avec un complet bonheur la sécheresse d'un comique implacable ou les excès d'un sentimentalisme affecté, réalisant ainsi l'intention du compositeur qui se plut, dans *l'Heure espagnole* comme dans les *Histoires naturelles*, à mécaniser les êtres en animant les choses ». Ce n'est point l'Opéra-Comique, mais bien l'Académie Nationale de musique qui, avec des chan-

teurs non moins habiles, s'est avisée de la reprendre. Le succès fut immense : il était obligé. Car la musique de M. Ravel scintille de l'humour le plus clair, le plus fin, le plus naturel, le plus expressif. Il est net et précis comme les mécanismes d'horloge du trop confiant Torquemada que trompe Ramiro, le beau toréador, avec Concepcion, la belle horlogère. Un petit éclat de trompette à point nommé, et l'on rit ; une lamentation furtive de saxophone, et l'on rit ; une parodie exacte et preste au quintette final, et l'on rit, de ce rire allègre, qui découvre les dents et qui donne à chaque auditeur la généreuse illusion de participer à l'esprit des auteurs. Depuis le *Roi malgré lui* de Chabrier, à qui M. Ravel mieux que quiconque sait rendre hommage, on peut dire que nulle part n'a été mieux réalisée que dans *l'Heure espagnole* cette entité que l'on nomme l'humour musical.

« Les gens peu cultivés, dit Schumann, sont en général enclins à ne voir dans la musique que de la douleur ou de la joie ; mais ils sont incapables d'y discerner les nuances plus délicates de l'émotion. » A plus forte raison, de l'humour. Il est vrai que personne jamais n'a donné de l'humour une définition satisfaisante. Mais il n'est point nécessaire de définir : il suffit de constater ; et les aspects de l'humour, en musique, sont innombrables.

Presque toujours les moyens qu'emploie la musique pour faire sourire sont de nature intellectuelle. La seule audition ne suffit pas : l'esprit est tenu d'interpréter. Ainsi dans tel chœur de Josquin des Prés, un *ré* unique, prolongé durant quinze mesures, est comique, parce qu'il représente la partie de baryton chantée par Louis XII, lequel était bien incapable d'émettre deux notes justes d'affilée. Chez Jomelli, la répétition d'une même note devient, elle aussi, comique, parce qu'elle imite et raille le chant monotone des capucins.

Le canon et la fugue n'ont pas manqué de prêter le flanc à la farce : la querelle de Kirnberger et de Marpurg se termina à grands renforts de ces canons inoffensifs dont Mozart et Beethoven égayaient leurs lettres familières ; et la fugue, cette pauvresse maigre dont Shakespeare fait des gorges chaudes dans *Comme il vous plaira*, la fugue comique foisonne, soit que, dans la *Damnation de Faust*, elle bafoue les grâces séniles des grimauds de l'école, soit que, dans les symphonies à programme de Richard Strauss, elle personnifie, en la ridiculisant, la routine des musicastres.

Une autre forme de l'humour, surtout chez les classiques, c'est la feinte maladresse. C'est pourquoi l'on sourit aux tonalités fausses, superposées à dessein, dans le *Musikalischer Spass* de Mozart, dans le *Rondo* de Weber (op. 30 nº 5) ou à ce passage du scherzo de la *Pastorale* qui imite l'orchestre balourd des villageois.

Le sourire naît encore de l'effet inattendu et cocasse. Ce qui a le moins vieilli dans Haydn, c'est ce genre d'esprit, si délié, au demeu-

rant, qu'il risque de ne pas être aperçu : Haydn se plaît parfois, comme dans son *quatuor en mi bémol*, à ne pas terminer un développement prévu, attendu, annoncé. Inversement, Beethoven accueille un thème populaire au moment où l'on y songe le moins : tel le refrain *Ich bin liederlich* dans la *Sonate pour piano* (op. 110).

Analogue dans ses effets est la disproportion, pour la musique chantée, entre le texte et la matière sonore. Et l'on voit un Moritz Kaessmayer mettre en musique les annonces des journaux les plus saugrenues ou M. Darius Milhaud musiquer des prospectus de machine agricole ; en quoi ni l'un ni l'autre ne sont des précurseurs, car comme l'on reprochait à Rameau d'avoir accepté des livrets indignes de son génie, ce plaisant Bourguignon répondit qu'il eût tout aussi bien mis en musique la *Gazette de Hollande;* et n'est-ce point l'occasion de tirer de l'oubli le bon Toulousain Fontou qui composa en 1845 un essai de *Choral sur les bienfaits de l'agriculture*, où sont chantées, en *larghetto* et dans le plus strict des modes grégoriens, les louanges des engrais animaux? C'est là un genre d'esprit qui fleurit souvent aux époques plus intellectuelles que sensibles ; l'on rapporte que de La Borde, valet de chambre de Louis XIV, accommoda, pour chant et orchestre, le texte d'un privilège accordé par le roi à Mondonville.

Les timbres et les rythmes sont une nouvelle source de drôleries. Le début du finale de l'*Héroïque*, avec ses pizzicati de cordes et les bois hoquetant à leur poursuite, est, si l'on y prend garde, une merveille du genre. M. Vincent d'Indy fait commenter par le basson nasillard, dans le *Camp de Wallenstein*, le prêche du capucin. Chabrier, dans le *Roi malgré lui*, a répandu à profusion cet humour aigu et fin. Il est même arrivé parfois que le simple piano fût chargé de remplir ces desseins humoristiques : Alessandro Poglietti a composé, en 1677, une *Aria allemagna con alcuni variazioni* où l'on entend, après un thème germanique, une série de variations dont la première, bohémienne, imite la cornemuse ; la seconde, hollandaise, le flageolet ; la troisième, bavaroise, le chalumeau ; et la quatrième, hongroise, le violon.

Il est aussi des variétés d'humour involontaire, fruits d'une candide ignorance. Certaines messes en témoignent, composées par des musiciens plus pieux que familiers avec le rudiment : dans l'une d'elles, Henri Plantade a composé l'*Agnus Dei* en style mièvre et fleuri de bergerie galante parce qu'il y est, de toute évidence, question d'un agneau.

Le problème de l'humour musical offrirait des aspects non moins variés, si on l'étudiait sous l'angle de la race : c'est à quoi nous conviait tout récemment M. Pierné en un de ses concerts du Châtelet. On y entendit, sous le titre général de « l'Humour en musique », le *Musikalischer Spass* de Mozart, les *Trois petites pièces montées* de M. Satie, l'ouverture de *l'Etoile* de Chabrier, les *Pribaoutki* de

Stravinski et le *Hopak* de Moussorgski. Ce fut l'occasion de vérifier la justesse des remarques que faisait M. Brillant, l'an dernier, quand les Ballets russes donnèrent le *Chout* de M. Prokofiev : « Le comique ici (dans *Chout*) jaillit de la musique elle-même et ne lui est jamais extérieur, jamais ajouté par l'intelligence. Voilà le véritable « humour en musique », et rien n'est plus savoureux, mais rien n'est plus rare. Chez nous, j'entends dans notre école moderne, je ne vois guère que Chabrier qui ait eu ce don avec plénitude. Peut-être sommes-nous trop « intelligents » (ce n'est pas un compliment en l'occurrence)... C'est l'intelligence *d'abord* qui travaille, et non le flot spontané d'une bouffonnerie toute musicale ».

Ce flot spontané, on le retrouve aussi parfois chez Offenbach, où l'outrance n'exclut pas la délicatesse. C'est une question de savoir si Offenbach ne gagnerait pas à être interprété avec moins de grimaces et plus de finesses. *Les Brigands*, cette opérette de second plan dont les carabiniers sont légendaires, et que la Gaîté-Lyrique vient de remettre à la scène, en eussent certainement profité. Le livret persifle habilement les grands thèmes romantiques : brigands de Schiller, Espagnols de Musset. Il y correspond une musique qui ne vise point, comme dans les grandes opérettes d'Offenbach, au « morceau de bravoure » bouffon, mais à un humour aimable et continu. Pastiche des mélodies populaires ibériques dans les couplets de Fiorella la brune et de l'Ambassade, rappel du thème enfantin *Hanneton vole* dans la réception de Fragoletto parmi les voleurs, canon, à huit voix, des mendiants : *Facitote caritatem*, tels sont les points saillants de cet humour dans une forme où l'unité tonale (au premier acte, par exemple, en *la* bémol, tonalité sombre comme la caverne des brigands) et où les modulations inattendues (couplets chantés par Fiorella, petite personne au caractère décidé) prennent une valeur de psychologie discrètement comique.

On a tendance à s'imaginer que l'humour musical est le privilège de quelques spécialistes, dont M. Erik Satie passe, à l'heure présente, pour le plus complet représentant. Mais l'humour apparaît chez tel de nos musiciens contemporains que l'opinion courante, satisfaite de classifications commodes, range dans une catégorie qui en paraît fort éloignée. C'est ainsi que l'on peut découvrir dans l'art de M. Florent Schmitt, art robuste et puissant, une touche de délicatesse et de verve humoristique qui de temps en temps s'étale et s'égaie. Et ce n'est point une qualité acquise et travaillée, mais c'est un coin plus secret de ce tempérament fort. Dès ses débuts, M. Florent Schmitt a écrit, pour le piano, une *Sérénade burlesque*, qu'ont suivie, un peu plus tard, les *Pupazzi* où dansent les personnages de la comédie italienne et les silhouettes galantes du dix-huitième siècle. Pour son fils Raton, il a tracé d'une plume amusée de petites pièces sur cinq notes, où passe la *Ronde des lettres boiteuses*, où s'évoque, d'après le tendre conte d'Andersen, *Une semaine du Petit Elfe Ferme-*

l'œil. Dans les pièces pour quatre mains éclatent des *Musiques foraines* avec leurs parades, leurs clowns, leurs belles Fatmas, leurs éléphants, leurs manèges de chevaux de bois et leurs diseuses de bonne aventure. Dans les *Feuillets de voyage*, une *Berceuse* s'acoquine à une *Marche burlesque*. Une série d'*Humoresques* déroule ses fantaisies ; et dans les *Rapsodies*, on découvre de discrets « à la manière de » Chabrier, Chopin et Johann Strauss.

Parmi les jeunes musiciens, M. Darius Milhaud a donné des preuves savoureuses d'un humour cru, un peu violent et fort habile. Chose remarquable, et déjà humoristique en soi : c'est M. Paul Claudel qui lui a permis le mieux de déployer sa verve facétieuse, grâce à *Protée*. M. Claudel a pris soin de noter fort exactement la musique qu'il rêvait pour son aristophanesque bouffonnerie. Il prescrit un « chœur polyphonique » des Satyres, une musique de Nouveau-Cirque pour la scène du Repas des phoques au premier acte, Le second acte s'ouvre sur une *Bacchanale nocturne;* le satyre-major bat la mesure et dit : « S'il s'agissait de faire du bruit, nous n'aurions pas besoin de musique. C'est le silence qu'il s'agit de faire entendre. » Ici, note M. Claudel, l'orchestre joue à vide, les violons retournés, les cymbales disjointes, les cuivres bouchés. « Très bien, reprend le satyre-major. Vous m'avez compris. Voilà la musique comme je l'aime. » Et quand il s'écrie : « La nuit est aux dieux », on entend des coups très doucement frappés sur la grosse caisse. Le chœur final et magistralement grotesque des matelots, chanté par les satyres, clôt cette œuvre de fantaisie et de santé. Là, M. Milhaud est chez lui. Sa truculence ironique a un objet précis autour duquel elle s'agglomère, en mimant les sursauts d'un joyeux compère qui pouffe. La musique, tumultueuse, écrite en suite symphonique pour ce drame comique, possède une richesse, une vigueur, une concision et une solidité qu'explique la concordance du sujet et de l'âme qui s'est divertie à la traduire en sons.

Cette œuvre serait fort bien à sa place à l'Opéra-Comique. On annonce qu'un ouvrage de M. Milhaud sera joué à ce théâtre la saison prochaine ; mais il ne s'agit point d'humour : il s'agit de la *Brebis égarée* de M. Francis Jammes. M. Milhaud en écrivit la musique à l'âge de dix-huit ans. Par là l'Opéra-Comique reste fidèle à sa tradition qui est de se soucier fort peu, en dépit de son nom, du comique. Et l'on connut donc le mois dernier ce paradoxe : l'Opéra des gens graves se divertissant à *l'Heure espagnole* le jour même où l'Opéra-Comique applaudissait sans réserve l'austère drame musical de M. Georges Huë, *Dans l'ombre de la cathédrale.* Il faut savoir gré aux librettistes d'avoir évité, presque autant que possible, un vérisme commode, pour ne garder qu'une double action toute morale bien faite pour séduire un musicien qui souhaite de n'exprimer que l'âme. Il ne reste pas grand'chose du roman d'Ibañez, où l'anecdote fut prise, et, comme l'humour ne perd jamais ses droits,

même au sein de la gravité, il est assez plaisant que les librettistes aient su tirer une histoire édifiante d'un des romans les plus farouchement anticléricaux qui aient jamais été écrits. Au reste, il n'importe pas, si le livret est bon, pour ce qu'a voulu le musicien : exprimer une foi sincère et chanter un touchant amour. Il a voulu être simple, il l'est resté. Son orchestre sonna clair, sans violence, limpide à l'oreille comme à l'œil si l'on se réfère à la partition élégante : musique sérieuse, digne et probe, autant que la pensée qui guida le compositeur dans le choix de son sujet. Mais le ballet de M. Fairchild, *Dame Libellule*, qui accompagnait le drame, était mieux à sa place, sur cette scène où devraient revivre Mozart, Philidor et Dalayrac. Il fut léger, il fut comique, il fut fin, avec cette légère pointe de mélancolie qui affleure en tout bon humour.

ANDRÉ CŒUROY.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON. — *L'accord naval entre l'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon est conclu le* 16 *décembre. La proposition américaine fixant à* 5-5-3 *la proportion des tonnages est acceptée.*

Le 15, *au Comité naval des Quinze, l'amiral de Bon propose que la France, pour pouvoir reprendre sa situation d'avant-guerre, ait le droit de commencer à construire dix superdreadnoughts de* 35 000 *tonnes dans la période de dix ans commençant en* 1925. *Les délégations italienne et anglaise s'opposent à cette demande. Les Anglais demandent en outre la suppression totale des sous-marins.*

Le 18, *M. Briand annonce que la France, selon le désir de M. Hughes, consent à réduire à* 170 000 *tonnes ses gros armements.*

Quant aux sous-marins, la délégation américaine propose, le 24, *de limiter leur tonnage à* 60 000 *tonnes pour l'Angleterre et les Etats-Unis, à* 31 000 *pour la France et le Japon et à* 12 000 *pour l'Italie.*

Ces trois dernières puissances refusent. La France, en particulier, réclame un tonnage de 330 000 *pour les bâtiments auxiliaires et légers et de* 90 000 *pour les sous-marins, nécessité par l'étendue des côtes qu'elle doit défendre. Au discours de M. Sarraut, délégué français, M. Balfour répond par un discours de forme très acerbe, déclarant que ce programme naval de la France doit être considéré comme une menace pour l'Angleterre. Diverses résolutions relatives à l'emploi des sous-marins sont adoptées* (28 *décembre*).

LES PAYEMENTS DE L'ALLEMAGNE. — *La commission des réparations répond à la note du chancelier Wirth concernant les échéances du* 15 *janvier et du* 15 *février. Elle ne rejette pas d'emblée la demande de l'Allemagne, mais la tient pour non avenue tant que cette demande*

ne contiendra pas de précisions sur les disponibilités financières du Reich (16 *décembre*).

Le 29 *décembre, la Commission des réparations reçoit les représentants du gouvernement allemand et leur confirme que la demande de délai ne pourra être examinée qu'après que la Commission aura reçu les précisions indiquées dans sa lettre du* 16.

Du 19 *au* 22 *décembre, M. Briand confère, à Londres, avec M. Lloyd George. Il est décidé que le Conseil suprême se réunira à Cannes le* 6 *janvier.*

Avant la conférence de Cannes, des réunions préliminaires d'hommes d'affaires français, anglais, américains, italiens, belges et allemands, ont lieu à Paris, les 30 *et* 31 *décembre. Un accord de principe est intervenu sur la constitution d'un consortium qui serait chargé de la reconstitution financière de l'Europe. Le projet sera soumis au Conseil suprême à Cannes.*

France, 16 décembre. — *Interpellation Héry, au Sénat, sur l'ambassade au Vatican. L'ordre du jour de confiance est voté.*

26 décembre. — *Le lendemain de l'interpellation Taittinger, à la Chambre des députés, sur les affaires de la Banque industrielle de Chine, M. Philippe Berthelot, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, donne sa démission.*

Empire britannique. — *L'expulsion du Caire de Saad-pacha et de Zagloul-pacha, ordonnée par les autorités militaires britanniques, provoque des troubles sanglants en Basse-Egypte* (23 *décembre*). *Le cabinet égyptien remet sa démission et la loi martiale est proclamée.*

Un congrès nationaliste hindou s'ouvre à Hamedabad en présence de 12 000 *personnes* (27 *décembre*).

Allemagne. — *On juge à Leipzig quelques-uns des comparses du coup d'Etat Kapp. Von Jagow est condamné à cinq ans de forteresse* (21 *décembre*).

En raison de la grève des cheminots allemands, le gouvernement français réquisitionne les chemins de fer de la rive gauche du Rhin (30 *décembre*).

Italie. — *Krach de la Banca italiana di Sconto* (29 *décembre*) *et de la Banque italo-roumaine* (30 *décembre*).

Pologne, 18 décembre. — *La Diète vote un projet d'impôt extraordinaire sur la fortune de* 80 *à* 100 *milliards de marks.*

Hongrie. — *Le plébiscite du territoire contesté de Sopron donne des résultats favorables à l'annexion à la Hongrie* (18 *décembre*).

Roumanie, 19 décembre. — *Nouveau cabinet Take-Jonesco.*

Chine. — *Un décret présidentiel nomme Liang-Shi-Yi premier ministre de la République du Nord* (25 *décembre*). *A. M.*

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27340.